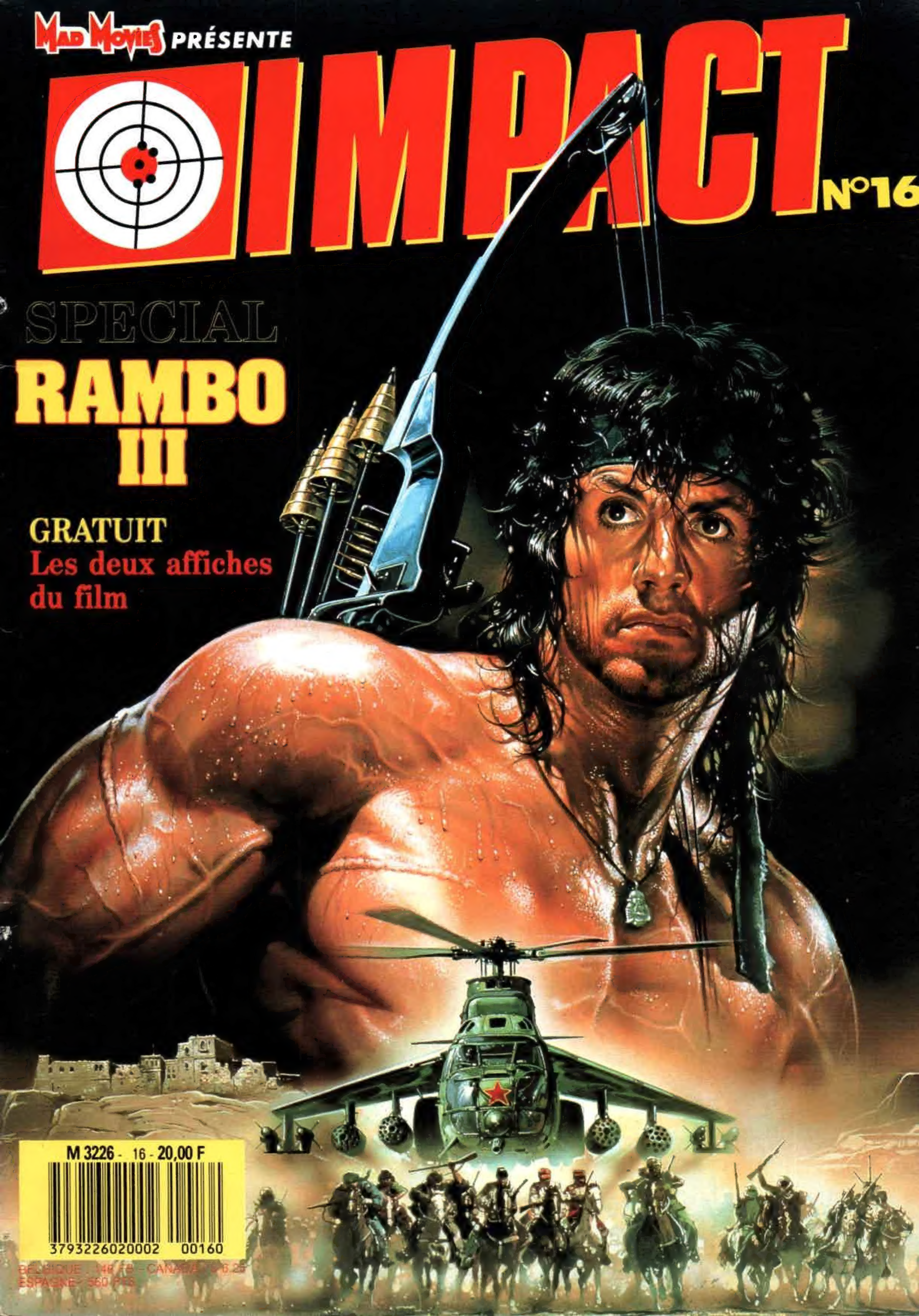

MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°16
SPECIAL
RAMBO
III
GRATUIT
Les deux affiches
du film
M 3226 - 16 - 20,00 F
3793226020002 00160

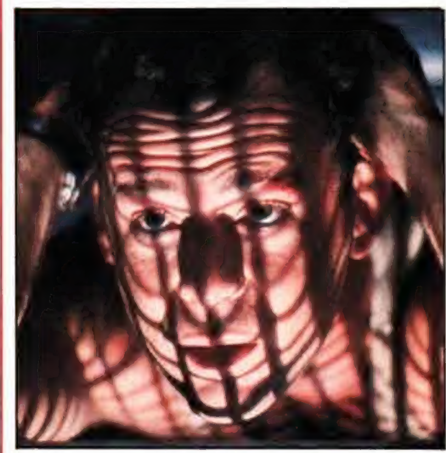

POUR CE FLIC
PERSONNE N'EST
AU-DESSUS DE LA LOI.
Steven
Seagal
est
Nico
WARNER BROS. Présente
Un film de ANDREW DAVIS STEVEN SEAGAL est "NICO"
PAM GRIER • SHARON STONE • DANIEL FARALDO et HENRY SILVA Musique de DAVID FRANK
Co-Produit par JOHN WILSON Producteur exécutif ROBERT SOLO
Histoire de ANDREW DAVIS & STEVEN SEAGAL Scénario de STEVEN PRESSFIELD &
RONALD SHUSETT & ANDREW DAVIS Produit par STEVEN SEAGAL & ANDREW DAVIS
Réalisé par ANDREW DAVIS
DOLBY STEREO



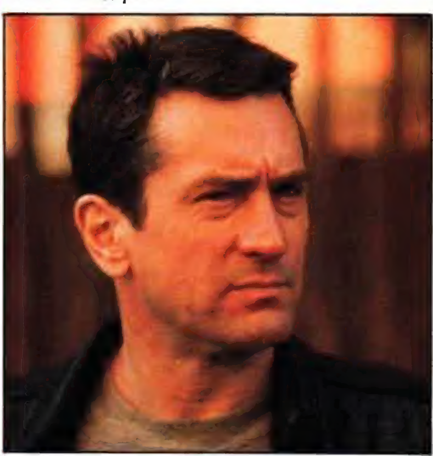
SOMMAIRE

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication:** Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef:** Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction, maquette:** Bernard Achour. **Comité de rédaction:** Bernard Achour, Marcel Burel, Alain Charlot, Vincent Guignebert, Marc Toullec. **Collaboration:** Betty Chappe, Laurent Duvault, Cyrille Giraud, Jean-Michel Longo, Jack Tewksbury. **Correspondants:** Maitland McDonagh (New York), Michael Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Rome).
Remerciements: Michèle Abitbol-Lasry, Daniel Bouteiller, Véronique Bourez, Denise Breton, Pierre Carboni, Carolco, René Château, Bruno Chatelin, Colmax, Frédéric Comtet, D.D.A., Michèle Darmon, Thierry Defait, Marquita Doassans, Joëlle François, Stéphane Gâteau, G.C.R., Laura Gouadain, François Guerrar, Samuel Hadida, Anne Lara, Bruno Leclerc, Marie-Christine Malbert, Gilles Polinien, Frédéric Pons, Robert Schlockoff.
Composition: Samat. **Photogravure:** IGO. **Impression:** SIEP. **Distribution:** N.M.P.P. **Rédaction/Administration:** 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Dépôt légal:** Août 1988. **Commission paritaire:** N° 67856. **N° ISSN:** 0765-7099. Bimestriel. N°16 tiré à 70000 exemplaires.

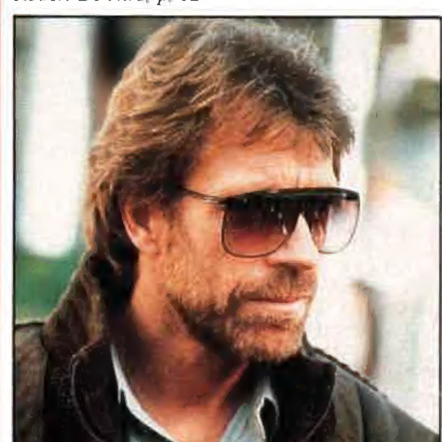
VISAGES



Bruce Willis, p. 11



Robert De Niro, p. 12



Chuck Norris, p. 14



Sylvester Stallone, p. 19

EDITORIAL

Pauvre Emmanuelle! L'opus 6 de ses aventures sera sans doute le dernier de la série vu le peu de spectateurs qu'elle émeut encore. A trop tirer sur la corde on finit par lasser. Le cinéma érotique B.C-B.G est d'un autre temps; place aux frasques paillardes de Tinto Brass, cinéaste doué de **Vices et Caprices**. Si il y a un genre qui se porte bien, c'est encore le polar américain. Fondamentalement, il n'y a rien de bien nouveau dans ces représentants de la rentrée, sinon une énergie, un savoir-faire, un rythme. Le thriller **Die Hard** confirme le grand talent de John Mac Tiernan, cinéaste que nous suivions depuis **Nomads**. Il a enchaîné sur **Prédator** et maintenant... Même topo pour Kevin Reynolds dont le **Fandango** vieux de trois ans sort à un mois de son second film, l'inestimable **La Bête**. John Mac Tiernan, Kevin Reynolds, vous pouvez tout miser sur leur avenir. Risques très, très limités. La rentrée cinématographique quant à elle prend des allures très délirantes. Vont se succéder **Qui veut la Peau de Roger Rabbit?** de Robert Zemeckis, **Rambo III, Crocodile Dundee II, L'Ours** de Jean-Jacques Annaud, **Outer Heat** de Graham Baker, **Beetlejuice, Les Aventures du Baron Müchhausen** de Terry Gilliam, **Freddy 4**... plus tous les films chroniqués dans ce numéro et une quarantaine d'autres. Overdose. La concertation entre distributeurs semble inexistante. Qui seront les victimes? Le cinéma français une fois encore probablement.

Après l'excellent succès de la Fête du Cinéma, des mesures ont été prises pour remplir les salles. Deux films à 20 h 30 par semaine pour toutes les chaines de télévision, des crédits importants accordés par le Ministère de la Culture au Centre National du Cinéma... Espérons que ces efforts ne soient pas inutiles. Aux Etats-Unis, les chaines privées pullulent et pourtant le parc de salles passera de 22 765 actuellement à 30 000 environ en 1990. Et les Etats-Unis sont passés il y a quelques années par une crise sévère. Les optimistes espèrent un renversement de situation comparable. Nous itou. Les Américains ont simplement retrouvé le goût de «l'entertainment» (la vague teenagers, **Top Gun, Aigle de Fer, Short Circuit**...), mais la vague se perd désormais en écume. Emergent des cinéastes dont John McTiernan et Kevin Reynolds justement, des types qui savent allier l'intelligence et les vertus aphrodisiaques du spectacle sur grand écran.

Marc TOULLEC

•Harrison Ford aurait été victime d'un vol de bijoux à son domicile londonien; il y en aurait pour 84 000$. Indiana Jones arrivera peut-être à les retrouver dans sa nouvelle aventure **Indiana Jones and the last Crusade** avec Sean Connery, réalisé par Steven Spielberg en ce moment aux studios Elstree qui sont en vente et qui intéressent furieusement Georges Lucas!

•David Lynch (**Elephant Man, Blue Velvet**) a décidé de s'amuser un peu. Son prochain film, sans titre pour le moment, se moquera des Super-Héros. Tournage prévu fin de l'année.

•Shrihna Sha, immortel réalisateur de **Hard Rock Zombies**, produit **Urban Commando** de Steve Lust Garten. Un flic dont le partenaire a été abattu par des trafiquants de drogue est envoyé par ses supérieurs rétablir l'ordre à Los Angeles, véritable champ de bataille. Il se heurte à l'impitoyable Mr. Dream. On croit rêver...



•**Arizona Heat** de John G. Thomas avec Michael Parks et Deny Cosby; un nouveau tandem policier dont le premier a la réputation de ne pas être un tendre et la seconde est lesbienne! Ils mènent tous deux l'enquête sur un tueur de flics...

•Même pas sorti sur les écrans américains, **La Dernière Tentation du Christ** de Martin Scorcese avec Willem Dafoe (Jésus), Barbara Hershey (Marie-Madeleine) et Harvey Keitel (Judas) fait déjà scandale. Montré à des membres éminents du clergé américain, il est ainsi qualifié: «mentalement dérangé et obsédé sexuel» (pour Jésus-Christ), «historiquement incorrect et bibliquement déformé» (pour la reconstitution d'époque). Paraîtrait même que le fondateur d'une université chrétienne ne dort plus depuis qu'il a lu le scénario. Autrement dit, cela risque fort de nous plaire!

•Des nanas superbes vêtues de mini-cuir, des patins à roulettes sous les pieds et des sabres à la main; **Roller Blade Warriors** se classe de lui-même dans un genre inédit, «le thriller comique de science-fiction arrosé de monster movie»! Cette aventure futuriste conte les déboires d'une tribu de femelles contre des mutants et des mosntres peuplant une terre ravagée. En tête d'affiche, Elizabeth Cayton déjà vue (ou pas vue) dans **Silent Night, Deadly Night 2, Necromancer, Slave Girls from Beyond Infinity** et **Assaut of the Killer Bimbos! Roller Blade Warriors** serait la séquelle de **Roller Blade**. Réalisé par Donald G. Jackson (aussi scénariste et directeur de la photo), il est produit par le cinéaste Jonathan Kaplan (**La Route de la Violence, On l'Appelle Dollar** avec Terence Hill). A surveiller d'une paupière attentive...

•Le mois prochain va débuter en Angleterre, le tournage du nouveau film de Tim Burton (**Pee Wee Big Adventure & Beetlejuice**). Il s'agit d'une nouvelle version de **Batman** avec Michael Keaton, sans doute dans le rôle principal, et... Jack Nicholson! Passé l'effet de surprise, on se dit qu'il pourrait être génial dans le personnagedu Joker... et c'est en effet celui qu'il tiendra. Parce que dans le rôle de Robin!!!...

•La New World, qui chercherait à se débarrasser de la maison d'édition de B.D. **Marvel** qu'elle possède, aura le temps de produire **The Punisher** d'après un héros maison. Le rôle principal est tenu par Dolph Lungren accompagné de Louis Gossett Jr. et Jeroeren Krabbe. A la direction, Mark Goldblatt sur un script de Boaz Yakin et Robert Kamen (**Karate Kid**). Le tournage débutera mi-août en Australie.



ROLLER BLADE WARRIORS

• Un membre du parlement pro-apartheid a demandé l'interdiction en Afrique du Sud du show de Bill Cosby (actuellement sur notre 6) qu'il a qualifié de «communiste vicieux qui propage le message des marxistes», et des aventures de Tom et Jerry qui sont les symboles «du meurtre, de la torture et de la destruction». Sans commentaire!

•David Bowie se lance dans la production en Australie: **The Delinquants** est une chronique de la vie adolescente australienne dans les années 50. Bowie y tiendra aussi un rôle.

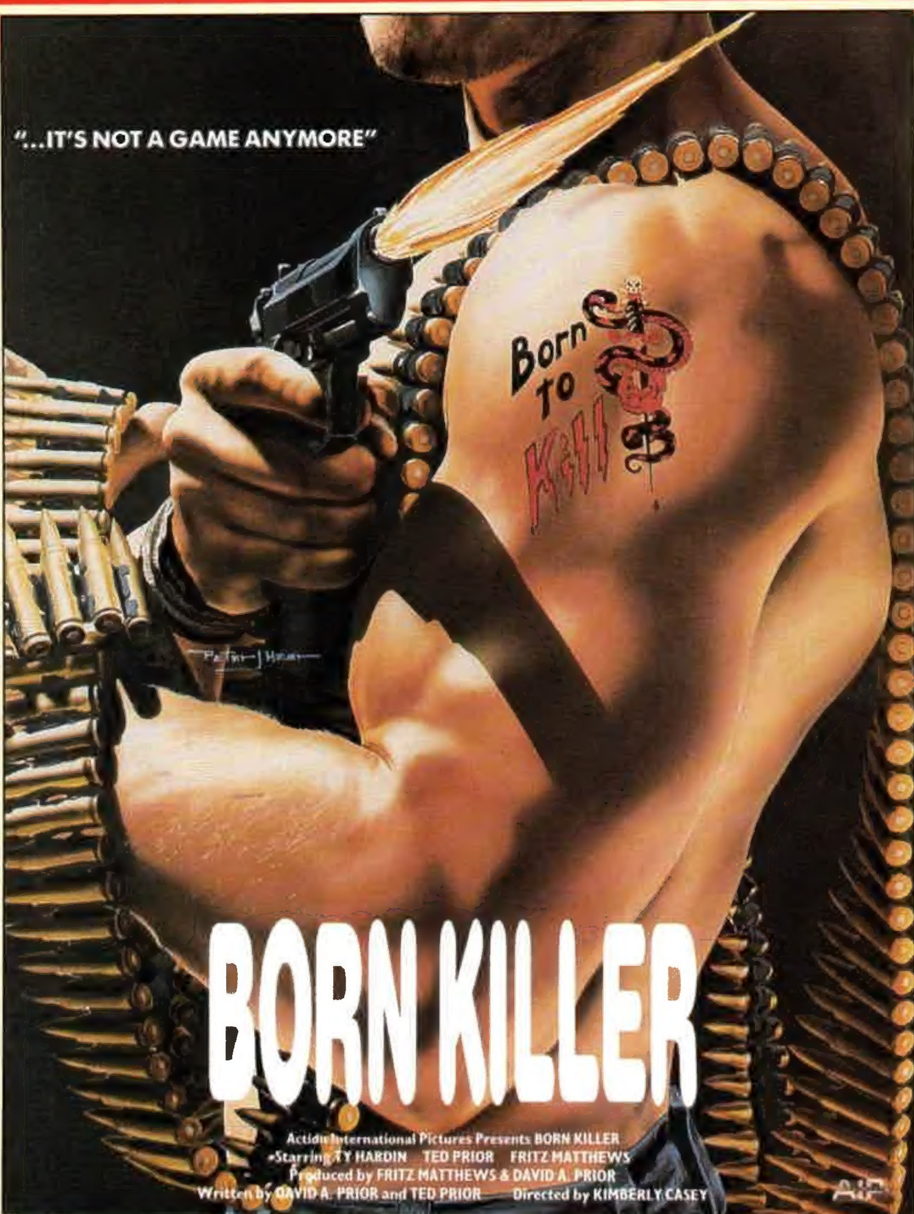
•Larry Wilcox, qui est un des deux protagonistes de **Chips,** va produire 6 longs métrages cette année. **Broken Chain,** un thriller dirigé par Frank Saperstein **Forced Justice,** réalisé par Wilcox et qui concerne une évasion de prison. **Damnation Express,** avec Oliver Reed et Richard Harris; **Snowchase,** un film d'action où l'on retrouvera Charles Durning et, enfin, **Dark Blue,** un suspense avec deux flics amoureux de la même femme (est-ce là un suspense du film?). En supplément un **Marriage Academy** dont il est préférable d'ignorer tout, sinon qu'il s'agit d'une comédie.

•L'écrivain Richard Matheson, dont la carrière cinématographique s'honore de nombreux succès (**L'homme qui rétrécit, Duel, Somewhere in Time** etc...), revient au cinéma en rédigeant le scénario du prochain film de Bob Clarck, **The Von Metz Incident** qui sera interprété par Dan Ayckroyd, Gene Hackman et Dom de Luise.

•Charles Griffith, qui est surtout connu pour avoir écrit le scénario de **The Little Shop of Horrors** réalisé par Roger Corman, va à son tour se lancer dans la mise en scène. Il s'agit de la séquelle d'un film (sorti en vidéo chez Unicorn) complètement passé inaperçu chez nous: **Wizard of the Lost Kingdom 2**; tournage en Californie pour Concorde. On aurait rêvé plus glorieux, mais...

•Grand retour au Gore pour Tom Savini! Il s'occupe des effets spéciaux du film de Deam Tschetter **Picking Up the Pieces** avec Joe Sharkey et Susann Fletcher. Tournage actuellement à Pittsburgh.

• Des Rambos du dimanche sont confrontés à deux tueurs fous évadés de la prison la plus proche! **Born Killer** est encore une réalisation de David A. Prior, lequel cumule environ trois, quatre navets par an.





LUNCH MEAT

•David A. Prior, un des cinéastes Z les plus actifs aux Etats-Unis actuellement, donne la dernière main à **The Lost Platoon**. Il met en scène un commando de quatre vétérans expérimentés, des types imbattables et qui «ne peuvent mourir». A prendre au premier degré!

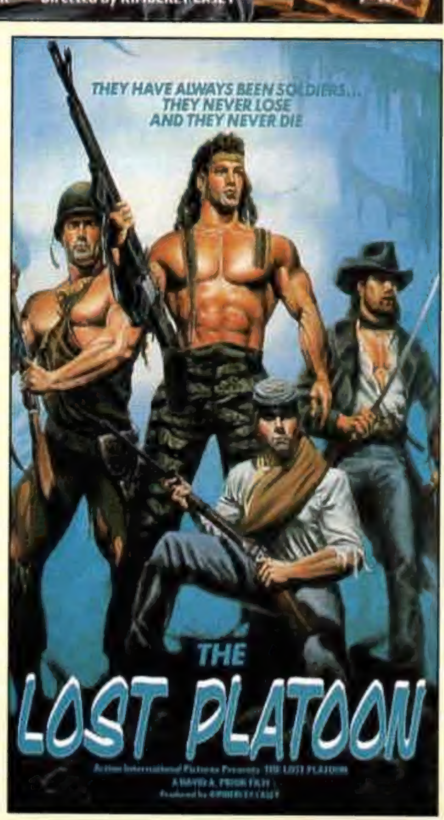
•Une famille de psychopathes cannibales sévit dans les montagnes de San Bernardino. Ces «mutilateurs dépravés» tendent des pièges à de jeunes gens et, ensuite, les font cuire pour alimenter le buffet familial... Ce n'est pas évidemment le scénario du prochain Marguerite Duras, mais **Lunch Meat,** écrit et réalisé par Kirk Alex, une petite production provinciale et américaine.

•Le sida fait son apparition dans le cinéma de S-F. **Operation Circle** de Benjamin Schragger verra le virus subir une mutation.

•A.B.C. vient de signer avec Paramount pour produire une nouvelle série de 13 épisodes de **Mission Impossible** avec une équipe entièrement nouvelle. Ça se filmera en Australie à partir de septembre prochain.

• Image Organisation annonce **The Amityville Curse** d'après l'ouvrage de Hans Holzer. La série comprend déjà trois épisodes...

• Le titre rigolo/débilo du mois: **Piranha women and the Avocado Jungle of Death.** L'œuvre sera tournée en Californie par J.D. Athens avec Adrienne Barbeau (faut bien payer ses impôts!), Bill Maher, Shannon Tweed.





LES AVENTURES DU BARON MÜNCHHAUSEN

Les Aventures du Baron Münchhausen, c'est un peu l'Apocalypse Now du cinéma fantastique: un projet délirant, un tournage semé d'embûches, des dépassements de budget faramineux... La dernière folie de Terry Gilliam, l'auteur de Brazil, s'annonce d'ores et déjà comme un des plus grands films de l'année. Mais il faudra attendre Noël pour la confirmation.



Le Baron : John Neville.



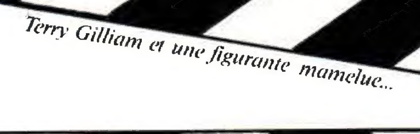
Suivre la procédure officielle pour accéder au plateau des **Aventures du Baron Münchhausen** relève du parcours du combattant. Le gardien des studios de Cinecittà est inflexible: à moins d'un bon millier d'autorisations dûment contresignées par la production, pas question d'y poser le moindre orteil. Vous aurez beau agiter sous son nez l'accord en trois exemplaires des responsables de la publicité (les très coopératifs Gene Rizzo et Klaus Schuli), rien à faire. Le feu vert doit venir de la production, un point c'est tout. Après une heure de palabres inutiles, la solution s'impose d'elle-même: entrer en cachette afin de demander l'accréditation au bureau de la production... qui se trouve *à l'intérieur* de l'enceinte gardée par le zélé fonctionnaire. En d'autres termes vous ne pouvez pas assister au tournage sans le «OK» suprême, mais il ne vous sera délivré qu'à partir du moment où vous aurez *déjà* franchi le portail interdit. Un vrai chef-d'œuvre de symétrie. On comprend sans peine ce que veut dire Terry Gilliam quand il compare Cinecittà à un piège à rats bureaucratique imbattable dans le domaine des problèmes absurdes, et il n'y a rien d'étonnant à ce que d'innombrables incidents dont on n'est venu à bout qu'après de sérieux remaniements du scénario aient failli couler l'entreprise. Mais remontons un instant le cours de l'histoire, en attendant le livre qu'un quelconque technicien consacrera sans doute au tournage du film le plus excitant de la saison.

Un projet démesuré

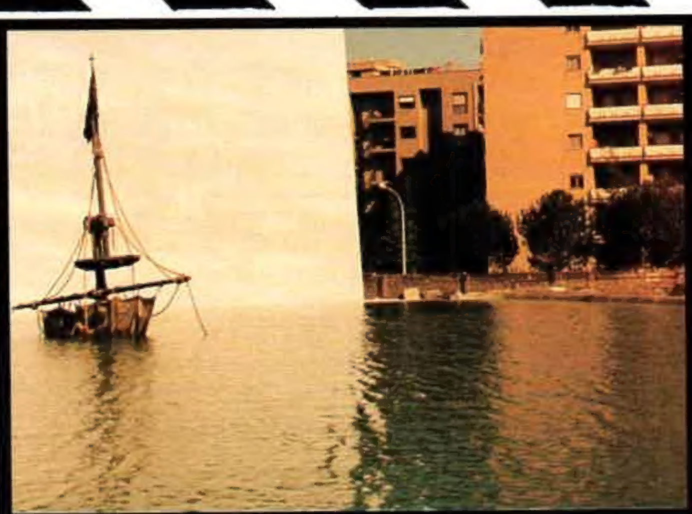
L'action débute aux alentours de 1700 dans un théatre à demi détruit par les canons turcs. Alors que tout s'écroule audehors, les comédiens jouent **Les Aventures du Baron Münchhausen**; mais le public, surtout occupé à prendre la fuite, se désintéresse complètement de la pièce. Un vieil homme se dirige alors vers la scène et hurle: «Arrêtez cette mascarade! Ce n'est pas la vérité!» Puis il se met à expliquer devant un public que la peur rend soudain attentif pourquoi les Turcs ont attaqué. Il parle de ses vieux camarades, le puissant Albrecht, Berthold le véloce, Adolphus au regard plus perçant qu'un télescope, Gustavus au souffle d'ouragan, et assure qu'avec leur aide il pourrait libérer la ville des Turcs et faire ainsi cesser la guerre. Le film décolle quand le Baron s'échappe du théâtre à bord d'une montgolfière dont le ballon est constitué des sous-vêtements de toutes les femmes qu'il a aimées (veinard, va!). Le cynique général Jackson s'exclame: «Il n'ira pas bien loin avec son air chaud et sa petite imagination!» Mais le Baron prouvera que l'Imagination, justement, peut vaincre la réalité.

Ce scénario, voilà deux ans qu'il attendait un producteur capable de prendre en charge un projet aussi coûteux. Après sa croisade pour qu'Universal ne mutile pas **Brazil** (lire à ce propos **The Battle for Brazil**), Terry Gilliam a frappé à quasiment toutes les portes: seulement personne n'a voulu relever le défi. En août 1986, le Baron semble enfin s'élancer. On fixe meme une date pour le premier tour de manivelle. Mais rien ne se concrétise, et il faudra attendre six mois avant que le producteur allemand Thomas Schuli, co-producteur avec Franco Cristaldi du **Nom de la Rose**, accepte de foncer tête baissée dans l'aventure. Le 23 septembre 1987, le tournage débute à Cinecittà avec un budget initial de 23 millions de dollars. Mais sitôt après la mise en boîte des extérieurs à Almeria, les ennuis commencent.

On parle d'un dépassement de 15 millions de dollars, et il faut tout arrêter sur-le-champ. Les rumeurs vont bon train: on dit même que Terry Gilliam serait renvoyé et remplacé illico par Gary Nelson, le réalisateur du **Trou Noir**. Pour les amoureux de l'esthétique insensée de **Brazil** et de **Bandits Bandits**, c'est une véritable catastrophe. Le fanfaron surréaliste imaginé par Rudolf Erich Raspe ne pouvait être immortalisé *que* par Gilliam. Mais les états d'âme ne peuvent rien changer à une situation financière désastreuse. Reste l'ultime solution, traumatisante pour un artiste: taillader dans le scénario et réduire les frais au maximum. Adieu donc les séquences spécialement écrites pour Michael Palin (un des inénarrables Monty Python) dans un rôle de Premier Ministre; adieu Sean Connery en Roi de la Lune, il faudra se contenter de Robin Williams. Heureusement, le reste de la distribution n'aura pasà pâtir de ces ennuis: on recrute même Oliver Reed pour donner la réplique à John Neville (le Baron), Valentina Cortese, Jonathan Pryce, Sting, Eric Idle (un autre Monty Python), sans oublier Gilliam lui-même en gardien de prison. Ce dernier semble d'ailleurs avoir une prédilection pour les apparitions-minute, comme en témoignent **Le Sens de la Vie** et sa participation homéopathique au **Drôles d'Espions** de John Landis.



Terry Gilliam et une figurante mamelue...



Un océan factice au milieu des buildings de Cinecittà.

Le 1er assistant réalisateur s'apprête à lancer le «clap». On note la proportion du décor par rapport à la main.



Les Turcs en position d'attaque.

Un technicien fait fonctionner la «machine à vagues» composée de spatules.





L'eau à la bouche

Même si nous ne verrons rien du résultat final avant Noël, ce qu'on en devine sur le plateau ne trompe pas: **Les Aventures du Baron Münchhausen** sera d'une extravagance, d'une fougue et d'une drôlerie démentielles. Le tournage de l'attaque des Turcs est à lui seul un spectacle fantastique. Dans la plus grande piscine de Cinecittà, sous un énorme ciel factice qui masque les horribles bâtiments environnants, les décorateurs ont recréé un océan d'où émergent les voilures de navires coulés par un cyclone. Au milieu de vagues provoquées par cinq assistants armés de colossales spatules de bois, un vaisseau tangue dangereusement. A son bord, une bande de vieux pirates, des nains aux oreilles tailladées, une petite fille (la Canadienne Sarah Polley), Eric Idle, sans oublier John Neville assis sur Bucéphale, le blanc destrier du Baron Münchhausen. Les canons turcs font exploser l'eau en de gigantesques colonnes qui s'abattent sur les malheureux. Au milieu de cette agitation, un radeau surchargé tente vaillamment de conserver son équilibre: c'est d'ici que Terry Gilliam, aphone à force de hurler des instructions, le directeur de la photo Giuseppe Rotunno et le premier assistant-réalisateur filment toute la scène. Cette séquence, il suffit de consulter le story-board extraordinairement précis que Gilliam dessine lui-même avant chacun de ses films pour savoir de quoi elle aura l'air à l'écran. Nous apprenons ainsi que, dans la scène précédente, tout le monde croyait le Baron noyé. Mais les dessins suivants nous montrent une main agrippée à une chevelure surgissant de l'eau: le Baron s'extrait tout seul des flots, lui et son cheval toujours bien calé entre ses jambes, en criant «Qu'on vienne à mon secours! Je ne pourrai pas tenir bien longtemps comme ça!»

Et ensuite? Le tournage, sur écran bleu, du célèbre vol à califourchon sur un boulet de canon. Viendront après le voyage dans la lune, où les gens peuvent retirer leur tête à volonté; un griffon à trois têtes tenant entre ses serres un costaud armé d'asperges géantes qu'il lance sur Eric Idle; une baleine assoiffée de sang; un duel entre Munchhausen et la Mort en os et en os, hideux squelette affublé de grandes ailes noires... **Les Aventures du Baron Münchhausen** déborde de telles trouvailles géniales et loufoques. Alors que la majorité des films fantastiques ne font que se plagier les uns les autres, Terry Gilliam est peut-être le dernier metteur en scène capable de nous éblouir, de matérialiser nos rêves les plus joyeusement bizarres. Nous attendons son film comme la plus belle révélation de l'année, en croisant les doigts pour qu'il remporte un succès digne de son audace. Et nous tuerons le temps en revoyant **Brazil** pour la millième fois...

Alberto FARINA
(Traduction: Bernard ACHOUR)

POLAR
LA VAGUE DEFERLANTE

Coups de genou dans les parties de la CIA par un italo-américain parlant japonais (Nico); come-back pénible d'un ancien des prisons Turques, Brad Davis (Cold Steel); un flic livre bataille aux terroristes ravisseurs de son ex-femme dans un building (Die Hard); un tueur et sa prétendue proie s'allient contre le Syndicat du Crime (Midnight Run); des militaires tombent comme des mouches sous les balles d'inconnus (Presidio); la guerre des gangs prend des allures de guerre civile dans les rues de Los Angeles (Colors); des personnages avides de fric montent de sombres machinations contre de riches jeunes gens (Retour de Flamme et Mascarade); Chuck Norris écope d'un nouveau né et d'un tueur bestial (Hero)... Jolie vitrine pour un genre bien portant.

COLORS

Los Angeles champ de bataille de gangs. Réalisateur du mythique Easy Rider, Dennis Hooper énumère la faune des junkies, dealers et hooligans...

Il y a une guerre qui se poursuit depuis des lustres et dont on ne parle pas souvent, celle des gangs de Los Angeles. Récemment, pour assainir la ville, les flics ont embarqué, lors d'une rafle, 2000 suspects; suspects de quoi? D'appartenance à ces bandes qui tiennent le pavé de la rue et entraînent leurs membres dans des batailles de quartier. Guerillas, opérations de commandos, assauts, tirs rangés dans les parcs, assassinats prémédités, tout y passe. Ils sont un peu plus de 70 000 répartis dans 600 gangs! Ils sont armés de fusils soviétiques perfectionnés quand ce ne sont pas de pistolets mitrailleurs Uzi. C'est presque autant qu'à Chicago à l'époque de la prohibition! Face à ces jeunes, la police ne dispose que de 250 personnes, une misère. Chacun de ces gangs qu'elle surveille possède son propre jargon, ses propres lois, sa couleur, ses propres marques. Il ne s'agit plus de luttes interraciales, les «frères» se buttent les uns les autres, or il s'agit de survivre en usant de la violence, en vendant de la drogue, du crack. Qu'un dealer du gang opposé s'aventure sur leur territoire et l'offense se lave dans le sang. Parfois par un «drive-by», la méthode employée par les tueurs d'Al Capone et consorts: la voiture roule lentement puis accélère tandis que ses occupants canardent la cible (humaine) «programmée».

Colors suit, sur un rythme de série télé, les tribulations dangereuses de deux flics appartenant au CRASH (Community Resources Again Street Hoodlums: lutte anti-voyous). Ce sont Sean Penn et Robert Duvall. Pas de moments chocs - bien que **Colors** soit conçu pour choquer - mais une atmosphère tendue pourrissant tout rapport possible: Penn fond pour Louisa Gomez, uneMexicaine qui fait la pute, mais ils n'iront pas loin ensemble. Le même Penn irrite son co-équipier Duvall qui, lui, a des années de subtile pédagogie derrière lui. Bref, Dennis Hopper a restitué sans surprise et fidèlement le matériau des scénaristes Richard Dilallo (déjà auteur de **Bad Boys** au thème ressemblant) et Michael Schiffer. Ce dernier s'étant armé d'un carnet de notes et d'un stylo pour suivre les hommes du CRASH, il est aisé de conclure qu'entre le film et la réalité, la marge se maintient à peine. Hopper pousse même le vice jusqu'à tourner dans quartiers totalement vierges au cinéma, des zones que les flics ne tenaient pas trop à fréquenter! Et comme touche finale au réalisme, l'équipe recruta des jeunes membres de ces gangs. Deux d'entre eux, prévus comme figurants, furent d'ailleurs abattus. Cri d'alarme dans le ciel (pollué) de Los Angeles, **Colors** met le doigt: et rien qu'un doigt malgré tout, sur une épine sociale de la Californie mais n'aura pas contribué à l'arrondir. Il faut malheureusement beaucoup plus qu'un film.

Alain CHARLOT





Colors. *USA. 1987. Réal.: Dennis Hopper. Scén.: Michael Schiffer et Richard Dilallo. Dir. Phot.: Haskell Wexlerr. Mus.: Herbie Hancock. Prod.: Robert H. Solo pour Orion Pictures. Int.: Robert Duvall, Sean Penn, Maria Conchita Alonzo, Randi Brooks.. Dur.: 2 h 03. Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue le 17 août 1988.*

Nico

Un flic d'un genre nouveau. Il parle japonais, italien et... anglais, se spécialise dans les arts martiaux et lutte contre quelques pontes de la CIA trop tentés par les bénéfices du trafic de la drogue...





Producteur, co-scénariste et interprète principal de **Nico**, Steven Seagal est un cas unique. Expert dans tous les arts martiaux connus, il a été au service de plusieurs organisations officielles et assuré la protection de personnalités de premier plan. Tireur d'élite, as du maniement des armes à feu, il possède également de solides connaissances en matière de philosophie, religion et thérapies extrême-orientales. Steven Seagal parle couramment le japonais. Après avoir baroudé un peu partout en Asie, il décide un beau jour de faire un film et de s'en attribuer la vedette! Heureusement, **Nico** évite le narcissisme. Nico, de souche italienne, est un bon père, fréquente les églises, fait équipe avec une black capiteuse et efficace. Ancien du Vietnam, il se reconvertit dans la police et retrouve ses anciens congénères de la CIA mêlés à un trafic de drogue destiné à financer des opérations à très grande échelle. Malgré les avertissements, les menaces et une suspensions, Nico sauve le sénateur Harrison des griffes du redoutable Zagon, son supérieur au Vietnam. Mis en scène d'une poigne énergique par Andrew Davis (**Sale Temps pour un Flic** avec Chuck Norris), interprété par une cohorte de seconds rôles tous excellents (surtout Henry Silva le visage de plus en plus angulaire et cruel), **Nico** brasse à cent à l'heure des séquences d'action fortes, très fortes. Cinq hommes armés de mitraillettes font feu sur la voiture du rôle-titre. Il s'en sort, les tient en joue et la séquence se termine en bagarre dans une minuscule échope. Andrew Davis, sous des dehors de cinéaste B capable mais sans plus, s'adonne à son sport favori: régler des carambolages, la chute des cascadeurs, filmer des carnages, des impacts de balles, le crépitement des armes... Musclé, **Nico** annonce que la CIA aurait trempé dans des histoires troubles. L'éternelle condamnation. Même si cette attaque en règle sent le réchauffé, le film conserve intacte sa vigueur. A retenir: une scène d'attentat dans une église d'une concision renversante. Attachant, extrêmement bien rodé...

Marc TOULLEC

Above the Law. *USA 1987. Réal.: Andrew Davis. Scén.: Steven Seagal, Steven Pressfield, Ronald Shusett et Andrew Davis. Dir. Phot.: Robert Steadman. Mus.: David M. Frank. Prod.: Steven Seagal et Andrew Davis/Warner Bros. Int.: Steven Seagal, Pam Grier, Henry Silva, Sharon Stone, Ron Dean, Daniel Faraldo, Miguel Nino... Dur.: 1 h 39. Dist.: Warner Bros. Sortie prévue le 17 août 1988.*

COLD STEEL

Une vengeance molle, des cascades molles ne donnent pas un polar énergique mais de la guimauve.



Dorothy Ann Puzo est la fille de Mario Puzo, l'auteur du **Parrain**. Un nom de famille suffirait-t-il à convaincre un producteur? A croire que oui. Malheureusement, le dit producteur n'est pas vraiment très compétent. Il n'a pas pris la peine de lire un scénario aussi volatile que l'air liquide. Un malfrat défalque le père de Johnny Modine, un flic d'élite. Ce dernier se venge et repère enfin le coupable, un ancien policier de ses amis. Gravement blessé dans une bagarre contre des voyous, il n'a pas pardonné à Modine d'avoir survécu. Voilà le motif de cette revanche. Un peu faible non? Le méchant parle avec un micro incrusté dans la gorge, arbore de jolies cicatrices sur le visage, se drogue; on le soupçonne même de ne pas trop aimer les femmes. Parfait pour un personnage de vilain ambigu. Mal exploité, il s'étiole progressivement faute de motivations véritables. Brad Davis (**Midnight Express**) s'ennuie à mourir, Sharon Stone (**Nico, Action Jackson**) plaide le professionnalisme pour honorer son contrat... Mal fichu, mal écrit, bêta, **Cold Steel** cherche à se rattraper dans le spectaculaire. L'inévitable séance de poursuite automobile est vibrante de gratuité; les bolides déboulent sur une démonstration de cascades de foire et décollent sans que le moindre obstacle se soit présenté. Ne parlons pas du final anthologique sur le non moins inévitable building en construction, avec l'inévitable monte-charge, l'inévitable plongeon dans le vide... Maline, Dorothy Ann Puzo s'est dit «un brin de sadisme et les préjugés envers les femmes au volant d'un polar s'envoleront». Pour cette bonne raison, elle a glissé quelques faits sanglants et surtout un gros dealer contraint d'avaler de petits poissons au poison très actif. Question plat de résistance, c'est à peu près tout...

Marc TOULLEC

Cold Steel. *USA 1986. Réal.: Dorothy Ann Puzo. Scén.: Michael Sonye, Moe Qigley, Dorothy Ann Puzo, Lisa M. Hansen. Dir. Phot.: Tom Denove. Mus.: David A. Jackson. Prod.: Lisa M. Hansen/Cinétel. Int.: Brad Davis, Sharon Stone, Jonathan Banks, Adams Ant... Dur.: 1 h 35. Dist.: CDF. Sortie prévue le 10 août 1988.*

DIE HARD

Presque un remake policier de La Tour Infernale! Un gratte-ciel, un flic d'élite, des terroristes, des armes sophistiquées et un metteur en scène extrêmement doué, John McTiernam, l'as de Predator.



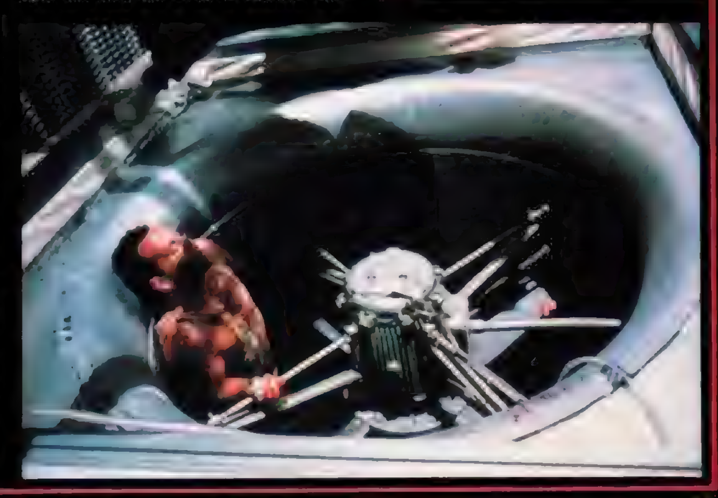


Assemblage moyen de surfaces commerciales de type Galeries Lafayette, Century City ne figurerait pas sur le parcours du cinéphile visitant Los Angeles s'il n'y avait pas la Plaza Fox, siège social de la Fox, compagnie productrice de **Die Hard.** Cette même Plaza Fox fut l'objet, il y a quelques mois, d'une invasion en règle d'une armée de cascadeurs, dynamiteurs, décorateurs et techniciens pour les besoins du troisième film de John McTiernam. Une occasion superbe leur était offerte à tous, celle de faire péter à moitié un gratte-ciel, un vrai de vrai et non une maquette; et pas n'importe quel gratte-ciel, celui des cadres de la Fox! Mettre le bordel chez son propre patron en y étant invité, ça n'arrive pas souvent et McTiernam ne s'en est pas privé. Locaux dévastés, vitres anéanties, explosions dans les sous-sols ou sur le toit de l'immeuble, la chose fut rendue possible grâce à la configuration high tech de l'endroit et au fait que certains des étages étaient encore en construction. Face à cette structure unique, le maître-d'œuvre se devait d'avoir en poche un script en béton. Gagné! **Die Hard** flirte avec l'extravagance sans jamais tomber dans l'ennui et la stupidité générés une fois sur deux par un scénario de prise d'otages. Un flic new-yorkais (Bruce Willis) fatigué, l'inspecteur John McLane, s'envole vers Los Angeles afin d'y rencontrer sa femme en cette veille de Noël. Une limousine le conduit de l'aéroport au building de la Nakatomi Corporation, là où Holly McLane travaille. Retrouvailles amères. John part se reposer dans l'un des bureaux tandis que le président Takagi remercie ses collaborateurs pour la bonne santé économique de l'entreprise. Au rez-de-chaussée cependant la fête ne bat pas son plein; deux hommes pénètrent dans l'immeuble et abattent froidement le réceptionniste. Des complices qui attendaient dans un camion entrent à leur tour dans la place, verrouillent les sécurités et s'emparent du système vidéo. Le tout en trois minutes. La prise d'otages a lieu, les kidnappeurs, de dangereux terroristes allemands, masquent dans un premier temps leurs intentions réelles. Ce qu'ils ignorent, en revanche, c'est la présence du super flic. McLane, inévitable grain de sable de cette opération guerrière méticuleuse. La lutte va bientôt s'engager... Et le spectateur se régaler. Car McTiernam, à l'instar de son **Predator,** filme son gratte-ciel comme s'il s'agissait d'une jungle organique. Tuyaux, cage d'ascenseur, sous-sols, conduits d'aération, escaliers, l'immeuble prend corps à mesure que la caméra dilate ou rétrécit l'espace. **Die Hard** ne semble exprimer qu'une tactique: exploiter du mieux possible un décorum tantôt fictif (le cyclorama du 34e étage imitant la vue sur Los Angeles), tantôt réel, tout en utilisant une force de frappe impressionnante. Vous vous souvenez de la séquence de **Predator** durant laquelle Arnold et ses mercenaires mitraillent un pan de jungle jusqu'à épuisement des munitions? Eh bien, McTiernam, comme s'il voulait enfoncer le vieux record de **La Horde Sauvage,** remet ça dans un cadre plus urbain.

Le résultat reste le même: dévastateur! Ajoutez à cette pétarade l'emploi de flingues hyper sophistiqués (le metteur en scène et ses acteurs sont partis s'entraîner au maniement de ces armes pendant trois semaines) allant jusqu'au lance-missile sol/sol, et vous aurez une idée de ce que vos rétines vont recevoir. Mais le plus de **Die Hard,** ce qui en fait un chef-d'œuvre du film d'action, c'est le soin apporté à chaque personnage. Du reporter assoiffé de scoop aux excités du FBI (ceux-ci montrent que McTiernam ne se prend pas au sérieux) en passant par ce gros sergent noir obligé de quitter le terrain de façon inhabituelle, tous les seconds rôles sont traités comme il se doit, à la limite (jamais dépassée) de la caricature. Témoin cette bagarre effarante entre McLane, Bruce Willis impeccable de bout en bout dans un registre comico-dramatique, et Karl (Boris Godunov), l'assassin sadique des forces terroristes. Les insensibles craqueront, c'est une promesse.

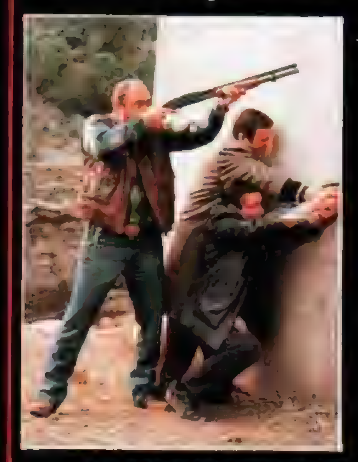
Alain CHARLOT

Die Hard. U.S.A. 1988. Réal.: John McTiernan. Scén.: Jeb Stuart et Steven E. de Souza d'après le roman de Roderick Thorp. Dir. Phot.: Jan DeBont. Mus.: Michael Kamen. Effets spéciaux visuels: Richard Edlund. Prod.: Lawrence Gordon et Joel Silver. Int.: Bruce Willis, Bonnie Bedelia, Reginald VelJohnson, Paul Gleason, Alan Rickman, Alexander Godunov, Robert Davi. Dur.: 2 h 10. Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue le 28 septembre 1988.



MIDNIGHT RUN

Tonnerre de Brest! Le réalisateur du Flic de Beverly Hill, Martin Brest, dirige Robert de Niro. Un duo inattendu, étincelant...



Bien qu'il ne l'ait pas spécialement souhaité, Martin Brest (**Le Flic de Beverly Hills**) est subitement devenu l'un des faiseurs d'action policière sur lesquels Hollywood compte désormais le plus. Quatre ans après le succès le plus important d'Eddie Murphy, **Midnight Run** semble bien parti pour une carrière non négligeable. Leur dénominateur commun: bien avant d'embrayer dans cette direction, Brest s'était fait remarquer par deux films inédits en France, **Hot Tomorrows** et **Going in Style**, deux oeuvres talentueuses qui ne lui avaient pas coûté grand- chose. Financièrement s'entend. Quel chemin le metteur en scène a t'il alors emprunté pour hériter d'un énorme budget provenant de la Paramount? D'après lui, celui du hasard. Suite au désastre **War Games** (deux années d'investissement pour se voir renvoyer et remplacer par John Badham deux semaines avant le tournage), la barre s'est soudain inversée lorsqu'on lui propose **Le Flic de Beverly Hills**. Brest, pourtant, hésite; le genre ne le branche pas trop, les gros budgets non plus. Et la perspective de diriger Stallone (prévu à l'origine pour interpréter le flic) ne l'enchante pas des masses. La suite, on la connaît. Brest mène son navire à bon port mais prend son temps avant d'enchaîner sur l'histoire folle d'un chasseur de primes (Robert de Niro) «lié» à un comptable de la mafia (Charles Grodin), tous deux poursuivsi par le FBI et le milieu. Selon Brest, pour qui un film reste toujours un processus pénible, les deux choses les plus dures furent le tournage et le casting. Côté tournage, l'équipe est d'abord promenée de New York à Chicago, traverse le Michigan, redescend vers l'Arizona pour enfin aboutir à Los Angeles! L'exact parcours que les deux personnages du film effectuent littéralement le feu au cul. Côté casting, la star de **Midnight Run**, Bob de Niro, aussi svelte et alerte qu'il était lourd dans **Les Incorruptibles** pose un sérieux problème au réalisateur: qui lui opposer? Brest décida que ce serait Charles Grodin et de se battre contre le Paramount qui voyait plutôt Bette Midler ou Cher, dans tous les cas de figure, une femme. C'est une autre compagnie, Universal, qui donnera finalement son accord pour un générique sans noms féminins. Une concesssion bien mince, compensée par le sérieux et le professionnalisme de trois hommes enrôlés pour divertir.

Alain CHARLOT

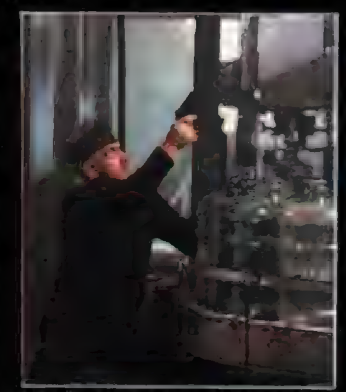
Midnight Run *USA 1988 Réal.: Martin Brest Scén.: Georges Gallo Dir.Phot.: Donald Thorin Mus.: Danny Elfman Prod.: Martin Brest/ City Light Films Int.: Robert de Niro, Charles Grodin, Yaphet Kotto... Dur.: 2H02 Dist.: U.I.P Sortie prévue le 26 septembre 1988.*



THE PRESIDIO

Du rififi chez les kakis. Les militaires accusent des volées de plomb, y compris dans leur domaine privilégiés, le Présidio...

On n'y coupe jamais, San Francisco est la ville où les rues accusent en moyenne 30 à 40° de pente. Lorsqu'un metteur en scène s'aventure dans cet ensemble de montagnes russes naturelles, il ne résiste généralement pas à l'envie de nous balancer deux ou trois poursuites automobiles de calibre honnête. Peter Yates inaugura la série **Bullitt** qui fait maintenant office de référence. Clint Eastwood pratique lui aussi l'auto-cross dans **The Dead Pool**, cinquième volet des aventures de l'inspecteur Harry, et Peter Hyams, autre vétéran du polar musclé (**La Nuit des Juges, Deux Flics à Chicago**), ouvre **Présidio** sur un magnifique ballet de voitures; mais de nuit cette fois-ci. Le bitume crisse, l'asphalte luit sous les phares, des conducteurs assassins tentent d'échapper aux lois de la pesanteur. Un meurtre vient d'être commis à l'intérieur du Présidio, enclave militaire au sein de San Francisco, située au pied du célèbre Golden Gate. Le flic que les autorités civiles délèguent sur les lieux n'est autre qu'un ancien policier militaire qui travaillait sous les ordres du colonel Alan Caldwell (Sean Connery). Les deux hommes, à vrai dire, ne s'entendent pas et vont se disputer leur territoire respectif. Mais pour résoudre l'enigme, force leur sera de s'allier...



L'idée d'utiliser le Presidio, domaine quasi autonome de l'armée (il possède ses baraquements, son cimetière, ses lois) a beau être originale, elle ne mène néanmoins pas à grand-chose. Ce bourg dans la ville n'offre en fait aucun charme, sinon celui d'une banale caserne. On le traverse suivant l'itinéraire fléché pour touristes mais rien n'attire votre regard. Alors pourquoi avoir choisi l'endroit? Pour une cohabitation de deux seigneurs? A moi ma zone, à toi la tienne? Certainement. N'importe quel autre scénario de thriller san-franciscain aurait cependant fait l'affaire, d'autant que l'intrigue n'avance guère. Reste que Peter Hyams connait son métier sur le bout des doigts, qu'il filme splendidement, à la dure et qu'il sait trop bien comment tenir nos sens en alerte le temps de trois ou quatre séquences magnifiquement enlevées.

Alain CHARLOT

The Présidio *USA 1988 Réal.: Peter Hyams Scén.: Larry Ferguson Dir. Phot.: Peter Hyams Mus.: Bruce Broughton Prod.: D. Constantine Conte Int.: Sean Connery, Mark Harman, Meg Ryan, Jack Warden... Dur.: 1H37 Dist.: U.I.P Sortie prévue le 14 septembre 1988.*

MASQUERADE

Le trop plein d'argent est toujours une source d'ennuis. Mais les femmes fauchées n'intéressent guère Hollywood et ses savants complots...



Pauvre petite fille riche! Elle est jolie, milliardaire, orpheline et son tuteur conspire contre elle dans le but de ramasser sa fortune. Ivrogne et vulgaire, l'affreux Tony Gateworth (John Glover haïssable à point) s'octroie les services galants d'un gigolo moniteur de voiles (Rob Lowe, beau mec mais bon comédien aussi), lequel travaille la riche Olivia Lawrence au corps. Celle-ci craque devant l'Apollon. Tout ceci serait encore très simple si Tim Whale ne tombait pas réellement amoureux de sa proie, si un troisième larron (un flic jaloux) ne venait y ajouter son grain de sel. Machination réglée au détail près, meurtres camouflés en suicides et accidents, chantage, cœur brisé par un dilemme atroce... Ce qui était parti gentiment prend des allures assez délirantes. La pauvre petite fille riche traverse des corridors bondés de manipulateurs de tous poils sans jamais se rendre compte des jeux auxquels se livre son entourage. **Masquerade** se rattache évidemment à la tragédie antique par le poids de la fatalité pesant sur les épaules des tourtereaux, mais aussi à ces somptueux films noirs des années 60 (**Bunny Lake a Disparu, La Lame Nue** avec Gary Cooper) et certains Hitchcock (notamment **Sueurs Froides et Soupçons**)... Malheureusement, et surtout à cause d'un scénario roublard tenant à donner sans cesse dans les coups de théâtre, **Masquerade** échoue. Déjà dans son précédent film, **Escort Girl**, Bob Swain donnait dans le script tarabiscoté. Le renversement de situation pour le seul plaisir de déstabiliser le spectateur, non. A ce niveau, on ne frémit plus, on ricane. Dommage, car la mise en scène parvient à créer de jolis instant de doute, d'émotion, de lyrisme quand la musique de John Barry et les tourniquets du chef opérateur s'y mettent. Atout numéro 1 de **Masquerade:** ses acteurs. Bob Swain a montré qu'il savait diriger ses comédiens (**La Balance, La Nuit de Saint-Germain des Prés**), il le confirme de nouveau. Rob Lowe (sosie de Alain Delon dans **Plein Soleil**) évite de jouer les mannequins mâles égarés, Meg Tilly a la beauté diaphane des femmes-enfants, Kim Cattrall double son personnage de garce d'une solide dose de détresse, et Doug Savant distille des rancœurs particulièrement vénéneuses.

Michael VOLETTI

USA. 1987. Réal.: Bob Swain. Scén.: Dick Wolf. Dir. Phot.: David Watkin. Mus.: John Barry. Prod.: Michael I. Levy/MGM. Int.: Rob Lowe, Meg Tilly, Kim Kattrall, Doug Savant, John Glover, Dana Delany, Erik Holland, Brian Davies... Dur.: 1 h 31. Dist.: U.I.P. Sortie prévue le 14 septembre 1988.

Retour de Flamme

Vieux cliché : les jolies femmes pauvres devenues riches tiennent à le demeurer. Quitte à se débarrasser de leur mari fou et plein aux as!

Une histoire tortueuse, tortueuse mais autrement plus maîtrisée que le scénario de **Masquerade**. C'est maintenant une habitude dans le cinéma américain, les deux protagonistes principaux masculins du film ont fait le Vietnam. **Retour de Flamme** s'ouvre d'ailleurs dans les rizières; explosions, rafales de mitrailleuses, hélicoptères, très vilaines blessures au ventre... Le vétéran vedette revient du feu à demi-fou, obsédé par les horreurs de la guerre. Et sa tendre, sa frêle épouse entretient avec zèle sa maladie. Un magnétophone bien dissimulé diffuse les rotations bruyantes des pales d'hélicoptère, elle déplace son revolver... Tout pour le rendre un peu plus marteau et bon pour le suicide. Mais le suicide rate; le mari réduit à l'état de légume poireaute sur son fauteuil roulant tandis que se pointe un bel inconnu, apparemment pas très ami avec les flics. La presque veuve séduit le nouveau venu et finit par lui demander de se débarrasser de l'invalide qu'elle pense en fait très actif. Motif de cette jolie et diabolique dame: la fortune de son mari. Réalisé par un vétéran de la télévision américaine, Gilbert Gates, **Retour de Flamme** développe avec une grande précision un scénario rigoureusement construit. La machination s'avère crédible, menée avec un grand souci du détail qui a son importance. Le metteur en scène se permet quelques séquences dignes d'un film d'horreur: tête tranchée, sang jaillissant de la douche, séquences d'hallucination très efficaces... Tout ceci est encore assez infantile comparé à la personnalité du personnage de Karen Allen, une jolie petite fille pauvre mariée à un riche fils de la haute. Prête à tout pour acaparer sa fortune et ne pas retourner dans le ruisseau d'où elle est issue, Mara agit en veuve noire.





Un si doux visage, de si noires intentions... Cruelle, manipulatrice, calculatrice, vénale, elle demeure néanmoins attachante, fragile, touchante à force de vouloir conserver ce qu'elle a su prendre, voler. Dans le rôle, Karen Allen est parfaite; sa contre-performance dans **Terminus** s'évapore dès sa première apparition. Et ses inconditionnels depuis **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** seront aux anges. Gilbert Gates n'a pas eu l'audace de la dévêtir au grand jour, mais ce qu'il montre suffit à établir un «sex symbol» mignon. Karen Allen, ce n'est plus seulement un joli visage plein de taches de rousseur. Fidèle à lui-même, Keith Carradine promène sa grande carcasse de dur tranquille. Révélation de **Retour de Flamme**, Jeff Fahey compose un ancien du Vietnam halluciné et hallucinant, tout à fait pitoyable en victime d'un complot savamment organisé.

Marc TOULLEC

Backfire. USA. 1986. Réal.: Gilbert Gates. Scén.: Larry Brand et Rebecca Reynolds. Dir. Phot.: Tak Fujimoto. Mus.: David Shire. Prod.: Danton Rissner/ITC. Int.: Karen Allen, Keith Carradine, Jeff Fahey, Bernie Casey, Dean Paul Martin, Dinah Manoff... Dur.: 1 h 35. Dist.: Capital Cinéma. Sorti le 20 juillet 1988.

HERO

Entretien avec CHUCK NORRIS

Retour au polar pour Chuck Norris après l'ultime aventure de Braddock, le baroudeur des rizières. Un polar « humain » où non seulement le « héros » fait des cartons sur les méchants mais hérite aussi d'un couffin...

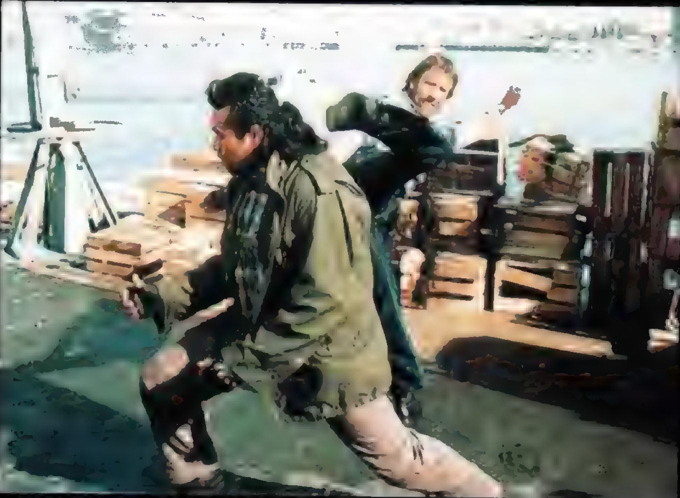
I.: Vous êtes écrivain à présent...

C.N.: Mon livre s'appelle **Le Secret de la Force intérieure** . Mon éditeur était en fait intéressé par une auto-biographie, mais ça ne me branchait pas du tout. Je suis un homme très réservé sur sa vie privée; je préfère garder une part de mon énergie pour les tournages mais en dehors de cette image publique bien précise, je tiens à une vie privée discrète. Mais j'ai réfléchi au fait que sans avoir suivi des cours d'art dramatique, j'ai réussi à devenir une vedette de cinéma; je suis arrivé à jouer la comédie et mes personnages ont obtenu un certain succès. Tout cela grâce à une philosophie que j'ai constamment appliquée face aux obstacles rencontrés. Je ne suis pas devenu champion de karaté puis acteur par hazard, et ça, par contre, j'étais prêt à le raconter, à expliquer ma conception de la vie...

I.: Justement, expliquez-nous-la...

C.N.: Premièrement, se concentrer sur ce qu'on désire sans dévier d'un pouce, agir avec persistance. Sauter les obstacles, en ayant à l'esprit le but à atteindre. Il faut également savoir comment contourner ces obstacles, ne pas dire «je ne peux plus». A 36 ans, quand j'ai débuté au cinéma, je n'ai pas analysé la situation qui était la suivante: 36 ans, aucune expérience cinématographique, concurrence d'un grand nombre d'excellents comédiens cherchant à s'imposer, un physique d'athlète comme carte à jouer. Si je m'étais dit ce que je vous dis maintenant, je ne serais pas où je suis actuellement, je me serais arrêté à mi-chemin peut-être. Cette façon négative de voir les choses n'est heureusement pas la mienne.

J'ai songé à l'époque au type de films qui étaient en-vogue, des anti-héros plongés dans des milieux sociaux défavorisés. Je représentais l'inverse: celui qui n'aime pas se battre mais



que la vie oblige parfois à le faire. Et lorsque mes personnages engageaient le combat, c'était pour le mener à terme avec succès. Au départ (j'exclus le **Bruce Lee**), Hollywood m'a assimilé aux mauvais films de kung-fu, ne voyant en moi que le karatéka. Pourtant **Force One** et **Le Commando des Tigres Noirs** possédaient des scénarios solides, décents. Il me fallait casser cette image et je me suis tourné vers le film d'action au sens large, évitant partiellement les combats rapprochés à mains nues! Et maintenant que je suis aux yeux de (presque) tous, un acteur physique et non plus seulement un spécialiste des arts martiaux, j'aimerais revenir pour 1 ou 2 titres à un cinéma d'action plus pointu. J'aimerais faire l'**Opération Dragon** des années 80, un film dont on se souviendra encore dans 15 ans. C'est d'ailleurs mon prochain projet.

I.: Vous resterez, quoi qu'il en soit, un homme d'action?

C.N.: Toujours. Sinon pourquoi m'entraînerais-je trois heures par jour? **Hero** offre toutefois un concept différent. Quand j'ai lu le scénario, écrit par l'auteur de **Sale Temps pour un Flic** (qui fut un grand succès), j'ai su que ce serait un rôle nouveau pour moi. Pour la première fois, je ne sais comment stopper le méchant. En plus de cet adversaire, je dois aussi m'occuper de ma femme. Les instants intimes, d'humour, comptent également beaucoup. Durant la première moitié du film, je suis terrifié par mon ennemi (Jack O'Halloran), et pour surmonter ma peur, je dois affronter au risque de ma vie le monstre qui me hante. **Hero** est l'histoire d'un conflit interne. Je me demande comment mon public va accepter un personnage aussi vulnérable.

I.: A props des **Braddock, Portés Disparus III**, *comment expliquez-vous le côté grotesque du commandant Vietnamien? On dirait l'inspecteur Dreyfuss dans les* **Panthère Roses**!

C.N.: Vous avez raison! C'est un acteur de théâtre, il en faisait trop et mon frère Aaron, le réalisateur, essayait sans cesse de le freiner. Mais l'acteur a toujours une idée précise de ce qu'il veut, le metteur en scène ne peut vraiment le contrôler. Du coup, il faisait davantage rire que peur. Sur ce film, six réalisateurs se sont succédé. Il y a d'abord eu Joseph Zito, mais il ne s'est pas entendu avec Cannon. Après son départ, un autre est arrivé. On s'est rendu compte qu'il était incompétent. Menahem Golan a pensé le mettre en scène lui-même et a changé d'avis peu de temps après. Jol Silberg, le quatrième, a été victime d'une crise cardiaque: il a fallu l'opérer. Jack Smight, lui, s'est aperçu qu'il n'aurait pas assez de temps pour la pré-production. Au bout de quatre semaines, il a quitté le plateau. Enfin, mon frère est intervenu, a tout repris à zéro sans préparation préalable.

I.: Le tournage, de plus, a été endeuillé par un grave accident...

C.N.: L'hélicoptère qu'on utilisait a dû être renvoyé un jour à sa base suite à des ennuis mécaniques. Malheureusement, les réparations n'ont pas été faites, et lors du retour vers notre plateau, l'appareil s'est écrasé en plein océan avec ses 4 occupants. Les gens de la base ont essayé de nous le mettre sur le dos mais ils étaient responsables de ce trajet. J'étais censé être à bord de l'hélicoptère et pour une raison dont je ne me souviens pas, je n'ai pas embarqué.



ça moi-même. Je me tiens solidement à la corde; l'appareil devait me soulever dans les airs d'environ 70 centimètres. Pour une raison que j'ignore, le pilote, un Philippin, a carrément pris 100 mètres d'altitude! Il ne devait pas savoir que j'étais suspendu et que je n'avais aucune protection. Mon frère qui était alors coordinateur des cascades a paniqué comme un fou; il a joint le pilote par radio, lequel m'a tout de suite déposé.
Les cascades vous procurent une jubilation que vous n'obtenez pas en interprétant une séquence ordinaire. Lorsque j'interprète une scène dialoguée en face d'un autre comédien, il m'est impossible de savoir si je suis bon ou mauvais. Je m'en rend compte à la projection des rushes. Une cascade vous donne cette réponse immédiatement. Elle vous pompe également toute votre énergie.
I.: Se donne-t-on à fond quand on rédige un livre?
C.N.: Oh oui! J'ai mis deux ans. J'avais prévu au départ de me confier à un magnétophone puis Joe Hyams, le co-auteur, aurait rédigé le livre. Mais une fois sur le papier, les mots n'étaient plus les miens, quelqu'un d'autre s'exprimait. Je m'y suis mis. Partout, dans les avions, chez moi. C'était difficile également de remonter le passé et de ressortir des événements que je considère comme délicats. Un livre vous absorbe et je suis heureux à présent de le voir en librairie, de l'avoir mené à bien.
I.: Vous n'envisagez pas de passer à la réalisation?
C.N.: Ça ne m'intéresse pas. Produire, oui. J'aime écrire mes scénarios. Je préfère avoir une vue d'ensemble sur le film plutôt que de m'investir en plus dans tout ce qui est détails et difficultés journalières. Je pense que, à cause de cela, je ne ferais pas un bon réalisateur.

I.: Vous persistez à tourner sous la bannière Cannon...
C.N.: Je suis loyal. Quand quelqu'un m'aide, je l'aide en retour. Il n'y a eu que Cannon pour croire dans le scénario de **Portés Disparus** que j'avais écrit. Du fait, en partie, du succès des deux **Portés Disparus**, la Cannon est devenue une compagnie importante. Maintenant qu'ils traversent une période de restructuration, il n'est pas question de les quitter. Je pense plutôt à une alternance, entre eux et les autres. J'ai deux projets avec Cannon, un film sur les arts martiaux et un autre qui se déroule au Moyen-Orient.
I.: N'est-ce pas **Delta Force II**?
C.N.: Oui. La Delta Force s'allie aux forces spéciales d'intervention soviétiques pour combattre le terrorisme. Nous nous entraînons ensemble en territoire neutre et apprenons à nous connaître. Il y a là une certaine philosophie de paix et de compréhension. A la suite d'affrontements, les commandants des deux forces d'élite éprouvent l'un envers l'autre un profond respect.
Personnellement, je souhaite très fort l'existence d'un organisme international suffisamment puissant pour faire cesser les guerres, les conflits entre pays.
I.: On vous a proposé de reprendre le personnage de Charles Bronson dans la série **Un Justicier dans la Ville**?
C.N.: Oui, pour le numéro 3 ou quatre, je ne sais plus. Je n'ai, bien sûr, aucun désir d'interpréter le rôle de Bronson. Le premier film était bon mais ceux qui ont suivi sont tous les mêmes. Je recherche la nouveauté; l'histoire de **Delta Force II** est unique. Je ne tenais absolument pas à refaire le numéro 1.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC

L'accident a eu lieu le jour-même du procès John Landis (autre accident d'hélicoptère ayant entraîné sur le tournage de **La Quatrième Dimension** la mort de plusieurs personnes dont 2 enfants. N.D.L.R.).
I.: Vos tournages ne sont pas de tout repos...
C.N.: Ils ont tous été durs mais de manière différente. Sur **Le Temple d'Or**, je me suis cassé la cheville. Lors de la scène où nous franchissions un plan d'eau, Louis Gossett Jr. a utilisé sa doublure mais moi je me suis dit que m'accrocher à une corde et aller d'avant en arrière et d'arrière en avant ne me poserait aucun problème. Au bout d'une heure ou deux de balancement, mon bras s'est fatigué et j'ai demandé à un cascadeur de me remplacer. Il a pris la corde et l'équipe a commencé à filmer; la corde devait être coupée juste au moment où mon personnage était censé rejoindre la corniche opposée. Malheureusement, le filin a été tranché alors que le cascadeur était au-dessus du vide. Chute de quatre mètres sur des rochers, quatre vertèbres cassées. Maintenant, il va bien. Cela me rend nerveux de savoir que ce que je vais entreprendre dépend aussi de l'habileté d'autres gens.
Il y a comme ça des tas de choses qu'on ne voit jamais à l'écran, des accidents dangereux. Dans le premier **Portés Disparus**, vers la fin du film, je suis dans l'eau où l'on me jette une échelle et je la tiens tandis que les rescapés montent dans l'hélicoptère. Ce jour-là le vent soufflait très fort et le plan de coupe avec ma doublure s'accrochant à l'échelle de sauvetage était impossible. J'ai décidé de faire





HERO SANS GLOIRE



Bravo à Chuck Norris de vouloir épaissir quelque peu les personnages de flics granitiques qui lui sont voués. Norris est dans **Hero** un policier réputé aux poings d'acier mais aussi un père qui tombe dans les vappes quand il apprend que sa femme vient d'accoucher. Chuck se penche sur le berceau du lardon et dans la séquence suivante sort les gros flingues. Et mène l'enquête dans le but de mettre définitivement un colosse hargneux et psychopathe derrière les barreaux. La «Terreur» passe le plus clair de son temps à tuer des jeunes femmes; il hante même les toilettes! Hero a bien failli laisser sa peau entre ses grosses mains et il ne doit son salut qu'à un barreau d'échelle défectueux. Même entre les quatre murs d'une prison, la Terreur continue à agir, dans ses rêves.
Le point de départ de **Hero** est intéressant, le scénario recèle de bonnes idées. Dommage que le réalisateur s'adonne à un style digne du téléfilm le plus poussif, le plus impersonnel. Une photographe sombre et déprimante n'arrange guère le tableau. Les bonnes intentions ne donnent pas forcément des films à la hauteur. Restent toutefois deux, trois séquences au fantastique volontaire, notamment celle où Jack O'Halloran (la brute cosmique de **Superman II, Adieu Ma Jolie**) tord le coup d'un cheval de bois sur un manège. Visuellement pauvre, manquant de rythme et d'éclat. **Hero** rime avec zéro.
M.T.

Hero and the Terror. USA. [illegible] ... Jack O'Halloran, Billy Drago. [illegible]



L'étoile montante du film d'action, Jean-Claude Van Damme, décide le temps d'un film d'abandonner le ring sanglant de Bloodsport. Promu «slinger», il mène la vie rude à une horde de bandits cannibales échappés des aventures de Mad Max. Tout ceci débouche sur une interrogation sur le sort de l'humanité...

Jean-Claude Van Damme est-il en train de devenir le nouvelle coqueluche du cinéma d'action américain? Certainement. Son nom amène 400.000 entrées au médiocre **Karaté Tiger** dans lequel il figure une quinzaine de minutes. Et les premiers jours d'exploitation de **Bloodsport** ravissent Cannon. 10.000 entrées le premier jour Arnold était à 16.000 pour **Double Détente**. Est-ce **Cyborg** qui va faire la différence? Quoi qu'il en soit, Jean-Claude Van Damme a une gueule, un physique et l'étiquette arts-martiaux qu'il s'est attribuée correspond exactement à ce que recherchent les 15/25 ans, un héros d'acier occidental capable de coups de lattes à la Bruce Lee. Van Damme est musclé, souple, peut très bien varier les registres et interpréter les salauds. Il l'a d'ailleurs déjà montré. Dans **Cyborg**, il marche sur les traces de Mad Max, de Mel Gibson. La planète ne ressemble plus qu'à un vaste dépotoir où il ne fait pas bon s'égarer...

Cannibal Story

Cyborg se situe quelque part aux alentours de l'an 2000. La civilisation s'est lamentablement écroulée. Désormais, des hordes de sauvages regroupés en gangs sévissent. Ils torturent, pillent, dévorent même leurs victimes. Fender Tremolo (!), leur chef, est universellement craint et détesté. Heureusement qu'il existe encore une poignée de vaillants guerriers capables de lui résister. Ce sont les «slingers». Gibson Rickenbacker (Van Damme) est l'un d'entre eux. Encore tout jeune, il est passé maître dans le maniement du sabre et dans les combats à mains nues. D'ailleurs, il n'a guère le choix: la technologie et les armes à feu ont disparu avec le vieux monde. Gibson porte toujours sur lui une antique guitare électrique, son symbole personnel dans l'espoir de lendemains meilleurs. Son occupation principale: parcourir la planète à la recherche de causes à soutenir.

Gibson intervient en pleine bagarre opposant les Pirates cannibales à un groupe de slingers dépassé par le nombre. De la bouche d'une mourante, il apprend que les malfrats ont enlevé une jeune fille de 16 ans, Pearl Prophet, et que celle-ci possède le savoir nécessaire à la survie du genre humain. Gibson promet de la retrouver avant que Tremolo n'utilise ses possibilités. Chemin faisant, il traverse







un village ravagé par les pirates. Rien que des cendres, des cadavres. De justesse,il évite une flèche expédiée par une adolescente, Nady Simmons, l'unique survivante du carnage. L'incident réparé, elle lui annonce que son rêve le plus cher est de devenir un slinger. Gibson peut ne l'empêcher de le suivre et s'aperçoit de ses dons pour le combat lors d'une embuscade tendue par les Pirates. Le duo se résout bientôt à les attaquer Echec.Laissé pour mort, il extermine progressivement ses adversaires et libère Nady et Pearl Arrivée dans les restes d'Atlanta, Pearl se souvient alors que, avant de mourir, son père lui avait parlé d'un code particulier afin de rentrer dans la confidence d'un ordinateur. A l'intérieur d'un building imposant, «l'institut», ils s'engagent dans un ascenseur qui les amène dans les entrailles de la terre. Là, le trio découvre une escouade de Bérêts Verts, le nouvel ordre...

Artisan

Albert Pyun s'est souvenu pour le final de **Cyborg** du roman de Richard Matheson, **Je suis une légende**. Gibson se heurte à une nouvelle humanité qu'il n'accepte pas; ainsi, il devient l'élément perturbateur au sein du nouveau monde, «le monstre» comme dans le livre. «Il n'est pas encore temps de jouer de la guitare» dit-il le plus symboliquement du monde... Mais **Cyborg** ne sèmble nullement avoir la portée prophétique du **Survivant** avec Charlton Heston (adaptation assez lointaine de **Je suis une Légende**), il serait surtout un film d'aventures directement hérité de la série des **Mad Max**. Mais Albert Pyun est sans doute le poulain le plus doué de l'écurie Cannon. **Campus**, **Le Trésor de San Lucas** témoignaient d'un sens visuel certain de la part de ce Hawaïen, ancien collaborateur d'Akira Kurosawa. Après le succès de **l'Epée Sauvage**, les échecs de **Radioactive Dreams** et de **Pleasure Planet**, Pyun choisit de travailler exclusivement chez Cannon. Il se livre à un bricolage infâme en tournant des séquences additionnelles pour l'inachevé **Voyage au Centre de la Terre** d'après son **Alien from Los Angeles**! Après **Cyborg**, ce sympathique artisan enchaîne sur **Les Maîtres de L'Univers II** et un **Spiderman the Movie** que l'on attend plus. **Cyborg**, quant à lui, sortira au début de l'année prochaine.

Cyrille GIRAUD



HOMEBOY



Des braquages minables, des combats de boxe hargneux et souffreteux... Adieu l'héroïsme, bonjour les loosers d'une Amérique profonde chère à Mickey Rourke...



Mickey Rourke a tout mis dans **Homeboy**. Tout, sa vie, ses souvenirs, son blues, sa mélancolie naturelle, ses formidables coups de gueule, son amour d'un cinéma romantique et désespéré. L'une de images de **Homeboy** le représente, hirsute et titubant sur le bitume luisant de la rue, le visage tuméfié et le sang au bord des lèvres.
« Le héros de **Homeboy** est le symbole de ces hommes à la dérive, marqués par la vie, qui ne fonctionnent qu'en marge de la société, dans des créneaux très étroits. Ce qui est en cause ici, c'est l'absence d'amour...» Un film d'écorché vif dont le scénario porte constamment la griffe. Un interprète principal qui lui a choisi comme metteur en scène le talentueux directeur de la photographie de **Angel heart** (et aussi de 5 autres films signés Alan Parker), Michael Seresin. Il fallait toute l'expérience d'un habitué de la caméra pour donner à **Homeboy** son look de film noir en couleurs. Un look foncièrement urbain avec les nuits bleutées, une pluie battante dans la grande tradition des thrillers américains, mais pris aussi par de sérieux coups de lyrisme quand il s'attendrit sur ce manège de chevaux de bois illuminé tournant inlassablement dans la nuit.
L'histoire de **Homeboy** gravite autour de Johnny Walker, un boxeur désabusé, et de Wesley Pendregrass (Christopher Walken), un gangster minable. Wesley prend Johnny sous sa protection, l'amène à faire le guet lors d'une razzia dans un hôtel. Mais Johnny voit plus grand; déguisé en rabin, il braque une bijouterie et échoue lamentablement en prenant la fuite! Pendant ce temps, Johnny se bat sur le ring. Et les rings de **Homeboy** ne sont pas ceux des **Rocky**. Les coups sont moites, flasques; les boxeurs encaissent, s'effondrent tandis que la pluie balaie le ring. Pathétique. «Johnny est entièrement dominé par ses instincts. Il ne se bat pas pour être champion, mais parce que la boxe est le seul exutoire qu'il connaisse. Que pourrait-il faire d'autre? Chaque coup qu'il donne ou encaisse signifie: je n'ai pas changé, je n'ai rien pardonné, je n'oublierai jamais...» D'où la profonde amertume qui baigne le film, ce sentiment de perpétuel échec, de rage évaporée en gnons. L'amérique de **Homeboy** est celle des loosers. Qu'ils soient boxeurs ou mafiosi aux petits pieds n'a aucune importance, ils ont les yeux dans le vague. Témoins ces instants magnifiques où Mickey Rourke regarde par la fenêtre sans rien voir et dirige son regard vers la caméra. C'est simple, en fin de compte souvent exploité, mais toujours superbe. Derrière le film: les rêves. Johnny Walker (bon nom, constate Wesley, manager en hardes) entretient la légende du vieil Ouest avec des boots, une selle rutilante, un stetson trop large...

Cyrille Giraud

Homeboy *USA Réal.: Michael Seresin. Scén.: Mickey Rourke. Dir.Phot.: Gale Tattersall. Prod.: Alan Marshall et Elliott Kastner. Int.: Mickey Rourke, Christopher Walken, Debra Feuer, Kevin Conway, Anthony Alda, Thomas Quinn, Jon Polito... Dist.: Capital Cinéma. Sortie prévue le 24 août 1988.*

RAMBO III



Déjà un mythe, déjà une bête de l'écran, déjà un sujet de polémiques... Rambo et le tome 3 de ses aventures arrivent. Enfin, arriveront sur les écrans le 19 octobre. D'ici là, pour calmer certaines soifs, TOUT sur le film le plus attendu de l'année. Un crochet sur des débuts difficiles, quelques appréciations sur le petit nouveau, le compte-rendu d'un tournage épique, les propos d'un héros et de son [illegible]rprète, [illegible] trois p[illegible]es...



RAMBO

RONGE AUX MYTHES

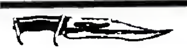
Rambo a beaucoup apporté au cinéma américain. A la société américaine même, cette société à laquelle il a extrait l'un de ses furoncles les plus hideux : la guerre du Vietnam. La défaite s'est muée en victoire rétroactive, à peine fictive...

Quand Ted Kotcheff réalisa **First Blood** en 1985, personne n'aurait parié un dollar sur le devenir de John Rambo. D'abord, **First Blood** (premier sang) demeure un titre très laconique en regard de la force évocatrice de **Rambo**, patronyme immédiatement adopté par l'Europe. **Rambo** fonctionne bien, rapporte une trentaine de millions de dollars pour son exploitation en Amérique du Nord. **Rocky** (1976) et **Rocky II** (1979) avaient largement dépassé cette somme. Le premier **Rambo** constituait donc pour Sylvester Stallone une régression au box-office. En comparaison, le reste du monde accueille bien plus chaleureusement le film de Ted Kotcheff, réalisateur canadien revenu lui aussi régler les comptes de l'Amérique au Vietnam dans **Retour vers l'Enfer**. Pourquoi ce succès mitigé ? N'oublions pas que James Bond lui aussi commença par des scores honnêtes sans plus ; il est aujourd'hui l'un des mythes les plus rentables du septième art...



Premier sang

Le temps est gris, un homme chevelu portant un sac marche le long d'une route peu fréquentée.. le début de **Rambo** fleure bon l'amertume. La suite, la fuite de Rambo devant un shérif revanchard, se clôture par des larmes, celles du héros pleurant l'ingratitude de son pays. **Rambo** arrive après **Voyage au Bout de l'Enfer** et comme **Voyage au bout de l'Enfer** s'attache plus à un individu qu'à l'engagement politique américain au Vietnam. La mauvaise conscience fait des victimes ; les vétérans osent à peine dire qu'ils ont combattu dans l'ancienne Indochine. Jane Fonda ne s'est pas encore publiquement excusée de ses propos acerbes sur les soldats américains, des «assassins» selon elle. Hollywood ne fait que poser les premiers jalons d'un revirement de situation : de conflit honteux, le Vietnam devient un titre de gloire. Les anciens combattants peuvent désormais arborer les médailles épinglées sur leur uniforme. Reagan vient d'être élu à la Maison Blanche. L'Histoire fait marche-arrière, envisage cette guerre sous un jour nou-





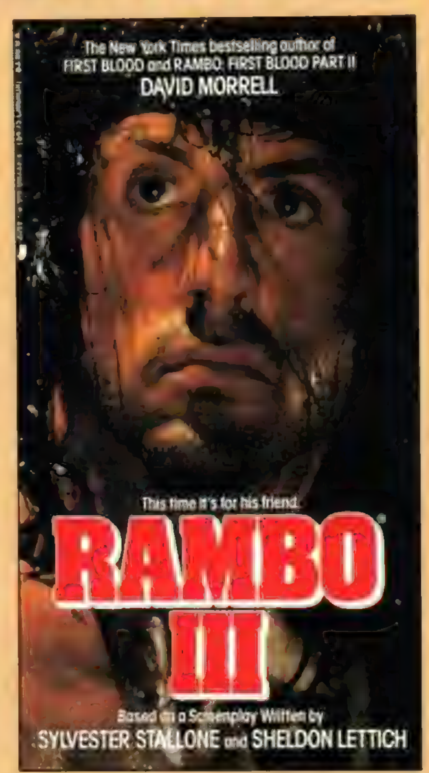
veau; la cuisante défaite se mue en victoire compromise par des politiciens couards. **Rambo II**, sous des dehors de bande-dessinée, hisse très haut la bannière étoilée. L'Amérique l'approuve ; les spectateurs se ruent en masse...

Seul contre tous

Le retentissement de **Rambo II** est mondial. Carolco annonce des recettes de 225 millions de dollars. Le merchandising (tee-shirt, posters, couteaux **Rambo**, montres de survie **Rambo**...), les ventes des droits TV et vidéo arrondissent encore ce pactole fabuleux. Signe incontestable de notoriété : les plagiats se comptent par dizaines, qu'ils soient italiens, bêtement américains ou même philippins. Cannon expédie à trois reprises Chuck Norris au Vietnam dans la série des **Portés Disparus**. Denrée extrêmement rentable, le Vietnam envahit le cinéma américain. Désormais, le vrai héros yankee doit avoir baroudé en Asie du Sud-Est. Les exemples ne manquent pas : Mel Gibson dans **l'Arme Fatale**, Arnold Schwarzenegger dans **Commando** et **Predator**, Clint Eastwood dans **le Maitre de Guerre**... Parallèlement, l'Amérique, décoincée et décomplexée, plie le Moyen-Orient à sa loi : le duo Chuck Norris/Lee Marvin dans **Delta Force**, le fana d'aviation de **Aigle de Fer**... L'influence de **Rambo II** détermine cinq ans de cinéma américain. Les U.S.A. applaudissent toujours au retour (symbolique) d'une poignée de portés disparus contre la volonté d'un Russe machiavélique et d'un Vietcong sadique quand le triomphe de **Platoon** suivi de **Full Metal Jacket**, **Garden of Stone** et **Hamburger Hill** rafraîchit les mémoires ; à l'enthousiasme d'une victoire potentielle succèdent les bilans définitifs, réalistes. Ceux-ci auront été rendus possibles par le seul succès de **Rambo II.** 1988 : le Vietnam est décidément trop fréquenté. Tandis que certains s'y embourbent, Stallone choisit un nouveau terrain de chasse, une topographie tout à fait photogénique, l'Afghanistan occupé par l'Armée Rouge...

DAVID MORREL
LE PERE LITTERAIRE DE RAMBO

La création du personnage ne date pas du film de Ted Kotcheff. Il est né en 1972 sous la plume d'un universitaire, David Morrell, à une époque où celui-ci étudiait les poètes français, notamment Arthur Rimbaud.Rimbaud, Rambo...Les deux syllabes titillent l'imagination de Morrell. Un facteur déterminant : la femme de l'écrivain revient du marché avec, dans son panier, les «pommes Rambaux». Déclic entre les oreilles de Morrell; le nom sonne bien, résonne encore mieux. Adopté. Le père de Rambo ne cache nullement le patronyme de son héros; il cite quelques lignes d'un des poèmes de Rimbaud dans la préface de la novellisation de **Rambo III**, également dédié à son fils Matt décédé en 1987. *«La lutte spirituelle est aussi brutale qu'un combat d'hommes; mais la vision de la justice est le seul plaisir de Dieu»*. (extrait d'Une Saison en Enfer). David Morrell n'est pas un imbécile, ni un vétéran du Vietman. Son roman, logique jusqu'au bout des doigts, montre la mort du héros. Evidemment, les éditeurs français du livre, soucieux de rameuter les milliers de spectateurs du film, tiquent. Le traducteur s'est donc employé à ne pas faire mourir le héros: réécrire quelques lignes à la fin suffit largement. Guère commerçant, David Morrell refuse d'abord de signer l'adaptation littéraire de **Rambo II.** S'il accepte, c'est uniquement grâce à l'intérêt porté au personnage du Colonel Trautman. *«La clé de leur relation est que celui-ci représente dans un sens le père de Rambo. Sans le personnage de Trautman, il aurait manqué quelque chose de fondamental au film. Sans lui, John Rambo est incomplet; Trautman symbolise l'humanité que recherche Rambo. Ce sont aussi deux camarades, deux militaires. Ils ont vécu, vu, combattu la mort ensemble. Un lien très étroit les unit. L'amitié qui les unit leur donne une force exceptionnelle»*. C'est aussi David Morrell qui écrit le premier jet des aventures de



Rambo III pour ensuite le livrer à Sylvester Stallone, à son *«génie des accessoires»*. Le bouquin **Rambo III**, éthéré, un tantinet ésotérique à cause des citations du style *«la vie est souffrance»* tente d'exister en tant que roman homogène. Mais pour David Morrell, quel chemin parcouru depuis que les studios d'Hollywood se passaient sans y croire son premier **Rambo**, lequel est racheté pour 375 000 dollars par une boîte de production indépendante, Carolco... L'écrivain songerait déjà à expédier Rambo en Iran. Canular ?



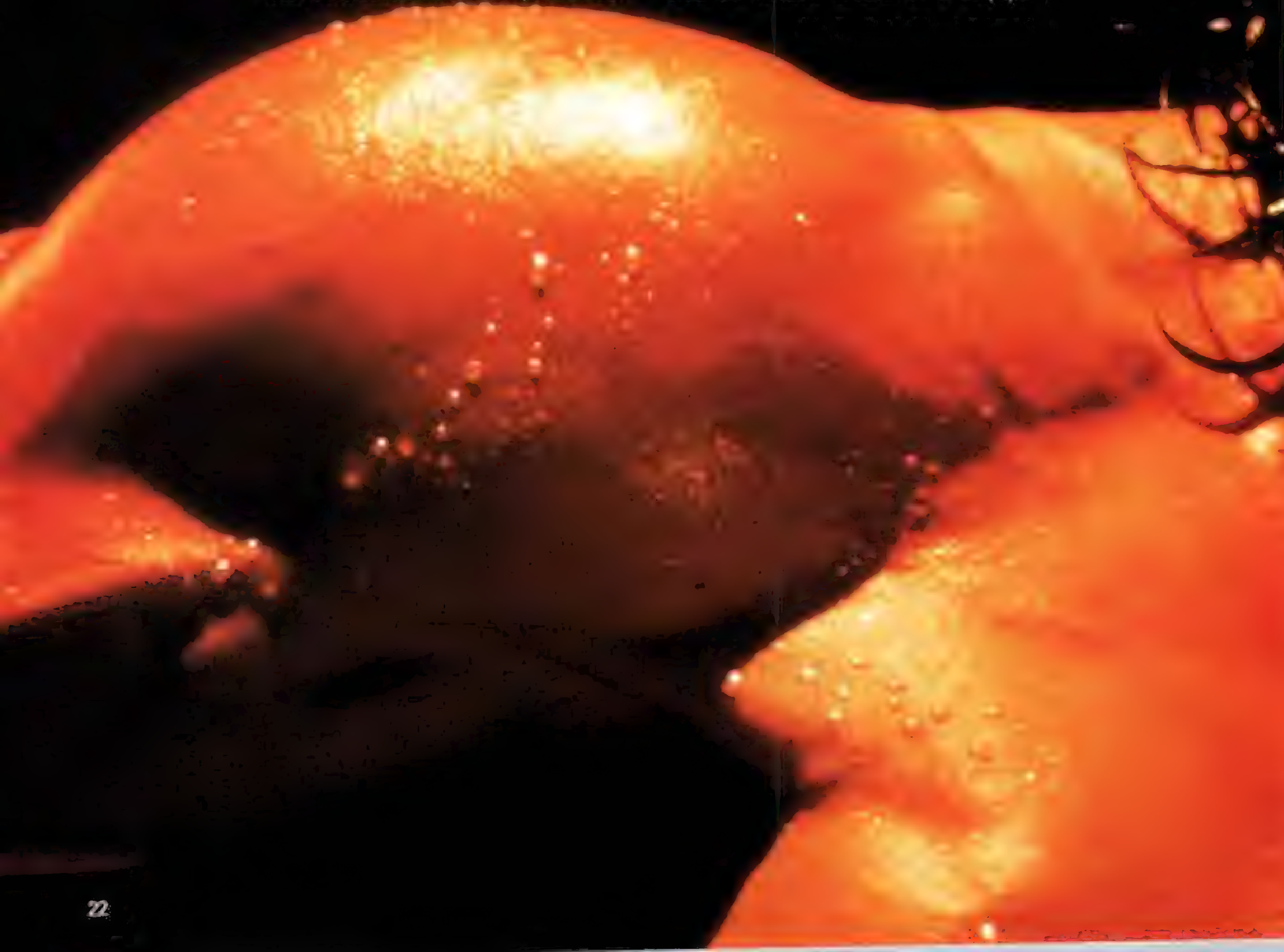
UN PARI GAGNE

Le Vietnam est décidément trop fréquenté. Trop de vétérans vengeurs y sont revenus régler des comptes vieux d'une quinzaine d'années. Rambo arrête là son excursion dans les rizières. A la jungle, il préfère maintenant les contrées arides et sablonneuses de l'Afghanistan. L'Afghanistan, ses occupants soviétiques, ses moudjahidins...

Sans doute le film le plus attendu de 1988. Celui qui aura soulevé le plus de potins sur sa réalisation, son budget, son idéologie... **Rambo III** marque le retour de Stallone, le retour d'un comédien qui s'est totalement identifié à son personnage. Ce personnage, certains, ses plus farouches détracteurs, le bombardent de bons mots. Le «Rend beau et con à la fois» de *Libé* est devenu proverbial. Sinon les «facho, gros bras et petite tête, débile, reaganien...» s'étalent complaisamment à la une des gazettes. Rien que des mots, des propos lapidaires qui s'écrasent sur Stallone comme des œufs pourris sur la carlingue d'un boeing. Une portée toute relative donc. Les chiens aboient, la caravane passe. Et elle passe même très bien. **Rambo III** en est la plus flagrante démonstration...

Retour vers l'enfer

Rambo a sauvé l'honneur des States au Vietnam. Maintenant, il coule des jours paisibles en Thaïlande. Des jours paisibles agrémentés de quelques tournois de Thaï un sport particulièrement violent où les deux adversaires armés d'une paire de bâtons s'envoient sur la gueule des coups très peu affectueux. Mais il ne s'agit que d'une aimable compétition, virile certes, mais qui se termine par une poignée de mains vigoureuse. Rambo vainqueur. Les spectateurs hurlent, brandissent des billets, encaissent les paris... Parmi eux, noyé dans un flot hystérique, le Colonel Trautman, le béret avantageusement coincé sur la boîte crânienne, l'uniforme impeccable. Père spirituel de Rambo. Trautman rejoint (à quelques kilomètres de là) celui qu'il a formé dans les rizières du Vietnam. Rambo participe à la restauration d'un temple bouddhiste. Il manie le marteau, le burin; il a trouvé paix et sérénité. Difficile de le convaincre, difficile de lui demander de déterrer la hache de guerre. Trautman et son acolyte de l'ambassade recourent à plusieurs arguments, aux photos d'enfants à demimorts mais, Rambo rejette cette nouvelle mission : filer pour l'Afghanistan, mettre en déroute les troupes soviétiques... Trautman comprend ce refus. Il part donc seul, ne tarde pas à être capturé, emprisonné et torturé par un Colonel sadique, Zaysen. Rambo ne peut demeurer inactif. Avec le soutien officieux d'un fonctionnaire américain, il gagne le Pakistan, pays frontalier de l'Afghanistan, visite un véritable arsenal où il s'équipe





rondement. Il trouve un équipier, Mousa, éveille l'attention d'un traître à la solde des Soviétiques, puis s'engage vers les montagnes. Rapidement, Rambo gagne la sympathie des Moudjahidins dont le camp est la cible des hélicoptères soviétiques...

Une main sur le cœur

Le slogan américain de **Hellraiser**, «Il n'y a pas de limites», pourrait très bien s'inscrire sur l'affiche de **Rambo III**. Rambo1988 est bien plus fort que Rambo 1985. Ses scénaristes, grisés par le potentiel d'un héros invulnérable, trempé dans l'acier, ont façonné les situations les plus folles jamais vues dans un film de ce genre. Même Arnold dans **Commando** hésitait à défier la vraisemblance au delà de la traversée des rideaux de balles. Rambo assume bien son statut de symbole et comme tous les symboles il ne peut mourir. Il souffre, et, tel un Terminator, se répare lui-même. Une écharde lui perfore le flanc. Pour la déloger, il asperge la plaie de poudre, y met le feu. Une jolie gerbe d'étincelles, le morceau de bois sort de l'autre côté. Quelques heures de sommeil et le héros peut de nouveau prendre d'assaut un camp soviétique. Rambo, troisième du nom, est une armée à lui seul. Il abat deux hélicoptères, détruit une dizaine de véhicules, renvoie à Moscou les pieds devant une bonne centaine de soldats. Ses exploits sont fulgurants, à la limite des folies à la James Bond 007 Il y a dans **Rambo III** un méchant de bande-dessinée, un homme de main baraqué, large comme une armoire. Rambo possède son arme fétiche : un magnifique couteau cranté et à double tranchant qui est à lui seul ce que le Walter PPK est à James Bond. Certaines rumeurs ont diffusé le bruit selon lequel **Rambo III,** à la suite de multiples réécritures de scénario, se rapprocherait de **Platoon**. Ah bon ? Rambo III s'offre des morceaux d'anthologie dignes des excentricités de 007 : un prologue spectaculaire en retrait du restant de l'intrigue et surtout un final irréel que le plus farfelu des généraux ne pourra jamais rêver. Ce dénouement : un gigantesque hélicoptère piloté par Zaysen et un char conduit par Rambo fonçant l'un vers l'autre en plein milieu d'un champ de bataille hérissé d'épaves calcinées et d'explosions. En regard, le duel clôturant **Rambo II** paraît désuet, timide. **Rambo III** choisit la surenchère, garantit de ne pas décevoir un public qui en veut toujours plus.



Haut de gamme

On peut toujours en remettre, en rajouter, donner dans la démesure, se payer des exploits ahurissants, mais une chose doit demeurer à la pointure d'un être humain «normal» : les sentiments. Dans **Rambo II**, Stallone versait quelques larmes sur le corps d'une jolie vietnamienne dont il était presque amoureux. **Rambo III** ne renouvelle pas cette situation. L'enfant remplace la femme. L'enfant appartient au camp des rebelles afghans, il manie les armes, s'accroche aux basques de Rambo. Adopté. L'Américain lui confie son porte-bonheur, lui demande de ne pas le suivre dans l'attaque du fortin soviétique. Inévitable : le gamin continue à marcher sur ses pas. Une certaine dose de sentiments est nécessaire à un film aussi gigantesque que **Rambo III** : amour porté à un gosse et surtout une amitié forte, celle qui lie Rambo à Trautman. «Cette fois, c'est pour son ami» lance l'affiche du film. La première fois, c'était simplement pour se défendre, la deuxième pour son pays. Des sentiments chaque fois élémentaires, mais ce sont les seuls qui font bouger les montagnes. Et Rambo. La haine aussi est un moteur. «Qui êtes-vous» demande Zaysen, «Ton pire cauchemar» répond Rambo au talkie-walkie. Les propos échangés entre les deux personnages en restent là. Cela suffit. **Rambo III** ne se perd pas en un conflit dialogué et peu onéreux. Le spectacle passe surtout par un cadre magnifique, un écran large, d'amples mouvements de caméra et une musique mettant bien en valeur les proportions de l'aventure vécue.

Toujours et encore plus fort

Le spectacle de **Rambo III** distance celui de **Rambo II**. Passé les quinze minutes d'exposition (la rencontre Trautman/Rambo, l'arrivée au Pakistan), le film démarre dans une série de coups de feu, d'embuscades, d'assauts, d'explosions. Ambition numéro 1 des promoteurs : éviter les redites. Objectif atteint. Parmi les frasques de la production : une fuite dans des souterrains au trois quart immergés, un hélicoptère bondé s'écrasant au sol, Rambo expédiant un malabar soviétique dans le vide au bout d'une corde avec une grenade dégoupillée, Rambo expédiant une flèche explosive sur un pilote d'hélicoptère qui n'en demandait pas tant... Et surtout Rambo/Trautman faisant face à une division de l'armée soviétique, à des tanks, deux cent hommes, des véhicules truffés de mitrailleuses... Vraiment beau. **Rambo III** ne déçoit pas. Le spectacle est intégral. Superbes vues aériennes du désert afghan, cavalcade de plusieurs dizaines de cavaliers, les producteurs n'ont rien oublié. **Rambo III** atteint, dans son genre, la perfection.



Le méchant Soviet : Marc de Jonge.



PETER MC DONALD

après L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, EXCALIBUR...



Peter Mc Donald : «Action ! ».

A vrai dire, Peter McDonald ne commence pas le tournage de **Rambo III** comme metteur en scène. Il est simplement chargé de diriger les séquences d'action, tâche dont il s'est déjà acquitté avec talent sur **Rambo II**. Russell Mulcahy, viré par la production pour «divergences de point de vue» et «problèmes d'égo», le film au budget le plus astronomique de l'année se retrouve sans réalisateur. Carolco donne à Peter MacDonald quelques heures pour se décider à prendre la succession de Mulcahy ; il accepte. Travaillant pour le cinéma depuis l'âge de seize ans, Peter Mac Donald n'a rien d'un débutant. En tant que réalisateur de la seconde équipe (mise au point des cascades, explosions, mouvements de foules...), il porte à son actif des titres aussi prestigieux que **Excalibur, L'Empire contre-attaque, Labyrinthe, Le Dragon du Lac de Feu**, l'impressionnant **Ultime Attaque**, et **Rambo II**. Directeur de la photographie, il signe **Hamburger Hill, Les Guerriers du Soleil**. Opérateur, il collabore à **Superman I et II, Yentl, Legend, Gorky Park, Un Pont trop Loin, Meurtre dans l'Orient Express...** et **Cabaret** ! *«Mon but dans la vie était de photographier un film de Bob Fosse»* avoue Peter Mac Donald, *«d'ailleurs, j'aimerais diriger un film musical»*. Pour l'heure, le cinéaste dirige un véritable champ de bataille, une armée de techniciens et de figurants. *«Peter a contrôlé les scènes d'action de* **Rambo II** *et c'est ce qu'il y a de plus marquant dans le film. Il est probablement le meilleur caméraman du monde, surtout connu pour ses capacités sur les grosses productions»* annonce Sylvester Stallone, l'un de ceux qui ont décidé de la soudaine promotion de Peter Mc Donald. Jeté sans préparation dans **Rambo III**, sans planning de tournage, sans connaissance des lieux de tournage, le metteur en scène trouve malgré tout, et surtout des délais épiques, le moyen de «revoir» le personnage de Rambo.*«Nous avons apporté quelques modifications au concept de base afin de le rendre plus authentique. Par exemple, ce* **Rambo III** *se montre moins violent que ces prédécesseurs. Son rôle est un peu celui des rebelles afhgans : se contenter de survivre»*. La collaboration Stallone/Mac Donald se déroule parfaitement bien. *«Sly comprend des problèmes quand, par exemple, un mouvement de caméra ne s'effectue pas exactement comme prévu. Il connaît très bien son personnage, sait ce qu'il ne doit pas faire et jusqu'où il peut aller en demeurant crédible. Il m'a laissé les mains libres»*. Après les prises de vues d'une séquence difficile dans un tunnel, Peter Mac Donald déclare à son principal interprète : *«Parfait, Sly»*. *«Un coup de chance pour le film»*. répond l'acteur, *«mais là-dedans, il fallait avoir quelque chose dans le ventre»*.





RAMBO PAR STALLONE & STALLONE PAR RAMBO

Question: comment imaginer Rambo sans Stallone? Impensable. Stallone a construit Rambo, l'a doté d'une véritable psychologie, a forgé chacun de ses muscles à la sueur de son front. Stallone habite littéralement Rambo, justifie le moindre de ses actes, le moindre de ses battements de paupière. L'acteur et le personnage se confondent... Stallone explique le cas Rambo. A moins que ce ne soit l'inverse...

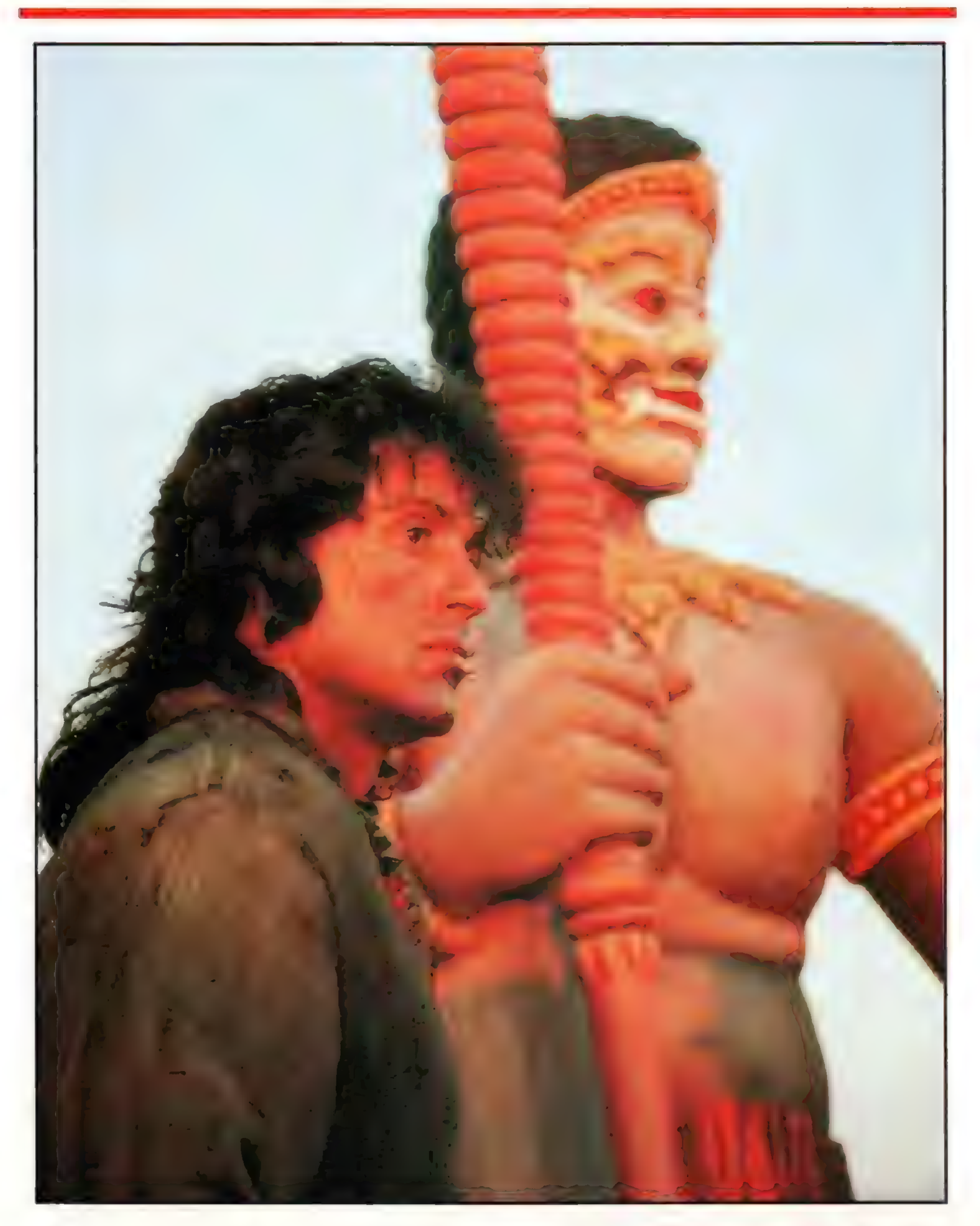
C'est en regardant à la télévision un bulletin d'informations que «l'idée» vient à David Morrell. Est diffusée ce jour-là, en 1969, une émission mettant dos à dos deux événements; l'un concerne l'usage du feu dans la guerre du Vietnam, le second montre une émeute dans une grande ville des States. Ce dernier reportage finit sur l'image de gardes nationaux parcourant des rues où tout est calciné. Surpris par la similarité entre les deux situations, Morrell commence à réfléchir. « *J'ai pensé: qu'est ce-que je pourrais bien écrire en transposant le Vietnam en Amérique? Qu'est-ce-que je pourrais bien montrer si la guerre avait eu lieu dans ce pays?* «. Lorsque le roman paraît en 1972, Hollywood fait la fine bouche. **Rambo** est presque immédiatement acquis. Cependant, trois critères empêchent son adaptation. D'abord l'excès de violence, puis le tabou Vietnam dissuade encore. Pour couronner le tout, Rambo, qui est censé représenter l'Amérique, rend l'âme dans les dernières lignes. Le public n'aime pas les films qui se terminent par la mort du héros. C'est ainsi que le bouquin passe de producteur en producteur, d'acteur en acteur... Martin Scorsese et John Frankenheimer s'intéressent au projet. Début 1980, Mario Kassar et Andrew Vajna cherchent le sujet idéal afin de faire décoller leur compagnie Carolco, jusque là enfermée dans le ghetto de la série B (notamment un psycho-killer, **Rosemary's Killer** de Joseph Zito). Les deux hommes repèrent le scénario de **Rambo** dans un bureau de la Warner Bros et en achètent les droits pour 375.000 dollars. Ils se livrent alors à un petit exercice auquel les grands studios n'avaient pas encore pensé: transformer le personnage du roman (pas vraiment sympathique) en une victime. La chasse à l'interprète principal débute...

Faire le bon choix

« *Stallone était notre choix numéro 1, parce que, dans un sens, Rambo était une espèce de Rocky, ce que personne n'avait pressenti d'abord, sauf Mario et moi peut-être. C'est un opprimé, foulé du pied et rudoyé, il se bat pour survivre»* explique Andrej Wajna. En juillet 1981, Stallone commence la rédaction d'un nouveau scénario. En quatre mois, il en rédige sept versions différentes. « *Voilà ce que j'ai voulu donner à Rambo: garder un pied dans la légalité tout en posant l'autre à la frontière de la délinquance. J'ai voulu qu'il soit accepté par les foules, tout en demeurant un hors-la-loi. Ses vues patriotiques sont très fortes et il aime la société, le système. Il n'en va pas de même avec quelques personnes qui travaillent à l'intérieur de ce système».* Stallone situe bien celui qu'il a incarné à trois reprises: un criminel dont les actes se justifient pleinement. Après encore



« C'est un homme qui pourrait vivre depuis 500 ans, comme un samouraï prisonnier d'un monde moderne où il n'y aurait pas de place pour lui. »



quelques retouches apportées au scénario par de nouveaux noms, le tournage peut enfin être lancé à Vancouver. « *Quand Stallone ne réécrivait pas le script, quand il n'interprétait Rambo, il s'attelait au montage de* **Rocky III**. *Il le faisait par téléphone. Comme il avait entièrement tourné le film, il le connaissait intimement. De plus, on lui envoyait des cassettes vidéo* » confesse l'un des producteurs, Buzz Feitshans (**Conan le Barbare**). Une fois le tournage terminé, il fallait encore convaincre un distributeur. Un premier montage de cinquante-cinq minutes projeté au marché du film de Los Angeles déclenche l'enthousiasme des professionnels. « *Le lendemain nous avions vendu* **Rambo** *dans le monde entier* » constate Andrew Vajna.

Définition d'un mythe

« *C'est un homme qui pourrait vivre depuis 500 ans, comme un samouraï prisonnier d'un monde moderne où il n'y aurait pas de place pour lui. Il a besoin d'une cause, d'une raison pour exister. Et il est né soldat; j''aime ça* » Avec un sourire, Stallone sait très bien que ce type de propos ne fait que conforter ses détracteurs.

« *Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ressemble à Rambo. Pour l'incarner, de quoi me suis-je inspiré? J'ai dû le fabriquer intégralement. Je n'ai aucune expérience militaire. Toutefois, j''ai parlé avec beaucoup de gens qui en avaient. Ils me disaient tous: « Ça, ce n'est que de la littérature ». « Ok » j'ai répondu, « c'est bien de la littérature, quelque chose d'autre que ce que vous connaissez ». C'est bien pour cette raison que je nai jamais utilisé un véritable boxeur dans les* **Rocky.** *Ils ne savent pas comment bouger devant la caméra, ils ne connaissent que leur propre technique* ». Le réalisme documentaire n'est pas l'apanage des films de Stallone. Qu'importent les commentaires des pros du ring ou du Congo Belge. Ce qu'ils qualifient de «chiqué» a l'avantage d'être flamboyant devant la caméra, flamboyant et tout à fait crédible dans le cadre de l'histoire. Le cinéma conserve ce qui l'intéresse dans la technique, il bazarde tout le reste; Stallone l'a parfaitement compris. « *Dans le livre de David Morrell, Rambo est quelqu'un de très réaliste, un combattant déchiré par la guerre. Il s'y avère être un sociopathe, un psychopathe, un type qui s'enfonce de plus en plus. Hors du contexte de l'histoire, ce serait un homme fini. Cas social sujet à la paranoïa, désillusionné par son passé, il se purge de tout dans le film* ». Il se purge de sa propre mauvaise conscience, de celle de l'Amérique. L'Amérique a encore honte de s'être embourbée au Vietnam. « *Quand je deviens Rambo, je me regarde dans un miroir pour constater que mes yeux ont perdu cette ardeur, ce goût pour la vie. Rambo ne tire aucun plaisir de ses aventures. Même lorsqu'il gagne, il ne s'en sort pas tout à fait vainqueur. Je pense que je suis plus en accord avec mon personnage qu'à partir du moment où je ne suis pas en paix avec moi-même. Parfois, le tournage à l'étranger (***Israël***pour l'instant) m'aide à retrouver cet équilibre: l'isolement, l'impression d'être complètement seul* ». Est-ce pour cette raison que la présence de Stallone est déplorée insuffisante sur le plateau? Mais Peter Mac Donald, le metteur en scène de **Rambo III,** s'accorde à lui trouver cette circonstance plutôt atténuante: le besoin de concentration justement. Rambo n'est pas un fantoche, il se vit de l'intérieur, se ressent. « *Rambo est un homme qui n'a pas pu parler pendant huit ans. A la fin du premier film, il essaie à travers un monologue psychotique de concentrer en une minute huit années de dialogue* » D'où cette maladresse dans la formulation, cette espèce de bredouillement désarticulé, d'où la force de cette tirade: « *Si mon pays m'aimait autant que je l'aime...* » « *Rambo ne peut traduire les faits par des mots. C'est un homme qui parle avec son corps, avec des actes...* ». Tout se tient...



« Rambo ne tire aucun plaisir de ses aventures. Même lorsqu'il gagne, il ne s'en sort pas tout à fait vainqueur. »



Les fantômes du Vietnam

« Dans le second film, Rambo retourne au Vietnam et essaie de refaire la guerre à sa manière. Il exorcise ainsi le spectre qui l'a jusque là hanté. Mais il sent une faille car il ne peut accomplir son devoir comme un véritable soldat... ». Traqué par les Vietnamiens, Rambo est aussi trahi par les siens. Il commence à en avoir l'habitude... *« Rambo est issu du versant noir du subconscient. Il est le bras vengeur de ce que je considère comme une éthique dans la vie: le soldat patriote. Et il n'y a pas un ennemi qu'il ne pourra rejeter. Mais Rambo sent qu'il n'entreprendra ce travail que lorsque cet ennemi aura versé le premier sang. Dans* **Rambo**, *il apprend qu'il a besoin d'une cause pour survivre. Il ne prémédite pas l'affrontement final, pas parcequ'il veut se battre mais surtout par honnêteté envers lui-même. Rambo réalise cela à la fin du film ». « Il est comme une machine à combattre et c'est pour cette raison que les enfants l'aiment. Un jour quand j'en aurai le temps, je me pencherai sur ce concept qui me dépasse...». « Dans* **Rambo III,** *il essaie d'abord de trouver la sérénité, mais une partie de lui se dit: « Comment peux-tu être en paix dans cette petite partie du monde alors que le reste de la planète se déchire? ». Une moitié de lui opte pour la tranquillité tandis que l'autre moitié demande à s'impliquer dans une cause, pour la liberté... »*

Différences

« Ce qui distingue **Rambo III** *des deux précédents tient dans la maturité du héros. Nous évoluons avec lui, nous éprouvons sa peine, ses désirs, ses doutes. Pour la première fois, nous le voyons agir dans un contexte différent, il ne se bat pas pour une cause ancienne comme le Vietnam, mais pour cette cause contemporaine qu'est la guerre d'Afghanistan. Il abandonne une vie tranquille pour affronter des ennemis inconnus et sauver son «père» pris en otage, le Colonel Trautman ». « En surface, Rambo peut apparaître comme une machine à tuer. Mais si vous le regardez attentivement, à un niveau presque subliminal, vous verrez que c'est un homme bon, humble, dévoué. Il n'est jamais sûr de lui, jamais fier de ses actes et il ne demande jamais rien en retour. Il donne mais ne reçoit pas ». « Au tout début, dans le premier épisode, Rambo rentre chez lui; il est un militaire qui a accompli son devoir mais on le traite comme un bandit, sans même le respecter. Il accepte cette situation jusqu'au jour où on le pousse dans ses derniers retranchements. Alors il se rebiffe. Pourquoi? Simplement pour qu'on le respecte. Dans* **Rambo II**, *il remplit pour une mission qui le transporte dans le passé. Dans un cas comme dans l'autre, il ne demande rien, ni argent, ni avantages. Il le fait parceque c'est dans sa nature de donner, de rendre service. Il n'a rien d'un profiteur...». « J'ai choisi d'envoyer Rambo en Afghanistan pour une raison bien précise: on l'avait jusqu'ici uniquement vu dans la jungle, dans des situations claustrophobiques. Maintenant, il est complètement hors de son élément, dans un pays étrange dont il ne connaît pas les lois. Et ce qu'il vit, le public ne peut guère se vanter de l'avoir déjà expérimenté lui-même ». « Le film ne condamne personne; il montre des événements, rien de plus. Je me suis entraîné pendant quatorze mois, quatorze mois d'exercices physiques pour forger mon corps, pour le préparer à la chaleur du désert, au risque des cascades, notamment celles que j'effectue à cheval. Nous avons reconstitué une région sauvage, où les assiégés combattent à cheval les tanks soviétiques. Il s'agit presque d'un voyage dans le temps ». « L'avenir de Rambo est illimité. Le public qui se rend au cinéma est prêt à vivre des expériences elles aussi illimitées. On ne peut pas imaginer Rambo s'éloignant dans le soleil couchant (référence évidente au final* **de Mad Max 3**). *C'est un homme qui, à la fin du film, a gravi un échelon. A partir de là, sa vie, comme celle de tout un chacun, peut aller dans toutes les directions. Le trait le plus marquant de sa personnalité est sans doute sa volonté de changement. Il n'a rien du vétéran qui s'enferme dans sa chambre pour ruminer le passé. Il va vers l'avenir, et c'est ce qui fait la beauté de son caractère: toujours aller de l'avant»* **Comme Stallone qui s'est risqué dans un emploi de papa-gâteau (Over the Top), de flic encore plus dur que l'inspecteur Harry (Cobra) et qui, maintenant se permet de travailler avec un des metteurs en scène les plus exigeants du cinéma américain, William Friedkin (l'Exorciste, Cruising, Police fédérale Los Angeles) dans l'Exécuteur, un thriller hard à côté duquel Cobra devrait faire figure d'Inspecteur Gadget...**





LA GUERRE POUR DE VRAI

Rambo III aurait coûté dans les cinquante millions de dollars. Le numéro 2 a officiellement rapporté 270 millions $. Mais l'argent ne fait pas tout. Ne fait pas baisser des températures frôlant les cinquante degrés, n'empêche pas les menaces terroristes et les bombes lâchées trop tôt, trop vite sur la tête des stars...

Contrairement à beaucoup de vedettes, Sylvester Stallone insiste pour exécuter lui-même ses cascades, ce qui ne plaît pas toujours à la production ou au metteur en scène. Un accident et le tournage souffrirait de graves retards, irrémédiables peut-être. *«Je suis un perfectionniste»* proclame Stallone. C'est avec cette logique en tête qu'il accomplit les prouesses physiques de son personnage. Notamment se tenir sur un petit parapet à 1.800 mètres au-dessus du vide avant de grimper au sommet d'une masse rocheuse. Le danger est toujours présent, y compris dans les scènes les mieux préparées. C'est ainsi qu'un hélicoptère Puma français maquillé par les bons soins de l'Aéro Spatiale en Mi-24 soviétique devait survoler Stallone depuis une hauteur de deux mètres avant de lâcher une paire de projectiles un peu devant lui. Malheureusement, la poussière et la fumée empêchent la bonne marche de la manœuvre. Sans visibilité, le pilote évalue mal la distance et envoie les explosifs trop près de l'acteur chevauchant sa monture. Stallone esquive de la tête, continue à avancer dans le champ de la caméra sans toutefois changer l'expression de son visage. *«Un peu plus et je ne sauvais pas le prix d'une coupe de cheveux»*. Après avoir escaladé plusieurs centaines de mètres sur des rochers, le comédien compte 140 petites coupures sur tout sont corps. *«Je ne les ai senties qu'après un bain dans la Mer Morte»*. Très salée, cela soit dit en passant...



«Stallone reconnaît que tourner Rambo III dans une zone de guerre est somme toute logique».

Du réalisme avant tout

«Nous avons décidé de filmer **Rambo** *en Israël pour rajouter au réalisme des situations. Si nous avions tourné à Las Vegas, ça n'aurait pas été crédible. L'histoire est supposée se dérouler en Afghanistan; il nous a donc fallu trouver un environnement naturel qui corresponde à ce pays»*. Peter McDonald semble n'avoir qu'un mot à la bouche quand on lui évoque **Rambo III**, «réalisme». Au niveau du cadre, trois mois en Israël ont dû le combler. Près de la Mer Morte, le directeur artistique Bill Kenney (**Rambo II, Rocky II** et **Cobra**) reconstitue sur plusieurs kilomètres carrés un camp d'après des ruines. C'est pendant la réalisation de cette séquence, celle du fort soviétique, que le tournage connaît ses journées les plus éprouvantes. Les 300 figurants mobilisés pour incarner les soldats russes pendant trois semaines doivent endurer des températures extrêmes. Cinquante degrés ! Et tous les jours entre onze heures du matin et trois de l'après-midi. Mais la série des **Rambo** est habituée aux pépins de ce genre. Le premier souffrit de tempêtes de neige en Colombie britannique, Stallone se fractura 3 côtes, se brûla les mains et se fit vraiment attaquer par des rats; le second de deux ouragans à Mexico. Deux litres d'eau toutes les heures sont nécessaires afin d'éviter la déshydratation. Les vedettes du film ne sont guère logées à meilleure enseigne; Stallone et Richard Crenna ont à courir, longtemps et beaucoup sous un soleil de plomb. *«C'est de loin le tournage le plus difficile de toute la série. Dans les deux autres films, j'avais beaucoup à parler, très peu d'action. Dans celui-ci, je suis pris dans le mouvement depuis le tout début»*. Sexagénaire, Richard Crenna reste encore vaillant. Même les vêtements sont soumis à la volonté du metteur en scène. *«Peter McDonald voulait que tout soit aussi crédible que possible. La seule façon d'y arriver était encore de se déplacer pour voir ce que les gens portaient»* avoue Richard La Motte, lequel, lors d'un voyage à Peshavar au Pakistan près de la frontière afghane, ramène des kilos de vêtements. Autre apport question vestimentaire, celui d'un homme d'affaires afghan installé à Los Angeles, Tawfiq Sadiq (!), conseiller en ce qui concerne également le langage et les coutumes. *«Pour moi, ce n'était pas seulement contribuer à la réalisation d'un film. C'est un morceau de la vie du peuple afghan. Aider* **Rambo III** *équivaut à participer à la guerre contre l'envahisseur soviétique. Je pense que pour M. Stallone, c'est la même chose...»* Grand point d'interrogation.

Une entreprise gigantesque

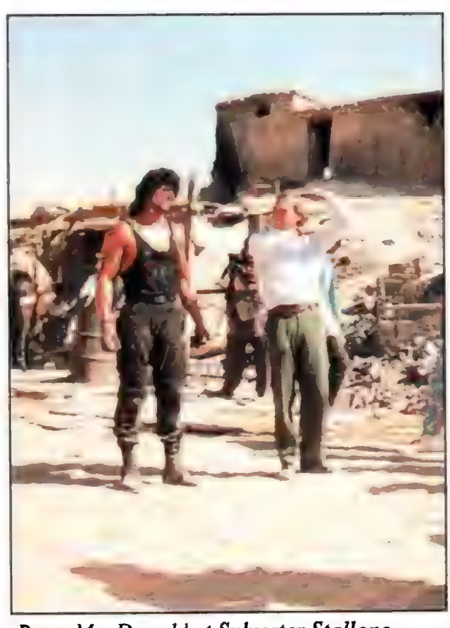
«Je pense que **Rambo III** *sera l'un des derniers films épiques»* dixit le directeur de la photo, John Stanier (**Un Justicier dans la Ville**). *«C'est presque* **Rambo d'Arabie**, *vraiment du très grand spectacle»* claironne Peter McDonald. *«***Rambo III** *est très différent des deux autres; il est beaucoup plus spectaculaire mais aussi beaucoup plus réaliste»* confirme Sylvester Stallone... L'accent est mis sur le gigantisme de l'entreprise, une ampleur de tous les instants intégralement présente à l'écran. Après trois semaines de tournage près de la Mer Morte, l'équipe part pour le vieux port de Jaffa situé dans le sud de Tel Aviv afin de réaliser les intérieurs du fort soviétique. Début septembre 1987, la troupe de 300 personnes file pour Eliat près des frontières jordanienne et égyptienne. Là, des dizaines de camions apportent des tonnes d'équipement dans un endroit isolé où Bill Kenney fit construire un «authentique» village afghan. 8 camions de costumes, deux camions-cuisines pour l'intendance, 18 camions pour les 70 chevaux et les tentes... Sur place, le production recrute 200 bédouins campant à 4 km du plateau afin



de complèter la figuration. Ajoutez à ceci autant d'autochtones et 70 cavaliers venant d'Espagne pour participer au Buzkashi, cette espèce de polo où la carcasse d'un animal remplace la balle !
Huit jours à Jérusalem et la production s'expatrie dans le Nord de la Thaïlande à Chiang Mai pour les séquences du Temple Bouddhiste. Ayant obtenu l'autorisation des Moines, l'équipe y plante les caméras pendant dix jours. Ensuite, direction Bangkok pour la fameuse scène de lutte Thaï ouvrant **Rambo III**... Noël approchant, la caravane formée par les troupes de **Rambo III** s'envole pour les Etats-Unis. Quelques jours de détente et les projecteurs entrent en action dans le désert de Yuma en Arizona. Des bulldozers façonnent le paysage, créent des dunes de sable. Environ 1000 figurants (des Marines, cascadeurs, étudiants...), 75 véhicules divers (dont certains ont déjà été utilisés dans **M.A.S.H.** et **L'Aube Rouge**), trois hélicoptères... 6 caméras couvrent l'ensemble des opérations, un véritable champ de bataille que traversent les rails des travellings. Parmi les artificiers, se détache un nom plus important que les autres, celui de Vic Armstrong, responsable des cascades de **Superman, Vivre et Laisser Mourir, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Conan le Destructeur, Indiana Jones et le Temple Maudit, Legend...** *«Dans ce film, toutes les formes de cascades possibles sont représentées : des cascades à cheval, en avion, d'innombrables explosions, soit un travail extrêmement dangereux».*
«J'aime les gens qui ont travaillé avec moi, car ils se sont amusés en participant à un film avant tout destiné à divertir» conclut Peter McDonald. Ces jeux sont parfois risqués...

«1000 figurants, 75 véhicules divers, 3 hélicoptères... 6 caméras»





Peter Mc Donald et Sylvester Stallone



Stallone face à l'objectif

RAMBO EN DESSIN PAS TRES ANIME



Il fallait s'en douter : John J. Rambo est un héros aux dimensions bien trop imposantes pour se contenter de trois aventures en six ans. Il a besoin de plus d'espace et d'aventures pour éviter l'ennui et la décrépitude. Et le seul moyen économique d'assurer une multitude de lieux pour un maximum d'action restait le dessin animé. Ainsi est né en 1986 **Rambo : The Force of Freedom**.
Courant aux quatre coins du globe pour défendre la veuve, l'orphelin et la liberté (dans cet ordre), ce justicier ressemble trait pour trait à son alter-ego Sylvester Stallone. Mais ici le rebelle solitaire s'est adouci et a même appris à travailler en équipe. Toujours sous les ordres du capitaine Trautman, Rambo se voit adjoindre Turbo - un as de la mécanique - et Kat - réplique exacte et plus solide de feue Co-Bao de **Rambo II**, experte en déguisement et en kung-fu. Ce trio rasemblé sous le slogan vengeur «La Force et la Liberté» est prêt à relever tous les défis et à intervenir quand le gouvernement américain ne peut plus rien (bonne chance Mr Phelps).
Pour relancer l'intérêt et assurer la continuité sur près de 65 épisodes ont été créés des adversaires de taille, méchants à souhait : le groupe S.A.U.V.A.G.E., ramassis international de terroristes (dépassant toute caricature) commandés par le général Warhawk. L'éternel combat entre le bien et le mal se trouve ainsi recentré autour de deux groupes de mercenaires . Lancé par un épisode -pilote comme une vrai série, ce dessin animé est l'un des plus coûteux tournés à ce jour pour la télévision, non pour ses qualités d'animation (loin de là) mais pour le prix qu'il a fallu payer pour utiliser le personnage. Toute une gamme de jouets et les marchés internationaux étaient en jeu. Il fallut donc institutionnaliser un «nouveau» Rambo qui est devenu par principe non-violent, préférant les arts martiaux aux armes blanches et utilisant plus son cerveau que ses muscles (si, si, c'est possible). Son corps fut ainsi remodelé et ses cicatrices gommées. Chaque épisode recèle même une leçon de morale pour relever le scénario (qui en a souvent besoin). De très grands dessinateurs américains comme Jack Kirby - le père des Quatre Fantastiques - ont été embauchés pour bâtir graphiquement ce nouvel univers tout en conservant la moiteur des jungles comme la rigueur des pôles. Mais leurs efforts ne peuvent cacher la pauvreté de l'animation américaine. Pauvreté que l'on retrouve hélas dans les histoires qui multiplient les invraisemblances. De la Cordillière des Andes au Sahara, les coups d'éclat succèdent aux morceaux de bravoure, défiant les lois de la pesanteur comme celles du bon sens. Et si ses origines sont bien utilisées pour expliquer ses (trop) nombreuses capacités, le héros est trop souvent galvaudé, transformé en chevalier d'opérette ou en nounou. Reniant les principes qui en font ce mythe si puissant, il est devenu un modèle si insipide que même les enfants ont refusé de le suivre. Arrivé 48è sur 50 au bout d'un an, le programme a été supprimé sans autre forme de procès.
CANAL +, dans son infinie bonté, nous offre ces épisodes tout l'été à 18h30. Qu'elle en soit remerciée.







Terrorisme

«Le principal problème que nous ayons eu en Israël est la situation politique très tendue. Nous ne pouvions rien faire exploser sans demander une autorisation, nous ne pouvions allumer des feux... Nous n'avons pas pu trouver un endroit dont nous avions tout le contrôle pour tourner la bataille finale. Voilà pourquoi nous avons quitté Israël regrette le metteur en scène. Les prises de vues en Israël attirent de nombreux ennuis. Sylvester Stallone est naturellement visé. Menaces d'enlèvement et de mort mettent sa demi-douzaine de gardes du corps sur le qui-vive. Jérusalem délègue même quelques agents de sécurité à la protection des comédiens, surtout lors du trajet vers le plateau.*«Nous passions un contrôle militaire chaque jour en nous rendant sur le tournage. Nous portions alors nos habits de soldats et nous partions vraiment à la guerre»*.confesse Richard Crenna, faux colonel, «mis dans le bain» en somme.
Le 8 novembre 1987 est le jour de la grande trouille : des coups de feu éclatent à légèrement plus d'un kilomètre de l'hôtel investi par l'équipe de **Rambo III**. *«J'étais en bas dans la salle de montage quand les gens de la sécurité sont arrivés. «Vous devez évacuer immédiatement, les coups de feu se rapprochent...». J'ai répondu : «Ouais, mais nous devons monter le film». Je me suis ensuite adressé aux monteurs : «Coupez au premier plan». «Partez vite d'ici» ont répliqué les autres. «Attendez une minute. Ne pouvons-nous pas prendre encore un moment ?»*. La situation est bientôt devenue un véritable conflit d'intérêts . Enfin dans l'abri, Stallone constate : *«Nous avons compris que c'était un tir de mitrailleuse mais que nous étions loin d'être visés »*.

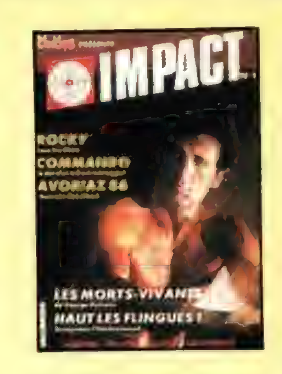
«C'est presque Rambo d'Arabie, vraiment du très grand spectacle»



Seconde alerte : la Sécurité israélienne apprend à l'interprète de Rambo que trois groupes terroristes ont passé la frontière. Immédiatement, le nombre de ses gardes du corps est doublé. Désormais, des soldats protègent le plateau d'éventuels attentats. *«Pendant que nous étions en Israël, il y a eu 91 incidents dus aux terroristes. Seulement cinq ont été mentionnés dans la presse. Les Israéliens possèdent des journaux curieusement sensibles».*
«Nous avons vécu des situations pour le moins délicates. Comme les choses commençaient à chauffer dans le Golfe Persique, les menaces affluaient. Pas une once de précautions n'avait été prise après une année d'instabilité».
Cependant, Stallone reconnaît que tourner **Rambo III** dans une zone de guerre est somme toute logique. Durant les repérages en Israël, le comédien s'exclame : *«Je quittai l'avion et disais «Voilà, c'est tout à fait ça». Je sentais qu'il s'agissait vraiment là du genre d'endroit où nous étions tenus de tourner* **Rambo**, *voyez-vous ?»* Suggestions pour les prochains épisodes de la série : quelques états d'Amérique du Sud, les Philippines, l'Iran/Irak évidemment...

Dossier réalisé par Marc TOULLEC, avec la collaboration de Bernard ACHOUR et Laurent DUVAULT.

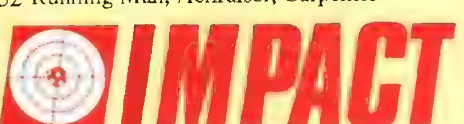
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





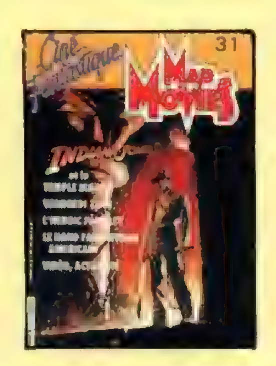
23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les « Mad Max ». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois « Guerre des Etoiles ».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33 Gremlins. Eff. Spéc. : Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de « James Bond ».
38 Rick Baker. Retour vers le futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden child. Street Trash.
Dossier « King Kong ».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier « Superman ». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop, The Hidden, House II
51 Avoriaz 88, Star Trek IV, Robocop
52 Running Man, Hellraiser, Carpenter

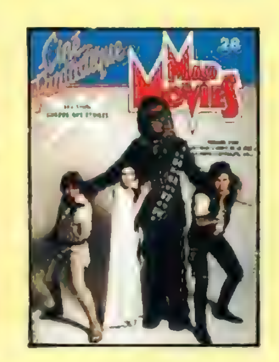


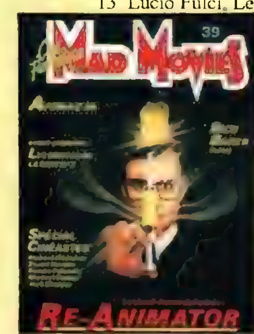


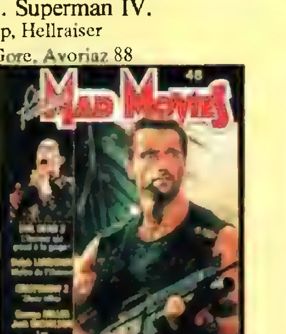
1 Commando Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier « Ninja ».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les « Rambo ». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man, Robocop, Hellraiser
13 Lucio Fulci, Le Hard Gore, Avoriaz 88

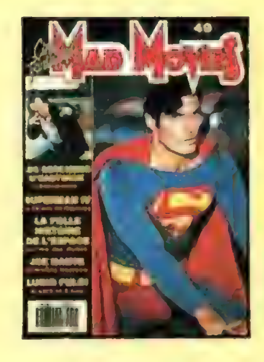












BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 50. IMPACT : du 1 au 11. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

NOM ________ **PRENOM** ________________
ADRESSE ______________________________
____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

MAD MOVIES
☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50
☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55

IMPACT
☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15

17e FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE

Le Grand Rex à l'heure du Festival du Fantastique sera toujours le même. Des films petits et grands, des navets plus ou moins juteux, un public fidèle à sa réputation, des tonnes de papier filant en confetti et avions, un palmarès copieusement sifflé...

Near Dark (Kathryn Bigelow) explore le thème du vampirisme et nous le ressert dans son contexte contemporain. Nous délaissons l'aura légendaire et folklorique du mythe au profit d'une lutte pour la survie, d'une revendication existentielle marginale et élitiste, et surtout d'un sens du jeu, de la chasse et du plaisir complètement occulté dans notre actuelle civilisation. La réalisatrice nous fait croire à ses personnages en nous les montrant tour à tour patéthiques, vulnérables, cruels ou passionnés. Mais pour elle le vampirisme représente tout de même un mal à combattre et le spéctateur regrettera peut-être cette option finale du rachat quasiment christique (le don du sang qui purifie et guérit) et son sens très manichéen du partage entre ceux qui doivent être sauvés ou détruits. **Near Dark** reste une oeuvre unique, à la fois originale et attachante, qui fournit aussi aux acteurs l'occasion de performances remarquables. (Licorne d'Or-Prix d'interprétation féminine.)
J.PP

Horror Rock (Charles Martin Smith). La grande surprise tant attendue du Rex n'en était pas une. **Horror Rock** (alias **Trick or Treat**), projeté cette année au Festival rock de Val d'Isère, traine depuis longtemps dans les tiroirs des distributeurs. On comprend après vision les risques de sortir un film qui fait naître son héros d'une chaine Hi-Fi et tente de le faire disparaître en l'électrocutant dans une cuvette de chiottes. Sinistre.
V.G.

Cameron's Closet (Armand Mastroianni) nous parle du placard du jeune Cameron, qui est comme le crâne de ce dernier, rempli de choses pas claires. Enfant perturbé, Cameron libère ses démons intérieurs pour faire le vide dans son entourage. La conviction de l'ensemble de la réalisation manque d'être débordée vers la fin par la description d'un enfer de carton-pâte où même le diable ne reconnaîtrait pas les siens. Issu de l'imagination tourmentée du gosse, il repartira heureusement en fumée, et c'est la première fois dans un film que le happy-end sauve en quelque sorte in extrémis l'honneur du metteur en scène.
J.M.L.

Critters II (Mick Garris). Retour sur Terre de ces petits monstres farceurs, méchants et surtout très voraces. Mick Garris s'élance très à l'aise sur les traces de son prédécesseur en privilégiant avant tout les gags visuels souvent meurtriers et un happy end à tiroirs particulièrement évangéliste. Du cinéma tout public bien réjouissant et efficace qui ne devrait pas trop forcer l'intellect des spectateurs venus chercher précisément ce qu'ils retrouvent ici. Tout est bien qui finit bien. Et réciproquement, je veux dire. (Prix des Nuls)
J.-P.P.


A CHINESE GHOST STORY : l'amour fantôme


CAMERON'S CLOSET


CASSANDRA


A CHINESE GHOST STORY : pour le plaisir

A Chinese Ghost Story (Ching Siu Tung). Ce cinéma-là ne ressemble à aucun autre. Que ce soit le rythme déchaîné du montage, l'hyperréalisme de l'interprétation, la folie anarchique des mouvements de caméra ou le rugissement de la bande-son, on n'y retrouve rien qui corresponde aux codes esthétiques occidentaux. Ici, tout est multiplié par cent, l'excès aussi bien que la douceur. Alors, pour un néophyte comme moi, découvrir **A Chinese Ghost Story** revient à plonger dans une eau glacée : la surprise est rude, inconfortable, irritante. On est saisi, on cherche des appuis. Qu'est-ce que les «autres» peuvent apprécier dans cette cacaphonie visuelle et sonore, dans ce feu roulant de cascades clownesques, dans cette histoire de spectre féminin amoureux d'un mortel ? Puis, contre toute attente, le déclic se produit. La jeune héroïne, isolée sur fond bleu, ses voiles blancs flottant comme les ailes d'un papillon de légende, implore la nature : «Cieux, ne vous assombrissez pas», dit-elle. Frisson shakespearien. Qu'on imagine un orchestre symphonique interrompant son crescendo pour laisser s'épanouir un accord de harpe miraculeux. C'est à ce moment précis que je suis entré dans le film. Je me demande aujourd'hui si j'en suis complètement sorti.
(Grand Prix Spécial du Jury)
B.A.

Cassandra (Colin Eggleston). Quand Argento fait **Les Frissons de l'Angoisse**, il débute par une scène forte (un meurtre) dont un détail a échappé au témoin (et au spectateur). Tout semble limpide sauf ce foutu détail. **Cassandra** débute également par une scène forte qui doit intriguer et Eggleston de nous balancer une série d'images incompréhensibles, désordonnées. Le film s'emploie laborieusement ensuite à ordonner ces images, à les rendre compréhensibles. Hélas, sans effort particulier, le spectateur a reconstitué le puzzle au bout de trois quarts d'heure. Argento, avec un visage entraperçu dans un miroir, passionnait pendant 90 minutes. Eggleston, avec un scénario a priori bien plus mystérieux, intéresse à peine pendant 45 minutes...
V.G.

Not of this Earth (Jim Wynorsky). Un extra-terrestre à lunettes noires fait le plein d'énergie vitale. Il s'offre pour des transfusions journalières les soins d'une infirmière, Traci Lords, le seul intérêt de ce nanar radin, bavard et bâclé (un quart d'heure de dialogue télépathique sans qu'une lèvre bouge). Désormais majeure, Traci joue mal la comédie. Hormis ce détail, elle se promène en maillot, sort du bain, compresse sa potrine laiteuse sous une blouse blanche, l'extirpe de temps en temps. Traci, remets-toi au hard-core au lieu de te dédouaner dans de sombres remakes vaguement obsédés par les mensurations des nanas de Russ Meyer.
C.G.

Out of the Dark (Michael Schroeder). **Out of the Dark** pourra au moins renverser les fantasmes de certains ; il montre avec quelle désinvolture les animatrices des téléphones roses répondent à leurs chers auditeurs ! Sorti de ces considérations, R.A.S. **Out of the Dark** est un psycho-killer dans l'honnête moyenne, passablement réalisé. Quelques créaturess charmantes adoptent des poses avantageuses, le metteur en scène se souvient des **Yeux de Laura Mars** et plante sa caméra dans des coins pas possibles. Quelques images insolites d'un clown tueur et une jolie décharge... de chevrotine atténuent l'insignifiance d'un ensemble que visite Divine dans le rôle d'un gros flic hargneux.
C.G.

The Magic Toyshop (Dennis Weathley). Le scénario est celui d'un très grand film que **The Magic Toyshop** ne sera jamais. Trois enfants dont les parents viennent de mourir habitent chez leur oncle, un rigoureux et inquiétant fabricant de jouets en bois. Il brime les gosses, étouffe leur épanouissement. Les gosses rêvent. L'aînée s'observe le nombril et les seins, le cadet vibre à l'idée de voyager sur un bateau... Des bouffées de rêve leur permettent encore d'échapper à la dure réalité. Une mise en scène rigide, des images lugubres défoncent le script. Restent en mémoire un érotisme gentiment fluet et le sourire sarcastique du fabricant de jouets.
C.G.

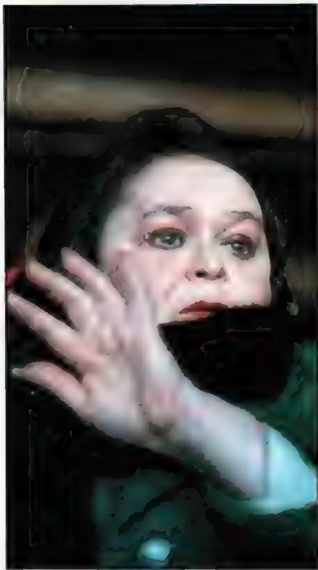
Anguish (Bigas Luna). Malaise. Ce mot semble avoir été créé à l'usage exclusif d'**Anguish**, exercice d'hypnose cinématographique dont le scénario en spirale recule les limites de la mise en abyme et agresse le spectateur dans son petit confort de voyeur tranquille en faisant de lui à la fois le témoin et la victime d'une intrigue à plusieurs niveaux qu'il serait absurde de révéler ici. Dérangeant jusqu'à la nausée, d'une audace, d'une violence, d'une profondeur secouantes, le film de Bigas Luna est à ce jour la variation la plus aboutie sur le pouvoir et l'ambiguité du regard
(Prix de la critique, du scénario et du public)
B.A.

Flic ou Zombie (Mard Goldblatt) frappe fort et ne s'embarrasse pas de demi-mesure. L'humour vole bas et les effets gore soulignent bien l'aspect grosse farce de ce rebondissant film d'action. Les exégètes apprécieront comment deux flics à la Starky et Hutch symbolisent tou au long de l'histoire la décadence de la police américaine (voir **Maniac Cop**, même combat...) et tout aussi bien comment le fantastique sait utiliser ses propres trucs et procédés pour véritablement dépasser le genre. Cela ne nous empêche d'ailleurs nullement de passer un fort agréable moment et de retrouver un jeune homme de presque 80 ans, le toujours talentueux Vincent Price. Au niveau des effets spéciaux, quelques séquences demeurent anthologiques et on retiendra particulièrement celle qui réanime toutes ces bêtes dépecées à l'étal d'un boucher. Grandiose ! (Prix d'interprétation masculine)
J.P.P.

Slugs (Juan Piquer). **Slugs** est un nanar, un vrai nanar bondé à craquer de mauvais comédiens, d'actrices pas très sexy, de lignes absentes dans le scénario, de mouvements de caméra d'une excessive prudence. **Slugs** est nul mais constamment drôle. Des limaces agressent des civils. Elles montrent même les dents, hantent les saladiers et les jardins potagers d'un patelin américain ringardos. Seule qualité du film : le gore. Les bestioles baveuses sont voraces et grouillent par milliers dans la chambre à coucher d'un couple qui s'envoie en l'air. Happy end sur l'image de la dernière limace survivante. Il y aura un **Slugs 2**....
C.G.



BAD TASTE



Trois prix pour ANGUISH



William Lustig

Pumpkinhead (Stan Wintson). Baignées jusqu'à être noyées dans des rouges agressifs et des bleus bessonniens, les images de **Pumpkinhead** sont laides. Parce qu'entre travailler la photo et jouer son vatout sur les couleurs, il y a une différence. Cette on ne peut plus banale histoire de monstre vengeur succombe a une mise en scène dont les erreurs ne révèlent pas un amateurisme bonenfant (voir **Bad Taste**) mais le désir prétentieux de vouloir faire mieux que ce que l'on peut faire. Les effets spéciaux ? Manquerait plus qu'ils soient mauvais !
V.G.

The Gate, La Fissure (Tibor Takacs) Des créatures infernales sortent de terre pendant qu'une poignée de gamins s'escrime très fort à les faire repartir. Ce scénario interactif en diable fait la part belle aux effets spéciaux qui fournissent en fait l'essentiel des rebondissements d'une action encore assez peu novatrice. On s'ennuie donc entre deux prouesses techniques, d'autant que le spectateur, stoïque, se surprend la main dans le sac à esperer la victoire des méchantes bêtes tant les gosses s'avèrent rapidement insupportables. En fait, il faudrait embaucher rapidos quelques jeunes «tuc» pour une préhension plus efficace de ce style d'aventures. En tout cas, nous à **Mad** on peut plus!
(Prix des effets spéciaux)
J..P.P

Bad Dreams (Andrew Fleming) nous endort un peu avec les rêves un peu trop réels et un peu trop cauchemardesques de son héroine. L'histoire est moins idiote que la mise en scène (comme souvent dans le commun de la production américaine). Seul moment qui nous envoie dans les nuages : lorsque le héros prend des pilules et fantasme (mais nous, on croit que c'est vrai) la mort de son patron qui vient de le virer. Juste après, il revient sur terre, et nous aussi, malheureusement.
J.M.L



SLUGS : nul, mais tellement gore...

Bad Taste (Peter Jackson), c'est un cheveu dans la soupe venu de Nouvelle-Zélande. Des mercenaires de pacotille, des extra-terrestres de carnaval, et comme point central de l'intrigue, un potage à base de chair humaine dont le (mauvais) goût donne son titre au film. L'entrée (en matière...) est un peu longue à venir, mais l'appétit vient en mangeant, et peu à peu on en redemande, jusqu'à la fin qui ne nous laisse pas sur notre faim. Jusqu'à la dernière miette, c'est du Boris Vian cinématographique. (Prix Gore)
J.M.L

Maniac Cop (William Lustig). Encore un tueur aveugle et invincible qui vient cette fois terroriser l'espace urbain, quoiqu'assez sauvage, de cette belle cité de New York. Fait insolite, il s'agit d'un flic dont les sombres desseins ont tendance à s'éparpiller dans tous les sens. Après avoir compulsé fièvreusement les pages du scénario, il semblerait qu'il n'ait pas toute sa raison et qu'en plus il soit un tout petit peu décédé sur les bords. Ah bon, comme ça on comprend tout. Ceci n'empêche pas quelques belles cascades et de sympathiques clins d'oeil qui parviennent à faire passer pour acceptable ce qui n'a effectivement pas d'autre prétention que le simple divertissement, comme ils disent dans les revues sérieuses. Oh rassurez-vous, c'est encore trois fois mieux que **Vendredi 13 n°7**, quand même...(Prix de la mise en scène)
J.P.P.

The Monster Squad (Fred Dekker) reprend la recette épouvée (et épprouvante) du groupe de gosses téméraires et ingénieux en butte aux engeances les plus démentielles et tout cela dans le ton de la comédie d'épouvante. Ici, rien moins que Dracula, le loup-garou, la momie, la créature du lac noir et le monstre de Frankenstein au menu pour retrouver une amulette symbolisant les forces du mal. De beaux éclairages, quelques bons gags et un final grandiloquent à souhait motivent l'intérêt du touriste pas trop regardant. On dirait que Fred Dekker marque momentanémment le pas après son très prometteur **Night of the Creeps**. Attendons la suite. Mais attendons-la vite
J.-P.P.

Zombi 3 (Lucio Fulci). Quelle soirée! Sont programmés le même jour **Slugs** et **Zombi 3**. Pas aussi nul que son voisin de palier, **Zombi 3** sonde quand même les abysses. Un gaz contamine de pauv'gens que l'armée flingue méthodiquement. Lucio Fulci abandonne le gothique et se plie à un odieux démarquage des chefs- d'oeuvre de George A. Romero (**La Nuit des Fous Vivants** et **Zombie** surtout). Le scenario s'essouffle a accumuler les massacres commis par des morts vivants hystériques. Pas une minute de répit mais on s'en fout totalement. **Zombi 3** ressert indéfiniment la même séquence d'une nana apeurée détalant devant le cadavre ambulant.
Quelques artifices gore nous rappellent encore le Fulci de la belle époque, celui qu'on aime.
C.G.

Return of the Killer Tomatoes (Joe DeBello). La suite que tous les fanas de **Attack of the Killer Tomatoes** attendaient fébrilement. Un film volontairement idiot, contamment con et heureux de hisser bien haut l'oriflamme de la bêtise. Un savant fou met au point des légumes homicides pour le grand malheur d'une minuscule cité américaine. Par accident, avec une bonne averse, les tomates poussent et attaquent. L'une d'elles, poilue et bougeant sans cesse ses deux feuilles, ressemble à s'y méprendre au gadget généralement suspendu sur les pare-brise. La décoration automobile : une source d'inspiration à exploiter. Monstrueux : il y a de quoi provoquer des traumatismes chez les cartesiens.
C.G.

Notules rédigées par Bernard Achour, Cyrille Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo et Jean-Pierre Putters.

LA BETE DE GUERRE

Un tank, le désert afghan, une poignée de mudjahidins, quelques soldats soviétiques, un soleil de plomb, le goût du sang dans la bouche, des images superbes et poignantes, atroces et lyriques... [illegible] est celle de l'Apocalypse, plus un excellent [illegible] à un nouveau grand nom du cinéma américain: Kevin Reynolds.

Assister aux premiers films d'un grand cinéaste est toujours un privilège, quelque chose de rare, mais aussi un risque, un pari. Kevin Reynolds est né voici 36 ans dans la base militaire de San-Antonio au Texas. Père militaire de carrière, naturel donc que le jeune Kevin Reynolds ponde le beau scénario de **L'Aube Rouge** (sans doute travaillé au corps par John Milius), un script écrit pour une thèse puis envoyé un peu par hasard à une agence. C'est de la même façon, sans trop y croire, que le jeune homme expédie son court métrage de 22 minutes, **Proof**, à Steven Spielberg. Spielberg aime, convainc Warner Bros de produire la version longue et professionnelle du film. Résultat, **Fandango**, une petite merveille qui se ramasse néanmoins au box-office. Warner refuse de sortir le film en France, l'oublie dans ses caves. Trois ans s'écoulent, entretemps Kevin Costner fait un malheur dans **les Incorruptibles** et dans **Sens Unique**. Un distributeur indépendant rachète les droits du film, décide d'un titre dont même le Max Pécas des mauvais jours aurait honte, **Une Bringue d'Enfer**! Autant se faire hara-kiri: le public de casernes est acquis mais l'anonymat pratiquement assuré derrière une affiche qui plaira sur les plages. Kevin Reynolds aura la révélation (de ce lifting) au Festival du film américain de Deauville. Heureusement que l'accueil triomphal réservé à **La Bête** effacera in extrémis cette mauvaise blague...

D'abord en Norvège

La génèse de **La Bête** remonte à un documentaire télévisé diffusé en 1980 aux Etats-Unis. Sujet, l'Afghanistan; un gosse de 10 ans dont les mains sont écrasées par un char. L'auteur de théâtre William Mastrosimone encaisse le coup, pense immédiatement à rédiger un manuscrit. Pour cette «matière documentaire» chère aux écrivains, il finance avec l'avance pécunière tirée de sa précédente pièce une expédition dans une zone de guerre afghane via la frontière pakistanaise. De cette manne d'enseignements, il tire une pièce, **Nanawataii**, qu'il créé d'abord en Norvège avant de venir la présenter en 1985 à Los Angelès. Aussitôt, le cinéma s'en empare, l'adapte et en tire un film superbe et poignant, **La Bête**...





Mechanic Monster

La bête est un char d'assaut, un monstre mécanique que la caméra décrit comme tel. Un véritable dragon symbolisant la puissance soviétique en Afghanistan. La détruire est absurde mais la métaphore n'échappe pas aux moudjahidins; la détruire pour conjurer le Mal. Et venger le massacre de la totalité de la population d'un minuscule village. **La Bête** débute sur cette séquence chavirante, un carnage détaillé sans complaisance mais avec un réalisme surprenant, une caméra qui choisit de montrer l'absence de la plus petite once d'héroïsme des soldats soviétiques. Ils liquident femmes et enfants, détruisent le moindre mur, écrasent un résistant sous les chenilles du char, empoisonnent le point d'eau, abattent le bétail. Dès ces quelques minutes, Kevin Reynolds va plus loin dans le spectacle de la destruction, de la monstruosité de la guerre. La guerre est monstrueuse, pas les hommes. Le message du film est limpide, passe par des absurdités, des aberrations: le char décimant au lance-flammes un troupeau d'antilopes, les Soviétiques buvant l'eau qu'ils ont eux-mêmes empoisonnée. C'est très clair, Kevin Reynolds laisse transparaître les fantômes du Vietnam derrière les uniformes de l'Armée Rouge. A 8 ans, Daskal, accroché à des cordes, glissait des cocktails molotov dans les tourelles des chars nazis lors du siège de Stalingrad. Désormais, c'est lui qui prend le rôle de l'oppresseur. Il le sait. Pourtant, l'amitié prend le dessus. Amitié entre le chef des Afghans et un jeune soldat soviétique abandonné, lié sur un rocher pour être dévoré par les chiens sauvages. Il se souvient d'un mot au moment même où plusieurs femmes allaient le lapider, «nanawaitii», demande d'hospitalité incontournable. Même envers les ennemis...



FANDANGO
(UNE BRINGUE D'ENFER)

La Bête accumule les points communs avec **Fandango**: images du désert, passage à l'âge adulte et perte des illusions de la jeunesse, animaux toujours présents... Mais **Fandango** est une comédie à la fois psychologique, loufoque et douce-amère. Quatre amis partent en voiture déterrer une bouteille de Dom Pérignon à des centaines de kilomètres de là. Entre l'incorporation dans l'armée, le mariage, la fin des études, le périple prend des allures d'odyssée, de western manqué. Le train ne traine pas la voiture mais en arrache le pare-choc avant, la belle bâtisse devant laquelle James Dean posait dans **Géant** ne subsiste plus qu'à l'état de squelette, les aventuriers du dimanche prennent un sac de linge pour un parachute, vivent un morceau de la guerre du Vietnam dans un cimetière à la lueur de feux de Bengale... Consommation de bière, gueule de bois, vêtements crades, les amis vivent leur dernière virée. Dans un aérodrome constellé d'épaves, ils découvrent un hippie dispensant des cours de «parachutisme en chute libre dans l'Ouest sauvage». C'est la meilleure séquence, menée avec un tempo fou, une folie invention visuelle, un montage fracassant. Des bouffées oniriques parcourent **Fandango**, jamais gratuites. La femme des rêves sablonneux de Barnes sort d'un avion colorié façon Woodstock pour se marier dans un bled paumé du Texas. Grand film irréaliste, **Fandango** se clôt sur un «Have a nice life». Mais on devine parfaitement le destin que pourront connaître certains des Groovers, pas si rose que celà...

M.T.

Fandango *USA 1984 Réal.: Kevin Reynolds Scén.: Kevin Reynolds Dir. Phot.: Thomas Del Ruth Mus.: Alan Silvestri Prod.: Tim Zinneman/Amblin/Warner Int.: Kevin Costner, Judd Nelson, Sam Robards, Chuck Bush, Brian Cezak, Marvin J.Mc Intyre, Suzy Amis. Dur.: 1H40 Dist.: Les Films Jacques Lettienne Sortie prévue le 3 août 1988.*



Question de talent

Tourné en partie dans les mêmes décors que **Rambo III**, en Israël, **La Bête** concilie merveilleusement les vertus du grand spectacle et du drame plus intimiste. Somptueux écran large balayant de gigantesques étendues désertes arides écrasées par un soleil de plomb, mais aussi les quelques mètres carrés à l'intérieur du char. Un endroit sale, étroit, obscur. L'aisance avec laquelle Kevin Reynolds passe d'un cadre aussi restreint au ciel ouvert est étourdissante. Comme s'avère étourdissante son aptitude à régler des scènes d'action qui évitent le déjà-vu, son aptitude à tirer des images inédites du désert, à filmer des visages même quand le restant du corps tombe en miettes. Kevin Reynolds dit beaucoup apprécier **Le Pont de la Rivière Kwai** de David Lean. Pas étonnant que son film ait une compléxité similaire. Décrite comme une créature des enfers hurlant et crachant le feu, **La Bête** transpose dans un contexte inhabituel la légende de David et Goliath. Voilà qui contribue à enrichir encore cette fable passionnante et belle de bout en bout.

Marc TOULLEC

The Beast of War *USA 1987 Réal.: Kevin Reynolds Scén.: William Mastrosimone Dir.: Douglas Milsome Mus.: Alan Silvestri Prod.: Gil Friesen et Dale Pollock/Columbia Int.: George Dzundra, Jason Patric, Steven Bauer, Kabir Bedi, Steven Baldwin, Don Harvey... Dur.: 1H45 Dist.: Columbia/Tri-Star Sortie prévue le 7 septembre 1988.*



Pour une Nuit d'Amour

Dusan Makavejev restera pour beaucoup l'homme qui aura montré Carole Laure, nue, morte étouffée dans du chocolat liquide. Mais ce diable de cinéaste a plus d'un tour dans son sac. Libertin, ironique, sarcastique, il excelle dans la description de situations irréelles, burlesques, pimentées d'un érotisme rafraîchissant...

Dusan Makavejev est un cas. Yougoslave, il a travaillé en Australie (**Coca Cola Kid**), en Suède (**Les Fantasmes de Madame Jordan**), pour une coproduction franco-germano-canadienne (**Sweet Movie**). Franc-tireur, joyeux anarchiste, Dusan Makavejev ne s'offre pas un film tous les ans. Sa moyenne : trois ans par titre. Pourquoi ? *«A cause des producteurs et du type de films que je réalise. Mes films ne s'enferment pas dans un genre. Certains réalisateurs se cantonnent dans la comédie, le thriller, le drame psychologique... Moi-même, je ne sais pas à quoi mes réalisations s'apparentent. Deux, trois genres s'y mêlent. Si vous êtes triste, vous pourrez pleurer; c'est vraiment tragique. Par contre, si vous êtes de bonne humeur...»*. Et si vous avez l'œil coquin, comme celui de Dusan Makavejev, vous pourrez vous laisser bercer par un érotisme bon enfant, primesautier...



La chair gaie

1974, Festival de Cannes. **Sweet Movie** fait scandale. Fable futuriste (il se déroule en 1984). **Sweet Movie** montre Carole Laure, Miss Monde, barbotant nue dans du chocolat liquide. Entre une orgie dont les convives se vomissent dessus et la charge de la police menée contre des enfants, on y assiste à une série de saynettes piquantes, affriolantes, érotiques. Depuis, Dusan Makavejev s'est quelque peu calmé. Les séquences chaudes de **Pour une Nuit d'Amour** sont bien gentilles et tiennent surtout dans le potentiel de Camilla Soeberg, une jolie Danoise. *«Au départ, j'avais prévu Maruschka Detmers. Mais elle n'aimait pas du tout le scénario, son côté sexe. Dommage, sa personnalité convenait bien au rôle. C'est Ivan Passer, premier producteur du film, qui a découvert Camilla Soeberg. Il m'a appelé de Los Angeles pour me la conseiller. De Paris, je suis parti pour le Danemark. Je ne la voyais pas ainsi mais...»*. Le bon choix. Camilla Soeberg est parfaite, mignonne, craquante, excellente comédienne même au lit. Elle apporte une certaine innocence perverse à Svetlana, cette bourgeoise complotant contre le Roi de Yougoslavie dans une petite ville. *«Svetlana joue son rôle de révolutionnaire et assume aussi sa fonction de fille avec mère et grand-mère. Elle possède une troisième facette, celle d'une femme, d'une séductrice dont les préoccupations biologiques sont très importantes.»* Elle aime d'un amour vache un homme qui pourrait être son père, propose la botte à un valet de ferme timoré, cède aux avances d'un postier voyeur et timide...

Derrière la façade

«Autour de la jeune marchande de glaces, Avanti se comporte comme un renard. Il n'agit pas comme un homme le ferait dans ces circonstances. Comme Renard recommandant à Pinocchio de gagner le pays des enfants, il fait le beau, des ronds de jambes». Tous les personnages de **Pour une Nuit d'Amour** ne pensent qu'à ça : passer du bon temps avec les créatures du sexe opposé. Avanti, le très vigilant chef des services secrets, drague une minette spécialisée dans les douceurs, lui achète sa petite culotte pour un écu.. Dusan aime les façades transparentes, les renversements de situations délirantes. *«Question hiérarchique personnelle, Mr Avanti met très haut la jeune fille dans la liste de ses priorités»*. Prioritaire pour un révolutionnaire serait la mort du Roi, *«mais il ne tue pas. Pourquoi ? Il a le pistolet en main et pourrait*





l'abattre. Peut-être est-il ébloui par la présence de son Altesse, par son uniforme. Il crie même «vive le roi!». Pour cette séquence je me suis inspiré d'un fait historique. Un agent américain avait la possibilité d'empoisonner Fidel Castro mais n'a pas agi...». Imprévisible, le cinéaste yougoslave se soucie néanmoins de rigueur, une rigueur qui se plait à pilonner. *«Il faut obéir aux lois de la construction dramatique. Un immeuble doit avoir des murs principaux, des fenêtres, un escalier... C'est ainsi que la fin de* **Pour une Nuit d'Amour** *devient unjeu , le film glisse... C'est ainsi que la fin de* **Pour une Nuit d'Amour** *ne suit aucune voie précise. Je n'explique rien. Par exemple, Svetlana dit au postier : « J'ai un cadavre ici, il faut s'en débarrasser !». Il s'en débarasse sans demander la moindre explication. Vous pouvez apporter au film votre propre logique. A vrai dire, je suis aussi innocent que vous !».* Innocent et manipulateur comme un humoriste pas aussi innocent que ça...





Facétieux, on vous l'avait dit





Le film grinçe

Dusan Makavejev découvre l'humour dans des comics (Mickey, Donald), le cinéma américain avec **Le Chat Noir** interprété par Boris Karloff... Rien de plus naturel que le cinéaste se montre dès lors facétieux, ironique. *«Le postier transporte le cadavre aveuglément. Quand il se voit avec lui, il est heureux de trouver un final romantique à son amour. De plus, lorsqu'il porte le corps, il ne fait que porter un sac postal de plus, sa besogne journalière!».* Un brin de cynisme non ? Makavejev s'en prend volontiers à certains traitements psychiatriques en application derrière le Rideau de Fer. Par le burlesque carrément !

«Je laisse toujours une grande place à l'improvisation. Les acteurs peuvent ainsi beaucoup apporter à leur rôle. La scène se déroulant dans la chambre de



Svetlana devait, à l'origine, durer trois, quatre minutes. Elle en fait le double. Simplement parce que ce décor baroque plein de beaux objets méritait plus. Et il y avait cette peau d'ours dont se recouvre Emile. Cet élément n'était pas dans le scénario. Le comédien a simplement eu l'idée de l'endosser, ce qui correspond par ailleurs à son personnage... Pour la séquence du balcon, j'ai simplement demandé au chef décorateur : là, que cela ressemble le plus possible à **Roméo et Juliette**». Improviser ne signifie nullement hasard. Dusan Makavejev parsème son film de petites choses significatives, appelées à servir encore *«La Rose. Avanti éternue au moment où il la sent dans le bureau de poste. Plus tard, il sera recouvert de ces fleurs épineuses. La rose sert aussi au postier : il la glisse dans l'enveloppe destinée à sa promise!».* Tout, absolument tout, même tombé au dernier moment sur le plateau, a son importance. *«Comme Emile Zola, j'ai tenu à mettre à égalité hommes et animaux dans mon film. Sur le tapis enroulé autour du cadavre, les chiots se comportent vraiment comme des enfants».* Zola, parce que **Pour Une Nuit d'Amour** est, d'assez loin quand même, inspiré d'un de ses livres. Dusan Makavejev, un improvisateur qui ne laisse décidément rien au hasard.

Marc TOULLEC

Manifesto Yougoslavie/USA 1987 Réal.: Dusan Makavejev. Scén.: Dusan Makavejev d'après un roman d'Emile Zola. Dir Phot.: Tomislav Pinter. Mus.: Nicola Piovani. Prod.: Cannon/Jadran Films. Int.: Camilla Soeberg, Alfred Molina, Simon Callow, Eric Stolz, Lindsay Duncan, Rade Serbedzija... Durée: 1H36. Distr.: Cannon. Sorti le 3 août 1988.



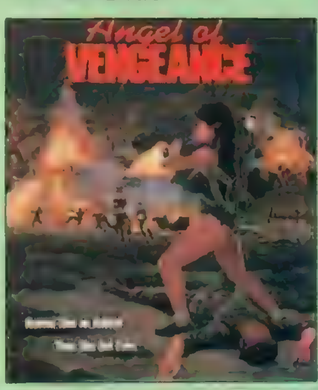


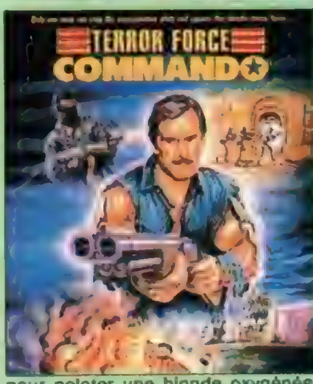
FESTIVAL DU CINEMA AMERICAIN

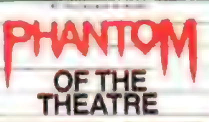
C'est du 2 au 11 septembre 1988 que se déroulera le 14è Festival du Film Américain de Deauville. Cette année célèbrera prioritairement les Oscars qui en sont à leur 60è anniversaire. Les hommages comprennent encore Ben Gazzara, George Sidney et Michal Caine. Et également le génial William Friedkin dont une intégrale de l'oeuvre sera présentée en sa présence et celle de son dernier film, **Rampage**, un polar glauque à base de pulsions assassines évidemment. Seront également de la fête l'un des gros succès du box-office américain de l'année, **Good Morning Vietnam** de Barry Levinson. **La Bête de Guerre**, fable saisissante sur toutes les guerres, ne risque pas de passer inaperçu et son metteur en scène, Kevin Reynolds, viendra promouvoir son deuxième long métrage. Dans un registre plus léger, **Big** de Penny Marshall conte les déboires d'un garçon de 12 ans prisonnier du corps d'un adulte de 30 ans. Une comédie folle, folle... La légèreté est aussi le lot du sublime **Les Modernes** d'Alan Rudolph, un film qui se déguste avec un perpétuel sourire tant le cinéaste pétille d'ironie. En comparaison, le **Ironweed** d'Hector Babenco avec Jack Nicholson et Meryl Streep pèse cinq tonnes avec son histoire de clochards pathétiques. Nicholson génial comme à son habitude. **Weeds** de John Hancock avec Nick Nolte traite d'un cas rare, celui d'un détenu de droit commun condamné à 12 ans de tôle se découvrant une passion pour le théâtre au point de monter sa propre troupe derrière les barreaux. Jonathan Demme revient en force avec le déjà superbe **Married to the Mob**, comédie mouvementée dans laquelle la femme d'un gangster assassiné file le parfait amour avec un type du FBI chargé de la surveiller. Le vigoureux **Die Hard** vient à point confirmer ce que nous savions depuis **Nomads**: son metteur en scène, John Mc Tiernan, possède du talent à revendre et le sens de l'entertainment à la **Predator**. Explosif. En comparaison, le **Presidio** de Peter Hyams ne tient pas vraiment la distance. Un polar bien torché, sans plus, ce qui n'est pas si mal après tout. Même cas pour **Masquerade** du Franco-Américain Bob Swaim, sombre scénario de manipulation. **Nicky et Gino** de Robert Young avec Tom Hulce, Ray Liotta et Jamie Lee Curtis apporte l'indispensable touche mélodramatique au Festival.

M6 REEL MOVIES, FIL A FILM: LE PACTE INFERNAL

Comme tout un chacun le sait via les média, M6 ne roule pas sur l'or Et M6 a besoin d'images. Alors, à moindre coût, la chaine de Jean Drucker s'est portée acquéreur au dernier marché du film de Cannes de 26 heures de diffusion puisées dans le catalogue Reel Movies, société américaine spécialisée dans le mauvais cinéma. La compagnie de Jean-François Davy, Fil à Film (autrefois distributrice de films pornos en salles mais maintenant cantonnée dans la vidéo du «répertoire» allant de **Quai des Brumes** à l'intégrale d'Eisenstein en passant par **Les Merveilleux Animaux du Monde**) a signé pour 75 films. Montant de la transaction: 10 millions de dollars, soit 1,8 million de dollars et le contrat stipule que les droits TV et vidéo sont aussi valables pour la Belgique et la Suisse. Pas de clause cinéma, car ces œuvres sont insortables en salles. M6 s'est précipité sur **Terreur dans les Marais/Evil in the Woods** avec son gros barbu jouant les loutres meurtrières; sur **L'Ange de la Vengeance/Angel of Vengeance** de Ted V. Mikels et sa «Rambettes»; sur **Le Ninja Attaque/Force of Ninja** d'Emmett Alston et son guerrier japonais au look bizarrement méditerranéen; et sur le négativement formidable **Massacre à Minuit/Midnight Movie Massacre** pour qui le comble du bon goût consiste à tirer une crotte de nez longue de plusieurs mètres et à se mettre à trois pour peloter une blonde oxygénée aux gros nichons gonflés à l'hélium N'empêche que le **Ninja Attaque** malgré des séquences d'action calamiteuses a obtenu la plus forte audience de la semaine sur la chaîne! Le catalogue Reel Movies recèle des trésors dans tous les genres. La science-fiction est représentée par **The Visitants** (invasion d'aliens ultra radine), l'horreur par **Bloodsuckers from Outer Space** (gore rigolo), **Scorched Heat** (production nordique parlant mal anglais), **Nail Gun Massacre** (massacre au pistolet à clous), **The Comic** (maquillages de Christopher Tucker quand même), **Death Curse of Tartu**, **Play Dead**... Le western a pour représentant **The Return of Josey Wales** où Michael Parks remplace Clint Eastwood qui était tombé malade. Beaucoup de polars sur le listing: **One Way Out** (trafic de drogue), **Ryder P.I.** (une détective comédie), **Hard Justice** (à la recherche d'une statue par Chuck Rusell, futur réalisateur de **Freddy III**), **Love Lady** (avec Rita Jenrette la star de **Zombie Island Massacre** de chez Troma) et tout un package de «délirantes» productions pour les jeunes. Le réalisateur maison, Emmett Alston (**Le Ninja Attaque**, **American Ninja**) s'est porté coupable de **Border Hunt** où le chasseur devient la proie, et **The Poetry Murders** dans lequel un tueur psychopathe laisse des indices à la police. Vous allez vous régaler...











AVIS CHIFFRES

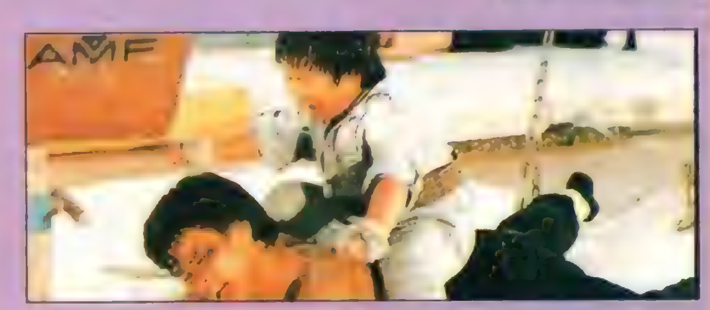
0 Nul 1: Très mauvais. 2. Mauvais. 3: Moyen. 4. Bon 5: Très Bon. 6: Chef-dœuvre
B.A. Bernard Achour. A.C.: Alain Charlot. A.F.: Alberto Farina. V.G.: Vincent Guignebert. M.M. Maitland McDonagh. J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec M.V. Michel

	B.A.	A.C	A.F	V.G.	M.M.	J.P.P.	M.T	M.V
American Ninja							1	1
Bird	3			5			5	6
Bloodsport	3			4	1		4	4
Blue Jean Cop		5		2	5	4	4	4
Can't buy me love				3				2
Colors	5	4					5	5
Critters 2	3	3	5	2	2	4	3	
Danger Haute Tension				3			2	
Die Hard		6			3			
Double Détente	2		3	3	4	4	5	4
L'Enfance de l'Art	1							
Les Enfants de l'Impasse	3			1			3	5
Fandango	4		5				5	
Good Morning Vietnam	4							3
Hero					3		1	
Masquerade	2				3		3	2
Meurtre à Hollywood							3	
Mister Dynamite						5	4	0
Un Monde à Part	3	6						
Presidio		3						
Rambo 3		4	2		2		5	
Randonnée pour un Tueur	3		4		3		4	4
Retour de Flamme							4	3
Le Temps du Destin	2			2				
La Travestie	0							
Vice et Caprice	4			5			5	

第 THE KUNG-FU KIDS



A Hong-Kong, il n'y a que Jackie Chan et Tsui Hark qui prennent l'ensemble du marché. Et ce n'est pas les producteurs des quatre **Kung Fu Kids** qui le regrettent. Vedette du box-office au Japon, à Hong-Kong, à Taiwan, à Singapour ainsi que dans tout le Sud-Est asiatique, la série naît en 1985 à l'initiative du producteur Tang Yan-Haw et de sa compagnie Tomson Films. **Kung Fu Kids Part I** présente trois bambins (Cheng Chong-Rong - le petit gros de 5 ans, Tsao Hsiao-Hu - 7 ans - et Yan Jang-Kuo âgé de 9 printemps) dans des aventures teintées de comédie. Chacun des gosses est spécialisé dans des arts martiaux bien particuliers. **The Kung-Fu Kid I** montre les héros juniors vivant paisiblement avec leurs grands-parents qui leur enseignent diverses méthodes de combat. Ils sauvent une petite fille des griffes de trafiquants de drogue qu'ils envoient derrière les barreaux. Changement de réalisateur pour **The Kung-Fu Kids Part II**; Chang-Mei-Jun et Chu Yian-Ping cèdent le poste à Cheng Ji-Hwa. Les trois gosses, au terme d'uncombat contre leur grand-mère, quittent la campagne pour s'installer à la ville. Ils fréquentent l'école mais aident surtout leur aïeul à relever undéfi lancé par un gang de karatékas. Tout ceci finit sur un



ring où nos lascars viennent à bout d'un géant noir. L'année suivante (1987), **The Kung-Fu Kids Part III** de Lin Fu-Di tourne un peu au mélo. A la recherche de leurs parents, le trio fréquente la troupe d'un théâtre. Au menu: un combat assez dément dans lequel une acrobate chaussée de courtes échasses tente de corriger le cadet des bambins. Finalement, la famille sera réunie. **The Kung-Fu Kids Part IV** (1987) de Chang Pang-Yi plonge en plein fantastique. Les trois gosses remontent le cours du temps grâce à la magie et accompagnent un maître des arts martiaux pouvant leur apprendre de nouvelles méthodes de lutte. La première partie du film est contemporaine et suit les périgrinations de détectives pourchassant un visiteur du passé que les kung-fu kids aideront. Paradoxe temporel, effets speciaux, magie noire et débauche virtuose d'arts martiaux techniquement très exacts constituent l'essentiel de ce quatrième volet d'une série de films que la vidéo devrait très bientôt importer en France. Le cinéma de Hong-Kong recèle de ces trésors...

M.T.



LES OUBLIES DE CANNES

Trop novateur, trop dérangeant, le terrible **Tu ne tueras point** de Krzysztof Kielskovski n'a pas obtenu la Palme d'Or qui lui revenait pourtant de droit. Voilà pour un premier oubli. Mais qui s'est seulement soucié de l'autre film phare du dernier Festival de Cannes, le plus beau peut-être, le plus émouvant, le plus sincère sans doute? Présenté dans l'indifférence générale à la Quinzaine des Réalisateurs un samedi vers 22 h, **Mise en Scène: Andrei Tarkovski** avait davantage sa place dans le Grand Auditorium que la plupart des élus de la Compétition Officielle. On y voit un homme toujours en mouvement, courant d'un endroit à l'autre, le regard pétillant comme sous l'effet d'un fou-rire intérieur; on y voit une espèce de lutin espiègle dont le chapeau s'accroche aux branches des arbres; on y voit aussi un créateur malade d'angoisse, préférant tourner le dos à une maison qui s'embrase au loin par peur de contempler le ratage de ce qui sera à l'écran un des sommets d'un œuvre vouée aux cimes. Cet homme, c'est Andrei Tarkovski pendant le tournage du **Sacrifice**. Contempler le plus grand poète de ce siècle au travail; avoir le sentiment de toucher du doigt le processus même de la création artistique; assister dans le mouvement à l'élaboration d'une scène et à sa visualisation définitive; tels sont les privilèges qu'offre cet inestimable document. Palme d'Or du cœur, mirage dont il est hélas inutile de guetter une seconde apparition

B.A.

MAD MAX

Avec son écran géant de 200 m2, sa sono équipée en Dolby THX, ses 700 places réparties sur 3 niveaux, son esthétique basée sur le noir et son esprit convivial unique au monde, le *Max Linder Panorama* est en passe de devenir le Kinopanorama des années 90. Plutôt que de fermer bêtement pendant l'été, ses responsables ont eu l'idée simple et géniale d'organiser un Festival de quelques uns des plus beaux films tournés dans ce somptueux format qu'est le 70 MM. Si on se réjouit de retrouver quelques incontournables classiques comme **Ben Hur**, **Les 55 Jours de Pékin**, **Le Tambour**, **The Rose**, **La Forêt d'Emeraude**, **Cotton Club**, **2001**, **Out of Africa**, **Le Retour du Jedi** (pour la 1ère fois en Europe en THX) ou **E.T.**, on trépigne d'impatience à l'idée de redécouvrir trois fleurons de la comédie musicale à grand spectacle, **Funny Girl**, **Hello Dolly**, **My Fair Lady**, et on allume carrément un cierge en l'honneur de **L'Année du Dragon**, de **L'Etoffe des Héros** et d'**Amadeus**, le film qui a réinventé l'émotion. Egalement au programme **Autant en emporte le Vent**, **La Bible**, **Les Cheyennes**, **Ran**, **Cléopâtre** (pour rattrapper le massacre récemment commis par Antenne 2 en présentant une copie recadrée), **Tora! Tora! Tora!**, **La Fille de Ryan** (le film le plus secret et le plus pur de David Lean), **La Canonnière du Yang Tsé** (avec une des plus belles morts du cinéma), **Greystoke**, **Carmen** (beurk...), **Outland** et **Brainstorm** ce qui ne gâche rien.
Rendez-vous donc tout le mois d'août au **Max Linder Panorama, 24 Bd Poissonnière, 75009 Paris. Renseignements au 48.24.88.88.**

B.A.

BRUIT ET FUREUR

ENFONCEE, L'ENFANCE DE L'ART!

Le dernier film de Francis Girod **L'Enfance de l'Art** (voir **Tir Groupé** p. 46), peut s'enorgueillir d'avoir créé l'événement... contre lui au Festival de Cannes 88. Le matin de sa présentation à la presse, l'Auditorium Lumière d'habitude plongé dans un silence de cathédrale s'est brusquement transformé en succursale du Grand Rex. Trente-huit minutes, pas une de plus, ont eu raison de la politesse des journalistes. «Palme d'Or de la connerie !» a commencé par hurler un mécontent, applaudi à tout rompre par une bonne centaine de collègues aussitôt décoincés. «J'ai oublié mes chaussures», dit à un moment André Dussolier. Comment résister à une telle réplique ? «C'est plutôt ton scénario que t'as oublié» a riposté du tac au tac un dialoguiste refoulé. Manque de chance pour le film, juste après André Dussolier, gros plan sur un apprenti-comédien répétant un extrait classique: «Hélas!, clame-t-il d'une voix altérée par un vibrato de tragédien. Là, trois cents gosiers en feu lui ont fait écho à l'unisson. «Oh oui alors, hélas!», «Vive le cinéma français!», «Girod aux chiottes!», sans compter les sifflets et imprécations diverses qui fusaient de toutes parts. A la conférence de presse, ça n'a guère été mieux. Une jeune journaliste de Radio France International s'est emparée du micro et a lancé d'un trait: «Je n'ai pas de question à poser. Je veux seulement dire à Francis Girod que son film est nul, et lui demander s'il n'a pas honte de pondre un tel scénario en 1988. De toute façon je me fous de sa réponse. Au revoir» Applaudissements nourris. Pour ne pas faire tapisserie, Francis Giord s'est défoulé sur un rédacteur de *L'Evènement de Bruxelles* hostile au film mais très respectueux, très pondéré dans ses arguments. «Vous me reprochez de montrer des étudiants faisant l'amour au lieu d'aller en cours, mais peut-être est-ce vous qui avez des problèmes sexuels». Après dix minutes pénibles le pauvre homme a préféré quitter la salle. Ensuite un journaliste allemand s'est énervé devant la mauvaise foi de Girod qui s'obstinait à répondre à côté des questions pourtant pertinentes qu'il lui posait, et la conférence s'est achevée dans un climat de mépris mutuel frôlant à plusieurs reprises la grossièreté.
L'objet du litige sort le 31 août, et de nombreux spectateurs iront le voir à cause de la polémique cannoise. Le succès de curiosité paraît garanti. S'il se prolonge, **L'Enfance de l'Art** sera sans doute le premier mauvais film à déplacer les foules justement *parce qu'il* est mauvais.

B.A.

GOOD MORNING VIETNAM



Un homme parle. Il parle comme d'autres se saoûlent, jusqu'aux limites du raisonnable, jusqu'au vertige, jusqu'à l'épuisement. Il parle, mais personne ne lui répond. Il a beau débiter les pires énormités, se multiplier lui-même par dix en contrefaisant sa voix trente fois par minute, il ne récolte que le silence. Pourtant ils sont des milliers, des dizaines, puis des centaines de milliers à l'écouter, auditeurs auxquels il est devenu indispensable, jeunes Américains envoyés au Vietnam, recrues dont le nombre sans cesse croissant doit demeurer secret. Cet homme, c'est Adrian Cronauer, animateur de radio chargé d'annoncer le temps qui règne sur les rizières, de programmer des valses inoffensives et de diffuser des informations soigneusement filtrées. Seulement Cronauer n'a rien du bon soldat qui fait là où on lui dit de faire: au contraire, en cabotin de génie, il se lance dans d'hallucinantes improvisations truffées de grossièretés, se permet les calembours les plus délirants, pirate un discours de Richard Nixon, ridiculise ses supérieurs, bouleverse les règles établies et s'attire l'admiration de tous les trouffions anonymes qu'il détourne de leur angoisse.

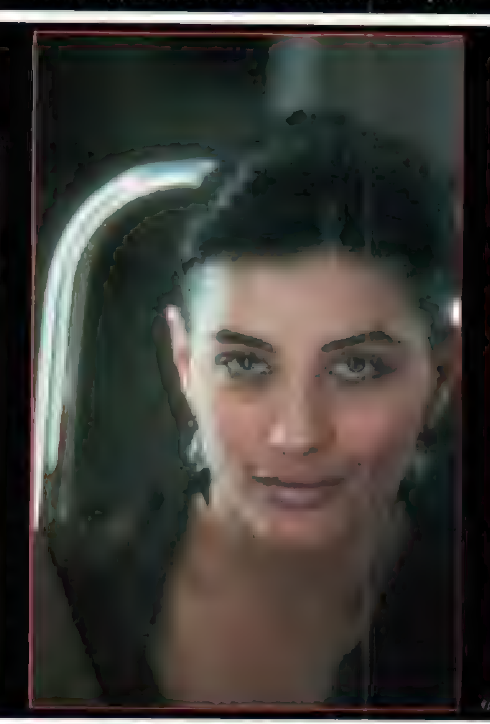
Les scènes où il s'époumone devant son micro sont éblouissantes de rythme et de drôlerie, d'autant que Robin Williams y montre une énergie quasi névrotique qui aurait dû lui valoir l'Oscar. Mais **Good Morning Vietnam** possède l'élégance de ces comédies, de plus en plus rares aujourd'hui, dont l'apparente frivolité débouche sur quelque chose de beaucoup plus grave. Il y a dans le film de Barry Levinson une dimension tragique magnifiquement intégrée à l'allégresse ambiante: ces plans où le cinéaste abandonne le studio émetteur pour nous plonger au milieu des soldats écoutant Cronauer le sourire aux lèvres; ce morceau d'anthologie où les bidasses saluent leur idole à grands coups de «hourras» tandis que s'élève un adagio pathétique,; et puis, bien-sûr, attendue mais indispensable, cette séquence d'horreur guerrière transcendée par une chanson de Louis Armstrong. Le pouvoir de la parole pour conjurer la peur de la mort, la stupidité de certains comportements militaires, l'inaltérable absurdité de tout conflit armé: **Good Morning Vietnam** est décidément bien plus qu'une simple comédie.

Bernard ACHOUR

U.S.A. 1987. Real.: Barry Levinson. Scen.: Mitch Markowitz. Phot.: Peter Sova. Mus.: Alex North. Mont.: Stu Linder. Prod.: Mark Johnson, Larry Brezner. Avec: Robin Williams (Adrien Cronauer), Forest Whitaker (Edward Garlick) Tung Thanh Tran (Tuan), Chintara Sukapatana (Trinh). Dist.: Warner. Dur.: 2h. Sortie à Paris le 7septembre.

CEREMONIE D'AMOUR

Du film d'animation **Le Théâtre de Monsieur Kabal** en 1967 à **Emmanuelle V**, Walerian Borowczick a bâti une oeuvre étrange, partagée entre les recherches narratives et plastiques et un érotisme souvent glauque, étouffant. **Cérémonie d'Amour** s'inscrit parfaitement dans une filmographie franchement curieuse, inégale et somme tout intrigante. Un homme rencontre une femme dans le métro. Elle se maquille, l'aguiche discrètement; le type ne perd jamais ses jambes de vue. Cependant, il finit par la perdre. Puis la retrouve. La jeune femme déclame des citations, des dialogues d'un lyrisme d'un autre âge, des maximes; le type s'adapte. Ce petit jeu passe des couloirs du métro parisien à un appartement situé sous les toits, le «foutoir». Evidemment, Hugo n'a qu'un but: faire plus ample «connaissance» avec Myriam Gwen. Celle-ci le mène par le bout du nez, lui fait l'amour et chausse de longs ongles pour lui labourer le dos. **Cérémonie d'Amour** est un film foncièrement et volontairement irritant, un jeu de destruction savamment mis en place. Le Paris visité est celui du quotidien, mais Borowczyck y introduit sa notion du fantastique, de l'étrange, à savoir un goût prononcé



pour le décalage, pour l'objet nullement à sa place dans cet environnement. Lors du final, apparaît la Muse des Ondes. Un événement énigmatique, gratuit. Marina Pierro ondule de la chevelure en traversant une rue, mathieu Carrière descend de longs escaliers en durée réelle, des pigeons parlent, un Japonais photographie tout ce qui se présente, on visite une église... **Cérémonie d'Amour** présente une mosaïque de faits disparates, seulement reliés par les promenades des deux personnages principaux. Message du film: rien ne survivra à l'amour, rien de rien, y compris l'amour. Walerian Borowczick tend au nihilisme. Il n'a pas choisi de livrer une oeuvre abordable. **Cérémonie d'Amour** se dilue en intellectualisme forcé, en voiles rarement levés. Présenté à Avoriaz en 1988 sous le titre de **Tout Disparaîtra**, il a reçu un accueil si glacial que son distributeur a choisi de le sortir en plein été afin de limiter les risques. Echec commercial complet prévisible.

Michel VOLETTI

France. 1987. Real.: Walerian Borowczick. Scen.: Walerian Borowczyck d'après le récit de André Pieyre de Mandiargues. Dir. Phot.: Michel Zolat et Gérard Monceau. Mus.: Jean-Sébastien Bach. Prod.: Sara Films. Int.: Marina Pierro, Mathieu Carrière... Dur.: 1h49. Dist.: CDF Films. Sorti le 24 juillet 1988.

MEURTRE A HOLLYWOOD

Meurtre à Hollywood ne peut plaire qu'aux inconditionnels absolus de Blake Edwards, ceux qui sont sensibles à toute son ironie, à tous ses traits d'humour même les moins perceptibles. Autrement dit à une poignée de cinéphiles. Ceux qui se sont franchement amusés aux **Panthère Rose**, à **Boire et Déboires** ou versé une chaude larme sur le vieillissement du couple Jack Lemmon/Julie Andrews dans **That's Life** resteront de marbre, ne souriront qu'à deux ou trois reprises. Dur à avaler après les avalanches de rires des films précédents. Mais Blake Edwards n'a pas tenu à emballer avec sa maestria habituelle un film drôle et des gags délirants. **Meurtre à Hollywood** choisit d'emblée la voie de la nostalgie, d'une certaine mélancolie, d'une tristesse à peine voilée. Dans le monde du cinéma des années 20, débarque un vrai cow-boy, le marshall Wyatt Earp, promu conseiller sur un western retraçant ses exploits. Il se lie d'amitié avec Tom Mix, le comédien qui incarne son rôle à l'écran. Les deux hommes ont la malencontreuse idée de tremper dans une histoire de meurtre dans laquelle est directement impliqué Alfie Alperin, directeur d'un des plus importants studios d'Hollywood. Ancien clown, Alfie est un sadique complet, souriant en société mais particulièrement retors dans les coulisses... A vrai dire, l'intrigue policière de **Meurtre à Hollywood** est de faible intérêt; le metteur en scène s'en désintéresse totalement pour se plonger dans l'atmosphère cinématographique de l'époque. Sans ricaner, sansse livrer à des plaisanteries démystificatrices, il reconstitue de jolies scènes de westerns propres, visite respectueusement la première cérémonie des Oscars... Bien-sûr, Edwards glisse çà et là quelques personnages veules et tordus, pittoresques comme il les aime, des policiers corrompus, un chauffeur servant de punching-ball à son patron... Une bagarre un peu folle rappelle les cataclysmes des **Panthère Rose**. Qu'on l'aime ou pas, les qualités de mise en scène de **Meurtre à Hollywood** sont évidentes. Un gag discret mais superbe: Wyatt Earp, le vrai cow-boy, noyé dans la foule des figurants très diversement costumés des studios. Un aveu d'amertume.

Marc TOULLEC

Sunset USA 1987. Real.: Blake Edwards. Scén.: Blake Edwards d'après un sujet de Rod Amateau. Dir. Phot.: Anthony B. Richmond. Mus.: Henry Mancini. Prod.: Thony Adams pour Tri-Star. Int.: Bruce Willis, James Garner, Malcolm Mc Dowell, Mariel Hemingway, Kathleen Quinlan, M. Emmett Walsh, Vernon Wells, Joe Dallesandro... Dur.: 1h47. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie prévue le 10 août 1988.

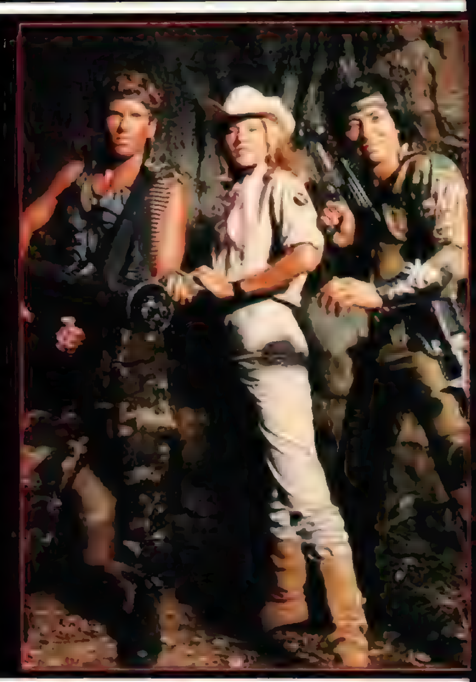


AMERICAN NINJA

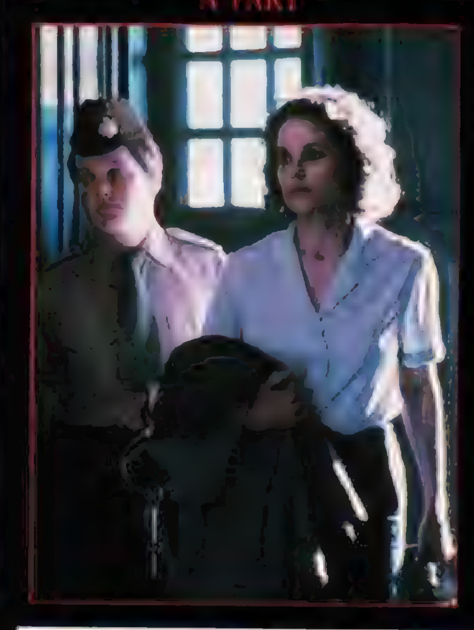
Non, ce n'est pas une troisième aventure de Michaël Dudikoff dans la série des **American Ninja** produite par la Cannon, et ce malgré une affiche curieusement ressemblante. Vieux de trois ans, cet **American Ninja** du calamiteux Emmett Alston (**Le Ninja attaque** diffusé sur M6) emploie l'inévitable Sho Kosugi qui a fait largement illusion dans **L'Implacable Ninja**, **L'Ultime Vengeance**, **Ninja III** et **Prière pour un Tueur**. Malheureusement, le pauvre Kosugi limite son jeu à des travestissements pitoyables. Vieillard boiteux, gros mercenaire à la bedaine avantageuse... Il se livre à un numéro vaguement comique consternant. A vrai dire le tournage de **American Ninja** a dû surtout être une occasion pour toute l'équipe de se payer du bon temps aux Philippines. Tout ceci sent le «farniente» totale. Brent Huff (l'aventurier et sosie de Charlton Heston jeune de **Gwendoline**) joue (mal) les charmeurs, certaines «beautés» sont réellement moches et les second rôles cabotinent. Emmett Alston suit le circuit touristique en vigueur aux Philippines, se promène en hélicoptère au-dessus du littoral et de la jungle en se souciant avant tout de prendre son temps. Il va de même pour les scènes d'arts martiaux atrocement montées, inefficaces au possible, molles comme les coups de flingues de la série **Chips**. Une impression prédominante: le je-m'en-foutisme de l'ensemble pimenté d'un humour douteux. Quelques cascades, quelques explosions, une rapide évocation des **Rambo**, la rareté des ninjas qui apparaissent sans que l'on sache pourquoi vers la fin. Le seul intérêt et amusement de ce spectacle lamentable: la galerie de méchants mise en scène avec une certaine désinvolture. Un quatuor de nains karatékas, un géant à turban ne cessant pas de ricaner, un paralytique preneur d'otages arborant la croix gammée, des hommes de main se shootant après chaque action, une terroriste lesbienne faisant danser ses guerrières au son de l'accordéon... Comique ou attristant selon l'humeur, **American ninja** appartient à la grande familles des séries Z.

Marc TOULLEC

9 Deaths of the Ninja *USA 1985 Réal.: Emmett Alston Scén.: Emmett Alston Dir. Phot.: Roy H.Wagner Mus.: Cecile Colayco Prod.: Ashok Amritraj Int.: Sho Kosugi, Brent Huff, Emilia Lesniak, Regina Richardson, Vijay Friedman, Blackie Dammett, Shane Kosugi, Kane Kosugi... Dur.: 1H34 Dist.: Métropolitan Filmexport Sorti paris le 27 juillet 1988.*



UN MONDE A PART



Il n'est pas question de remettre en cause une seule seconde la sincérité de Chris Menges. Pour son premier film, ce grand directeur de la photographie doublement oscarisé pour **La Déchirure** et **Mission** a choisi de s'attaquer à l'Apartheid. Personne ne l'en blâme, au contraire; c'est un sujet fort, une croisade qui appelle un engagement sans réserves. **Un Monde à Part** a même failli remporter la palme d'or au dernier Festival de Cannes, et certains journalistes en larmes l'ont applaudi debout pendant cinq minutes lors de la projection de presse. Le lendemain, chacun y allait de son dithyrambe, de son superlatif, de sa petite formule savamment composée. Pas une seule fausse note, pas la moindre réticence, un enthousiasme unanime, obligé, comme si le fait de critiquer le film revenait à encourager le régime qu'il dénonce.

Bien entendu, on ne peut pas être *contre* le propos d'**Un Monde à Part**, ce serait absurde. Mais une adhésion de pur principe doit-elle conférer à ce banal mélodrame politique le statut d'"oeuvre majeure? Je ne crois pas. Sous ses beaux atours de spectacle «engagé», le film de Chris Menges n'est rien d'autre qu'un de ces produits manufacturés qui prennent en otage la bonne conscience du spectateur et qui la pétrissent comme de l'argile afin de lui donner la forme voulue.

Malgré son alibi d'histoire vraie (celle d'une journaliste emprisonnée et de sa jeune fille), le scénario se contente de décrire l'indignation de personnages *blancs* face à l'injustice dont les Noirs sont victimes, ce qui est tout de même un peu facile, un peu limité. Que certains Blancs s'opposent à la dictature sud-africaine, très bien, parfait, ils ont raison. Mais le jour où un film peindra de l'intérieur les ravages de l'Apartheid, le jour où un cinéaste plantera sa caméra dans une famille *noire* sans la quitter d'une semelle, là, peut-être, les choses pourront-elles bouger.

Tel quel, avec sa sagesse, sa prudence, son classicisme frileux, **Un Monde à Part** n'a absolument pas l'étoffe d'un film suceptible de faire évoluer les mentalités et ne convaincra que les convaincus. Qu'on se reporte plutôt aux **Ailes du Désir** pour avoir une idée de ce dont le cinéma est capable pour rendre les hommes meilleurs.

Bernard ACHOUR

A World Apart *Grande-Bretagne 1987 Réal.: Chris Menges Scén.: Shawn Slovo Dir.Phot.: Peter Biziou Prod.: Sarah Radclyffe, Tim Bevan, Graham Bradstreet Int.: Barbara Hershey, Jody May, Albee Lesotho... Dur.: 1H52 Dist.: U.G.C Sortie prévue le 14 septembre 1988.*

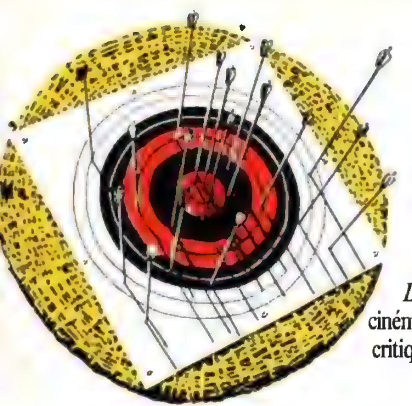
PLAISIRS PERVERS

Sorti l'an dernier en province sous le titre **Le Miel du Diable**, **Plaisirs Pervers** se glisse à la sauvette sur quelques écrans en espérant renouveler les scores mirifiques de **La Bonne**, gros succès de l'été 87. Mais **Plaisirs Pervers** s'est ramassé une gamelle. Dommage car il s'agit du dernier bon film de Lucio Fulci avant que celui-ci ne tombe gravement malade. Comme tous les films italiens érotiques, il s'élève à des kilomètres au-dessus des audaces de nos **Emmanuelle**. Première audace: mêler sexe et mort. Cécilia pleure la mort de Gaétano, son amant disparu à cause de la maladresse d'un chirurgien, Guido, dont la femme venait de lui demander le divorce. Cécilia enlève le médecin, le séquestre dans une maison isolée et l'humilie en le menaçant perpétuellemnt de mort. Les souvenirs de sa liaison orageuse et torride avec Gaétano lui reviennent en mémoire tandis que Guido cède à sa beauté, à sa folie. Une cassure dans la béatitude de la jeune fille lui sauve en définitive la vie; son amant entretenait également une relation intime très poussée avec un ami. Ok, Fulci n'évite pas certains effets grossiers, mais il confère toutefois une véritable densité à cette histoire d'amour et de mort. L'érotisme sait contourner les situations mille fois reluquées. **Plaisirs Pervers** provoque, émoustille. Cécilia serre entre ses jambes vibrantes la trompe d'un saxo, Gaétano la pousse à le masturber alors qu'il pilote à grande vitesse une moto... Ce n'est pas du Tinto Brass mais le Maître du gore à l'italienne sait très bien modérer les effets érotiques. Comme il parfait une atmosphère étouffante à l'intérieur de la maison de Cécilia. Souvent décrié pour une direction d'acteurs plutôt faible, Lucio Fulci dirige ici des interprètes remarquables, Brett Halsey en chirurgien de renom excité à la vue du rouge à ongle sur les bas d'une prostituée, Corinne Cléry (**Histoire d'O**) en épouse délaissée, et surtout Blanco Marsillach, extrêmement crédible en victime-bourreau finalement trompé par la passion d'un type trop électique dan sa libido.



Marc TOULLEC

Il Miele del Diablo *Italie 1985 Réal.: Lucio Fulci Scén.: Ludovico Marineo Dir. Phot.: Alessandro Ulloa Mus.: Massimo Natili Prod.: Selvaggia Film Int.: Brett halsey, Corinne Cléry, Blanco Marsillach,.. Dur.: 1H30 Dist.: Eurodis Sorti Paris le 20 juillet 1988.*



TIR GROUPE

Désormais, dans Impact, toute l'actualité cinématographique, ou presque. Pas vraiment des critiques, mais des réactions à chaud, histoire de s'ouvrir vers l'extérieur.



LA TRAVESTIE

LA TRAVESTIE

L'unique intérêt de ce film, c'est de nous décrire la trajectoire hors de la norme de son personnage principal; l'histoire de Nicole, une avocate de province qui, après être allée d'homme en homme sans trouver l'affection qu'ele recherche, va de femme en femme sans se rendre compte qu'elle attend trop des autres et pas assez d'elle-même. Femme parfois déguisée en homme, un peu trop masculine au fond d'elle-même, elle court après son identité et ne la trouvera pas.
A voir pour Nicole, le personnage, et aussi pour Zabou, la comédienne.
J.-M.L.
France, 1988. Réal.: Yves Boisset. Avec Zabou, Valérie Steffen, Yves Afonson... Durée: 1 h 50. Sorti le 3 août.



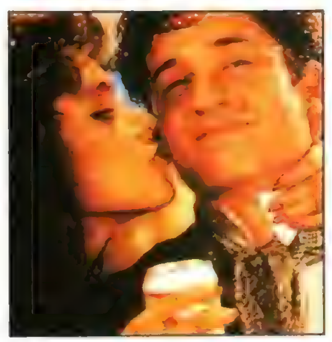
LA TRAVESTIE



LES MODERNES

LES MODERNES

Le Paris de la Belle Epoque, ses bars, ses artistes sans le sou, ses femmes fatales, sa faune bigarrée... Alan Rudolph y promène sa caméra avec la souplesse, l'élégance qui faisait tout le prix de **Choose Me** et **Wanda's Café** Le drame se glisse sur la pointe des pieds vers la sortie tandis que pointe la comédie des mœurs bardée de clins d'œil. Superbement interprété, **Les Modernes** s'échappe finalement vers le territoire des rêves et du délire avec cette fausse mort, cet enterrement aussi bidon que le chef-d'œuvre de la peinture exposée
C.G.
The Moderns. *USA 1988. Réal Alan Rudolph Avec Keith Carradine, Linda Fiorentino, John Lone, Geneviève Bujold, Wallace Shawn... Dur.: 2 h 05 Dist.. A.A.A. Classic. Sortie prévue le 7 septembre 1988*



CAN'T BUY LOVE

CAN'T BUY ME LONE

Pour devenir populaire dans l'enceinte de son lycée et intégrer le clan B.C.B.G., Patrick Dempsey achète mille dollars la compagnie de la plus belle nana du lycée (Amanda Peterson). La métamorphose s'opère rapidement et, de souffre-douleur, notre jeune homme est promu au rang de mascotte du groupe. Jusqu'à ce que... Cette comédie pour teenagers, agréable et bien foutue, est par moments gâchée par des excès de morale dont on se serait passé
V.G.
U.S.A 1987. Réal.. Steve Bast. Avec Patrick Dempsey, Amanda Peterson, Dennis Dugan... Dist.: Warner. Durée: 1 h 55. Sorti le 27 juillet.

LES ENFANTS DE L'IMPASSE

Deux frères orphelins reclus dans un taudis tombent sous la coupe d'un déconcertant personnage qui, peu à peu, les révèle à eux-mêmes. Construit comme une espèce de **James Bond** psychologique où les morceaux de bravoure émotionnels s'enchaînent selon le crescendo spectaculaire propre au cinéma d'action, **Les Enfants de l'Impasse** est un film, souvent pesant que seul le lyrisme exceptionnel de l'interprétation parvient, dans sa seconde moitié, à faire décoller.
B.A.
Orphans. *U.S.A. 1987. Réal.: Alan J Pakula. Avec Albert Finney, Kevin Anderson, Matthew Modine... Duée: 1 h 50. Dist.: Artédis. Sortie le 20juillet*

L'ENFANCE DE L'ART

La tête de Turc du dernier Festival de Cannes n'a pas suffisamment d'envergure pour créer un véritable scandale. C'est tout banalement un copieux ramassis de clichés sur le métier d'apprenti-comédien, ponctué de dialogues et de séquences le plus souvent ridicules. L'ennui, c'est que pour finir son film, Francis Girod assassine purement et simplement un de ses personnages, sans autre nécessité que celle de conclure. Et ça, ça laisse vraiment un mauvais goût dans la bouche.
B.A.
France, 1988. Réal.: Francis Girod. Avec Clotilde Debayser, Michel Bonpoil, André Dussolier... Dist.: Gaumont. Durée: 1 h 40. Sortie le 31 août.

UN PRINCE A NEW YORK

Eddie Murphy ne se casse plus trop la tête; quand on est issu du **Saturday Night Live**, que l'aiguille du Top Ten explose à chaque sortie d'un film dont on est la vedette, inutile de se fourvoyer dans des œuvres intelligentes ou bizarres au risque de perdre son public. **Un Prince à New York** ne déroge pas à cette règle, mieux, c'est Eddie Murphy lui-même qui pose les bases «littéraires». D'après un roman de... indique le générique, et l'idée d'un prince d'un royaume africain mythique se déplaçant à New York pour y trouver sa belle ne vole pas très haut. Murphy, à l'évidence, tient à ajouter la corde du sentimentalisme à son arc. Non content d'être le comique numéro 1, il brigue maintenant la place de TomCruise (quand vous aurez vu **Cocktail** vous comprendrez). Mais rarement drôle dans ses instants de drague naïve, il ne doit sa réussite comique qu'à Rick Baker qui l'aide par ses maquillages à composer une belle brochette d'hurluberlus. Peut-être qu'en jouant au jeu du qui est qui, vous y trouverez votre compte.
A.C.
Coming to America. *USA 1988 Réal.. John Landis. Avec Eddy Murphy, Arsenio Hall, Shari Headley... Dur.: 1 h 54. Dist.: UIP Sortie prévue le 24 août 1988.*



UN PRINCE A NEW YORK

LE TEMPS DU DESTIN

Drame familial ou William Hurt se fait un ami de l'assassin accidentel de son père pour mieux se venger. Parce qu'il veut imposer l'émotion par des gros plans insistants de mains qui se caressent, **Le Temps du Destin** est au mélodrame ce que la pornographie est à l'érotisme. Quant à la musique de Morricone, il n'y a plus que De Palma pour pouvoir l'utiliser sans que chaque accord pompeux provoque un petit fou-rire en total décalage avec l'effet désiré.
V.G.
A Time of Destiny. *U.S.A. 1987. Réal.: Gregory Nava. Avec William Hurt, Timothy Hutton, Melissa Leo... Dist.: Columbia. Durée: 2 h. Sorti le 27 juillet.*

Notules rédigées par Alain Charlot, Bernard Achour, Cyrille Giraud, Vincent Guignebert et Jean-Michel Longo.

COURRIER DES LECTEURS

Dominique KRUK, Russange

La formule actuelle d'*Impact* est, je dois dire, extra. Je trouve l'idée du *Tir Groupé* ingénieuse. En effet, l'équipe essaye d'y traiter des films qui n'ont pas toujours un rapport avec l'orientation de la revue. Donc moi, je garde. Pour ce qui est des *Ciné-Cibles*, je souhaiterais davantage de pages car j'estime que certains films mériteraient plus de surface (**Wall Street, Etroite Surveillance, Rendez-Vous avec la Mort**...). Quant au tableau de cotations, je suis pour qu'on le conserve; je base mon choix des films d'une part sur ce que j'ai lu et entendu, et d'autre part sur les notes mentionnées dans ce tableau. Pourtant là n'est pas le problème: ce qui fait défaut à *Impact* c'est le nombre de page trop limité. Dommage qu'il n'y en ait pas autant que dans *Mad Movies*. *(Ça viendra. En voilà 8 supplémentaires sous forme de poster pour l'instant. N.D.L.R.)*

J.B., FACHES-Thumesnil

J'ai à vous faire part de certaines remarques. *Impact* qui, initialement, devait être un «complément» de *Mad Movies*, disserte également sur des films, acteurs et réalisateurs fantastiqueS ou gore et devient ainsi un second *Mad Movies*.



DOUBLE DETENTE pour le bac de Franck.

J'estime que la rubrique X est amplement suffisante. Quelques photos par ci par là (sans trop pousser) comme celle d'actrices (Stacey Donovan...), mais sans qu'*Impact* devienne un magazine érotique voire même pornographique. Cela me désolerait car je trouve que malgré de légères imperfections, votre revue ne se débrouille pas mal du tout. J'encourage donc la rédaction à continuer dans cette voie et à tenir compte de l'avis des lecteurs car se sont eux qui vous lisent!

Merci de nous signaler que des lecteurs nous lisent! Ceci dit, s'ils se manifestaient un peu plus, et même beaucoup plus, nous en tiendrions encore plus compte. Nous attendons les oreilles grandes ouvertes!

Franck D..., Pontault Combault

Ça y est! Mardi 21 juin 1988, 13 heures: le bac est terminé et dans une semaine les résultats. Après un mois d'abstinence cinématographique, comment se replonger dans le 7e art? Direction le bureau de tabac de mon patelin où je me jette sur le nouvel *Impact* avec Arnold à son bord. Son pétard braqué sur moi m'interdit de jeter le moindre œil furtiF sur tout autre revue. Commence alors la folie: **Double Détente, Action Jackson, Vendredi 13 n° 7, Beetlejuice**... Quelle bouffée d'air frais, surtout après avoir pris connaissance des programmes TV de juin, bien navrants il faut l'avouer. J'ai deux choses à vous demander. Pourquoi a-t-on sucré dans **Double Détente** la séquence de bagarre entre Arnold et un taulard noir baraqué? Elle en promettait de belles. De plus, dans tous les magazines et sur les photos d'exploitation, figurent des photos de cette scène. Deuxième chose: j'apprécierais de trouver un dossier sur le king des arts martiaux, Bruce Lee. Alors que sont sortis **Karaté Tiger, Mister Dynamite** et **Bloodsport, Operation Dragon** passe à la TV. Le pied intégral.

Pour cette séquence de **Double Détente**, *Walter Hill a jugé bon de la supprimer afin de donner plus de nerf au montage et d'accélérer l'action. Il a aussi sucré une seconde scène où on trouve Arnold et James Belushi sur des autos tamponneuses. Comme le phénomène arts martiaux semble prendre en France des proportions considérables, nous allons prendre des «mesures». Sache que la diffusion des Bruce Lee sur la 5 a obtenu un succès important, que* **Operation Dragon** *sur la 2 a affolé l'audiomat et entraîné une couverture Bruce Lee de Télérama et un débat à l'émission Ecran Total sur France Inter.* **Karaté Tiger** *cartonne,* **Bloodsport** *deux fois mieux encore. Les Kung fu de la six rameutent des millions de téléspectateurs, surtout pour* **Le Roi du Kung Fu** *avec Wang Wu. Même le très nul* **Le Ninja Attaque** *de la 6 atteint le plafond.*

VIDEO

LE CARTON

MAGNIFICIENT WARRIORS

IMPACT





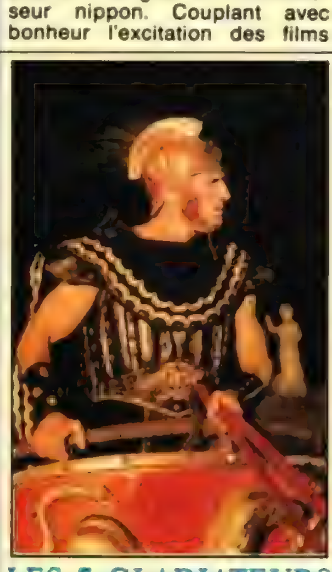
La belle Michelle Kahn.





Le cinéma d'arts martiaux a enfin découvert sa star féminine: Michelle Kahn. Alliant le charme et la beauté à une technique époustouflante, elle explose littéralement dans ce film qui est son second. Dans la Chine de 1938 en guerre contre le Japon, elle est pilote d'avion et fait du trafic d'armes. Nouvelle Indiana Jones, elle manie le fouet avec autorité et se sert, outre de ses poings, d'une arme inattendue: un long cordon terminé par une pointe en fer dont elle use avec maestria pour emballer (au sens propre) ses adversaires. Chu King, tel est son nom, se rend dans un village à la demande du prince pour y découvrir que les japonais ont l'intention d'y construire une usine de produits chimiques extrêmement dangereux. Avec l'assistance de quelques guerriers, elle déclarera la guerre à l'envahisseur nippon. Couplant avec bonheur l'excitation des films d'arts martiaux et le souffle de ceux d'aventures, **Magnificent Warriors** est à découvrir sans faute et aurait mérité une sortie au cinéma qui aurait mieux rendu justice au format scope. Extrêmement toniques, les combats exécutés par des cascadeurs chevronnés rendent bien la violence et le rythme effréné qui fait ressentir au spectateur l'impact des coups. Jackie Chan a trouvé en M. Kahn un séduisant alter-ego, et le producteur génial qui aura l'idée de les regrouper a la couverture d'**Impact** assurée.

(1987). Réal.: David Chung. Int.: Michelle kahn, Tetsuya Matsui, Richard NG, Lowell Lowe, Cindy Lau. Distr.: G.C.R.



LES 7 GLADIATEURS

Tourné pour la Cannon avant **Hercule,** ce peplum s'inspire (pour ne pas dire plus) des **Sept Mercenaires** qui lui-même trouvait son inspiration des **Sept Samourais** qui ont servi de modèles aux **Mercenaires de l'Espace**. Vous arrivez à suivre? La cité de Clusium est régulièrement pillée par les troupes du demi-dieu Nicerote; la population, qui possède l'épée magique d'Achille, fait appel au barbare Han pour la défendre. Autour de lui se forme une équipe de six gladiateurs, dont un élément féminin Julia (la scuplt..., sompt..., pulp... l'unique Sybil Danning). Tourné en décors naturels, très abimés au demeurant, le film ne prétend pas révolutionner le genre mais ne provoquera pas sa renaissance non plus. L'élément fantastique est limité au sabre qui fait référence à la légende du Roi Arthur, car seule une personne valeureuse peut s'en servir; ce qui provoquera la mort de Nicerote par crémation. Précédés d'une réputation plutôt mauvaise, ces **Sept Gladiateurs** ne déplairont pas aux nostalgiques qui retrouveront quelques (petits) noms connus au générique.

The Seven Magnificent Gladiators *(1982). Réal.: Bruno Mattéi. Int.: Lou Ferrigno, Sybil Danning, Brad Harris, Dan Vadis, Carla Ferrigno. Distr.: G.C.R.*

LADY CHATTERLEY

La descendante de la célèbre Lady Chatterley n'a rien à envier à son ancêtre. Toujours prête à rendre service au petit personnel, une caresse à la femme de chambre ou un gros calin au jardinier. Sa maison est ouverte à tous les visiteurs et son lit aussi; alors lorsqu'elle retrouve son premier amour qui est entré dans les ordres (à reculons semble-t-il) sur les conseils de sa rigoriste sœur (Sybil Danning), elle n'aura de cesse de mettre à l'épreuve sa vocation. Sinon, il y a une amorce de scénario avec des promoteurs véreux qui veulent obtenir le domaine des Chatterley pour en faire une centrale nucléaire (!), mais cela on s'en fout un peu. H. McBride est tout à fait à l'aise dans le rôle titre, naturellement désirable et libre. Si vous ne succombez pas au charme de cette comédie libertine, vous êtes irrécupérable et passez à la case X, sans toucher les 20 000 F.

Young Lady Chatterley/Private Property *(1984). Réal.: Alan Roberts. Int.: Sybil Danning, Harlee McBride, Brett Clark, Adam West. Distr.: C.B.S./Fox.*



L'ORDRE DE L'AIGLE NOIR

Nous avions découvert l'agent secret Duncan Jax il y a quelques années à Cannes dans **Unmasking the Idol,** petit film d'aventures sympa demeuré inédit. Le voici de retour, plus «James Bond» que jamais, traquant les néonazis dans la forêt amazonienne. Leur but est de contrôler le monde par l'intermédiaire d'un rayon laser qui peut détruire n'importe quel point du globe et de redonner la vie au Führer qui estcryogénisé. Vaste programme qui sera quelque peut contrarié par Jax et son équipe, qui contient un babouin qui ne cesse de faire des bras d'honneur à la moindre occasion. L'ensemble est fantaisiste et se moque des films d'espionnage à la James Bond, auxquels il reprend la séquence pré-générique, la visite au labo pour les gadgets et la fuite finale avec l'héroïne dans un moyen de transport inhabituel. Dosant agréablement, l'action, l'aventure, la science-fiction et l'espionnage **L'Ordre de l'Aigle Noir** vous assurera un bon moment car il ne se prend pas trop au sérieux.

Order of the Black Eagle *(1986). Réal.: Worth Keeter. Int. Ian Hunter, Charles Bibby, William T. Hicks, Jill Donnelan et Boon le babouin. Distr.: Unicorn C.B.S.*

COMMANDO TERREUR

Auteur d'un **Land of the Doom** particulièrement lymphatique, P. Maris nous surprend par une première moitié de film très vive: une poursuite automobile menée tambour battant. Obéissant aux ordres d'un sosie de Kadhafi, un groupe de terroristes arabes prépare le sabotage d'une centrale nucléaire américaine. Ils ratent leur coup et, poursuivis par la police, les deux survivants se réfugient dans une université. Ils prennent en otages quelques étudiants qui sont là en colle et qui tenteront par tous les moyens de s'échapper. En dépit du manque de péripéties du scénario, le film se suit sans ennui et le vétéran Chuck Connors a la mâchoire de plus en plus carrée.

Terror Squad *(1987). Réal.: Peter Maris, Scén.: Chuck Rose. Int.: Chuck Connors, Brodie Greer, Bill Calvert, Kerry Brennan. Distr.: Unicorn - C.B.S.*

MANKILLERS

Lorsque l'inspiration fait défaut, il est toujours profitable de s'intéresser aux gros succès publics pour tenter de drainer une clientèle familière à un style de film. Ici, il s'agit des **Douze Salopards** qui se féminisent. Un agent secret devenu fou se lance dans le kidnapping, la traite des blanches, la drogue, etc. C'est une de ses collègues qu'il avait laissée pour morte qui se lance à ses trousses dans une pseudo-jungle après avoir recruté un commando de choc féminin dans le pénitencier du coin. Particulièrement fauché, ce petit film d'action a comme mérite les qualités esthétiques de ses interprètes. Le repaire du méchant est constitué de quelques cabanes en tôle ondulée, et rarement vit-on jungle si bien tenue.

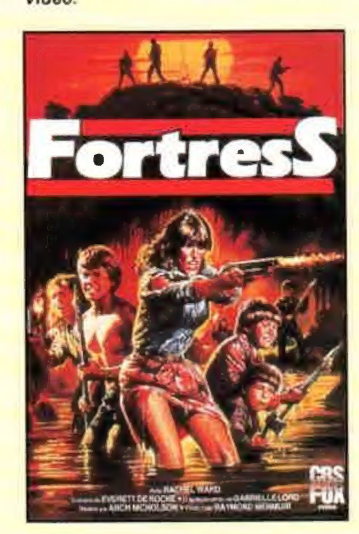
(1987). Réal.: David A. Prior. Int.: Edd Byrnes, Gail Fisher, Edy Williams. Distr.: Highlight.

LES REVOLTES DE L'ENFER

FEMMES EN CAGES

Punch Vidéo a le chic pour dégotter des œuvrettes étranges dans les pays les plus exotiques. Ainsi ce **Femmes en Cages** sans générique mais probablement brésilien, petit film sexy où un gang retient prisonnières, en pleine jungle, des femmes afin de les contraindre à la prostitution. Rien de bien inédit en somme, et c'est ce qu'a dû se dire le gars chargé du doublage qui a superposé à des images presqu'anodines un dialogue hard ravageur et quelques private-jokes inattendues: deux femmes se demandent comment elles en sont arrivées là; «J'étais ouvreuse au Hollywood Boulevard, puis je suis devenue danseuse»... **Les Révoltés de l'Enfer** est une curiosité indonésienne au scénario quasi-similaire au précédent. Une jeune paysanne, Indri, est recueillie par une amie qui la confie à MG, le boss d'un gang qui transforme les jeunes vierges en «femmes sous contrat». En cas de résistance, les récalcitrantes sont conduites au «Trou de l'enfer», une prison souterraine où elles sont torturées jusqu'à ce qu'elles rentrent dans le droit chemin. Le propos édifiant laisse supposer que pour les Indonésiens il s'agit d'un style de film «réaliste», et il est permis de préférer leurs œuvres purement fantastiques si dépaysantes.

Escape from Hell Hole *(1985). Réal.: Maman Firmansyah. Int.: Gudhy Sintara, Dicky Zulkarnaen, Youstine Rais. Distr.: Punch Vidéo.*
Réal.: Oswald Oliveira. Distr.: Punch Vidéo.



FORTRESS

Dans le bush australien, une institutrice et sa classe sont enlevés par un groupe d'hommes aux visages camouflés sous des masques d'animaux et qui les conduisent dans une grotte. Le petit groupe finira par trouver une issue de secours et ira se réfugier dans une ferme où il retrouvera les bandits. Ce téléfilm souffre d'un scénario bâclé, on ne saura jamais vraiment pourquoi les truands s'encombrent d'un aussi grand nombre de gosses, vont-ils demander une rançon? On a connu E. De Roche plus inspiré (**Long Week End, Link**).

Fortress (1985). Réal.: Arch Nicholson. Scén.: Everett De Roche. Int.: Rachel Ward, Sean Garlick, Rebecca Rigg. Distr. C.B.S. Fox.

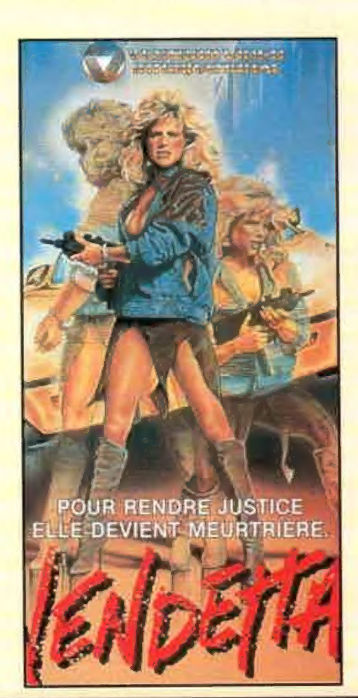


FEMMES EN CAGES

VENDETTA

Pour avoir tué son violeur, une jeune femme est condamnée à une peine de prison dans un pénitencier new-look où la discipline semble être exercée plus par un groupe de détenues que par les gardiens. Elle se heurtera à la bande qui la «suicidera». Sa sœur, cascadeuse, décide de se faire enfermer dans la même prison afin de découvrir les coupables et de les détruire. Malgré la minceur de l'argument de départ, **Vendetta** a le mérite de ne pas succomber à certaines facilités propres au film de «prisons de femmes». Ainsi, la leader du groupe de prisonnières qui régissent l'endroit, malgré son look masculin, n'est pas lesbienne. Produit par Concorde (la boîte de Roger Corman), le film a les qualités d'efficacité et d'originalité associées au nom de Corman depuis longtemps.

Vendetta *(1986). Réal.: Bruce Logan. Int. Karen Chase, Sandy Martin, Roberta Collins. Distr.: Vestron.*





HOSTAGE

Les terroristes arabes sont à la mode dans l'actualité vidéo. Pour obtenir une rançon et faire libérer un de leurs collègue, un groupe terroriste prend en otage les passagers d'un avion. Là, on se croit revenu au bon temps des **747 en péril** and Co, car l'échantillonnage de population est assez gratiné: un chef pacifiste arabe, une religieuse, un couple de personnes âgées, une actrice de films sexy et son «producteur» et, vous l'attendiez tous... un gosse gravement malade qui doit être conduit d'urgence à l'hôpital. Comme en plus le gamin est le petit-fils d'un général qui a autorité pour faire libérer le terroriste (ce que le commando ignorait au départ), vous ne trouvez pas que ça en fait beaucoup pour un seul film?
Le colonel Striker (W. Hauser) va reformer un groupe d'anciens du Vietnam pour montrer que la grande Amérique n'a pas l'intention de se laisser faire. Il ira jusqu'à prendre en otage la famille d'un des terroristes: c'est ce qu'on l'on appelle la ligne dure. Tout cela fait qu'un malaise subsiste à la fin malgré le fait que le film est efficace et plutôt bien foutu.

(1987). Réal.: Hanro Mohr et Percival Ruben. Int.: Wings Hauser, Karen Black, Kevin McCarthy, Nancy Locke. Distr.: Vestron.

Marcel BUREL



BODY LOVE 2 (AMANDA BY NIGHT2)

(Colmax)

Paraîtrait que **Body Love I** fut un grand succès du X. Bonne excuse pour envoyer sur le marché un **Body Love II**, calqué comme le premier sur le mode du thriller, de l'enquête poussée. Jack Remy, le metteur en scène, opte donc pour le suspense, pour des images blafardes. Malheureusement, le look des comédiens en prend un coup. Les types surtout, pâles,leurs menbres actifs ressemblent à des boudins noirs mal cuits. Enfin, **Body Love II** prend le risque d'un vrai scénario. Le lieutenant Alex Turner mène sa petite enquête sur le meurtre d'une prostituée désireuse de quitter le milieu. Pour arriver à ses fins, il cuisine la charmante Amanda et obtient qu'elle s'infiltre dans un réseau de call-girls. Comme dans tout polar classique, **Body Love II** passe du temps en interrogatoires, en dialogues. Ici, le principe est encore plus simple: dix minutes de cul, cinq minutes de parlotte et, de temps en temps, une séquence en plus, nerveuse, où le policier plaque la gueule d'un malfrat contre un bureau. Les comédiens jouent avec un sérieux appliqué comme s'ils figuraient dans un épisode de **Mannix**. Bonne actrice, Kriste Lane monopolise le potentiel érotique d'un film plutôt agréable à suivre.

PLAY ME AGAIN VANESSA

(René Château Vidéo)

Volcanique Mexicaine, Vanessa Del Rio sort littéralement de la télévision pour initier sa spectatrice la plus assidue à certains plaisirs. «Tu es la meilleure Vanessa» déclame perpétuellement la petite américaine B.C-B.G, un tantinet coincée. Très attentive à son cas, la star du porno la conseille; apparaît au moment opportun pour lui dire «fais ceci, fais cela». Bons conseils. La donzelle satisfait totalement son petit copain, un français musculeux avec un tatouage sur la fesse gauche! Réalisé par Tim Mc Donald, **Play Me Again Vanessa** débute dans un décor de science-fiction, se permet une insolente référence à la vedette de comédies musicales Carmen Miranda. Constellée de bananes, ananas et autres fruits des tropiques, Vanessa pousse la chansonnette avant d'honorer un nain qu'elle allonge sur un piano. «Ça c'est du show-biz» soupire le nabot comblé. Le metteur en scène varie suffisamment les décors pour éviter que l'ennui s'installe, et les performances sont effectuées avec une certaine énergie. Vanessa Del Rio la gloutonne satisfait plusieurs mâles, contente quelques dames. Elle aime ça et cela se voit.

DEVIL IN MISTER JONES

(Alpha Vidéo)

Disponible depuis un moment en vidéo-club, **Devil in Mister Jones** est le remake au masculin de **Devil in Miss Jones** du même Gérard Damiano, un des maîtres du film X yankee. La réalisation est donc supérieure à la moyenne du genre. L'argument de départ tourne évidemment autour de la légende de Faust. Un type impuissant, garçon de ferme de son état, conclut un pacte avec le diable: des érections de bonne tenue selon son bon vouloir, cela contre son âme. Monsieur Jones accepte le marché et pratique un maximum de femmes. Inventif, **Devil in Mister Jones** permet de vérifier les performances buccales de Scarlett Scharleau toujours prompte à engloutir les volumes les plus généreux. Auteur complet, Gérard Damiano conclut par une chute pour le moins inattendue.



BODY LOVE 2



X TROP

X TROP (CABARET SIN)

(Colmax)

Le remake hard-core de **Blade Runner**. Le blond Tom Byrum décalque son comportement sur celui de Harrison Ford mais pousse un peu plus loin ses rapports avec ses victimes. Philip O'Toole pastiche l'ambiance, les personnages et les dialogues de **Blade Runner**. Même les ronds de fumée lancés par Sean Young y sont. Partant comme une mauvaise série B italienne, **X TROP** se confine ensuite dans un cabaret porno où les spectacles les plus variés se succèdent. Lesbiennes, couples hétéro, une femme plus deux messieurs qui ne se refusent rien l'un à l'autre (une séquence homo, fait très rare dans une cassette qui ne l'annonçait pas). Tout ceci est musicalisé non-stop, filmé à la manière d'un clip. Les performances sont applaudies par un public hétéroclite et généreux en ovations. Le côté science-fiction tient surtout à la présence de quelques androïdes en cuir noir. L'un deux tombe la veste pour culbuter sa petite amie toujours amoureuse. Notre «éliminateur» passe les trois quarts du film à reluquer les spectacles du cabaret, la partie restante à expérimenter ce qu'il a vu. Volontairement kistch, branché, **X TROP** est à conseiller fortement aux inconditionnels de Ridley Scott. Drôle.



Un ange descendu du ciel pour venir remplir les tiroirs-caisses des producteurs de X américains. Un visage avenant, une cambrure de reine, la peau satinée par 15 ans de Malibu Beach, Ginger Lynn représente le prototype de la beauté californienne. Lorsqu'elle s'est présentée dans les bureaux de ... (ne citons pas de noms), la réponse n'a pas tardé. Prise dans le tourbillon du X et la valise de dollars (elle fut de loin la mieux payée), Ginger est rapidement devenue la coqueluche des mateurs, depuis, pour être exact, la célèbre scène d'onamisme de **Blame It on Ginger Lynn** (de Henri Pachard).
En France, cette magnifique blonde fit largement recette grâce à des distributeurs comme Colmax ou Fil à Film (ceux-ci lancèrent la collection de Ginger Lynn) et fut même interviewée récemment par l'équipe de la défunte émission **Rapido** (maintenant sur Canal +). Vivant avec un réalisateur connu dont elle ne veut pas dévoiler le nom, Ginger s'est retirée du porno il y a maintenant deux ans par crainte du sida. A l'instar de Traci Lords, elle ambitionne une carrière d'actrice «normale».

Ambition mesurée, quand on l'a vue avec culot et gentillesse déclarer qu'elle ne faisait rien de mal, seulement donner un peu de bonheur aux adultes avec son corps! Un corps qui accepte presque tout (sodomie...) et qu'on n'est pas près d'oublier.



X TROP

Gédéon TEUZEMANIERE



LES FILMS COLUMBIA PRÉSENTENT UNE PRODUCTION ASPEN FILM SOCIETY
UN FILM DE PAUL GOLDING "DANGER, HAUTE TENSION (PULSE)"
AVEC CLIFF DE YOUNG ROXANNE HART ET JOEY LAWRENCE DANS LE RÔLE DE "DAVID"
MUSIQUE JAY FERGUSON PRODUCTEUR EXÉCUTIF WILLIAM E. MCEUEN MONTAGE GIB JAFFE CONSULTANT DISTRIBUTION DES RÔLES PENNY TERRY
DISTRIBUTION DES RÔLES MEG LIBERMAN DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE PETER LYONS COLLISTER PRODUIT PAR PATRICIA STALLONE
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR PAUL GOLDING

DELPHI



ATTENTION : CE FILM EST INTERDIT AUX MOINS DE 13 ANS


LA BÊTE DE GUERRE
Afghanistan 1982.
Un tank devient l'ultime
ennemi de ceux
qui le combattent
et de ceux qui le servent.